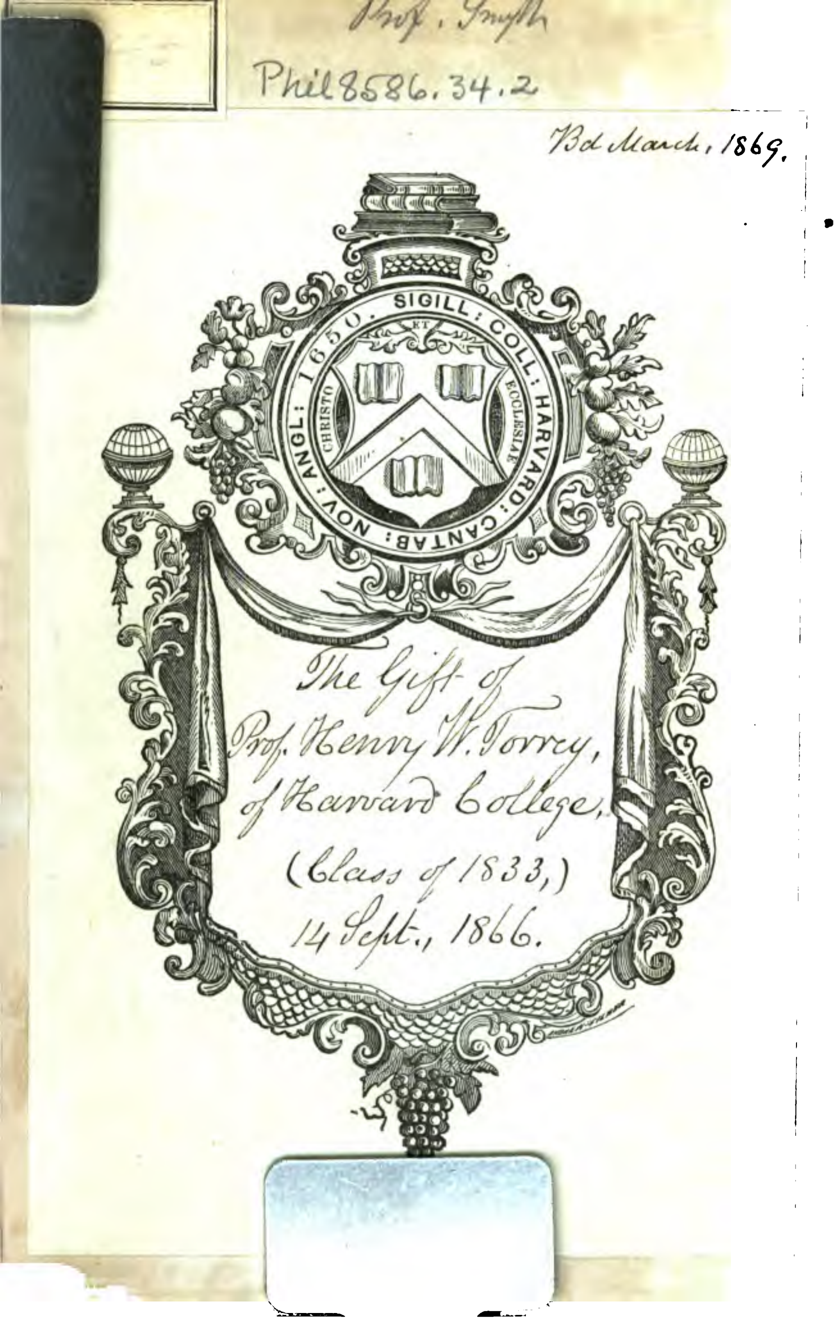

WIDENER
HN MI8V X



Prof. Smyth
Phil 8586.34.2
Bd March, 1869.
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
The Gift of
Prof. Henry W. Torrey,
of Harvard College,
(Class of 1833,)
14 Sept., 1866.

/24

MÉDITATIONS

SUR LA

RELIGION CHRÉTIENNE

PREMIÈRE SÉRIE

MÉDITATIONS

SUR L'ESSENCE

DE

LA RELIGION

CHRÉTIENNE

PAR

François (Pierre Guillaume)

M. GUIZOT



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES

LEIPZIG
F. A. BROCKHAUS

BRUXELLES: KIESSLING & Cie. — LONDRES: TRUBNER & Cie.
AMSTERDAM: CAARELSEN & Cie. — TURIN: E. LOESCHER.
BALE ET GENEVE: H. GEORG.

1864

Édition interdite pour la France.

IMPRIMERIE DE F. A. BROCKHAUS A LEIPZIG.

PRÉFACE

Depuis dix-neuf siècles, la religion chrétienne a subi et surmonté bien des attaques, quelques-unes bien plus violentes que celles dont elle est aujourd'hui l'objet, aucune plus grave.

Pendant dix-huit siècles, les Chrétiens

ont été tour à tour persécutés ou persécuteurs. Persécutés comme Chrétiens, persécuteurs de quiconque n'était pas Chrétien, se persécutant mutuellement entre Chrétiens. La persécution a été, selon les temps et les pays, plus ou moins cruelle, plus ou moins inflexible et efficace ; mais, quelle que fût la diversité des États, des Églises et des châtiments, qu'il y eût rigueur ou douceur dans la pratique, le principe était le même. Après avoir souffert la proscription et le martyre sous le régime impérial de l'État païen, la religion chrétienne a vécu à son tour sous la garde de la loi civile, et défendue par les armes du bras séculier.

Elle vit aujourd'hui en présence de la liberté. Elle a affaire à la pensée libre, à la

discussion libre. Elle est appelée à se défendre, à se garder elle-même, à prouver incessamment, et contre tout venant, sa vérité morale et historique, son droit sur l'intelligence et l'âme humaine. Catholiques, Protestants ou Juifs, Chrétiens ou Philosophes, tous sont maintenant, parmi nous du moins, à l'abri de toute persécution ; car nul ne pourrait, sans ridicule, taxer de persécution les sacrifices ou les déplaisirs que peut lui imposer, dans certains cas, la manifestation de sa croyance ; pour tous, cette manifestation est libre, et ne saurait coûter à personne aucun des droits ni des biens de la vie civile. La liberté religieuse, c'est-à-dire la liberté de croire, de croire diversement ou de ne pas croire, est encore

imparfaitement acceptée et garantie dans divers États ; mais il est visible qu'elle devient de plus en plus le fait général, et qu'elle sera désormais le droit commun dans le monde civilisé.

L'une des causes qui rendent ce fait si puissant, c'est qu'il n'est pas isolé ; il tient sa place dans la grande révolution intellectuelle et sociale qui, après une fermentation et une préparation de plusieurs siècles, a éclaté et s'accomplit de nos jours. L'esprit scientifique, la prépondérance démocratique et la liberté politique sont les caractères essentiels et les tendances invincibles de cette révolution. Ces puissances nouvelles peuvent tomber dans d'énormes erreurs et commettre d'énormes fautes qu'elles paye-

ront toujours chèrement ; mais elles sont définitivement installées dans la société moderne ; les sciences continueront de s'y développer dans la pleine indépendance de leurs méthodes et de leurs résultats ; la démocratie s'établira dans les positions qu'elle a conquises et dans les voies qui lui sont ouvertes ; la liberté politique, à travers ses orages et ses mécomptes, se fera plus ou moins lentement accepter comme la garantie nécessaire de tous les biens acquis et de tous les progrès possibles dans l'ordre social. Ce sont là maintenant des faits dominateurs auxquels toutes les institutions publiques doivent s'adapter, et avec lesquels toutes les autorités morales ont besoin de vivre en paix.

La religion chrétienne n'est pas dispensée de cette épreuve. Elle la surmontera comme elle en a surmonté tant d'autres; elle ne serait pas d'origine et d'essence divines si elle ne pouvait pas se prêter aux formes diverses des sociétés humaines, et leur servir tantôt de guide, tantôt d'appui dans toutes leurs vicissitudes, heureuses ou malheureuses. Mais il importe infiniment que les Chrétiens ne se fassent point d'illusion sur la lutte qu'ils ont à soutenir, sur ses périls et sur les armes qu'ils y peuvent employer. Contre la religion chrétienne, l'attaque est ardente et poursuivie tantôt avec un fanatisme brutal, tantôt avec une habileté savante, et au nom tantôt des plus mauvaises passions, tantôt de convictions sincères; les uns la contestent

comme fausse; les autres la repoussent comme trop exigeante et gênante; la plupart la redoutent comme tyrannique. On n'oublie pas vite l'injustice et la souffrance; on ne guérit pas aisément de la peur. Les souvenirs de la persécution religieuse sont vivants et entretiennent, dans une multitude d'esprits d'ailleurs incertains, des préventions malveillantes et de vives alarmes. Les Chrétiens, de leur côté, ont peine à accepter le nouvel état social et à s'y faire; ils sont, à chaque instant, choqués, irrités, épouvantés des idées et du langage qui s'y produisent. On ne passe pas aisément du privilége au droit commun et de la domination à la liberté; on ne se résigne pas sans effort à la contradiction audacieuse et obstinée, à la

nécessité quotidienne de résister et de vaincre. Le régime de la liberté est encore plus passionné et plus laborieux dans l'ordre religieux que dans l'ordre politique; les croyants ont encore plus de peine à supporter les incrédules que les gouvernements l'opposition. Et pourtant eux aussi ils y sont obligés ; eux aussi ils ne peuvent trouver aujourd'hui que dans la discussion libre, et dans le plein exercice de leurs propres libertés, la force dont ils ont besoin pour s'élever au-dessus de leurs périls, et pour réduire, non pas au silence, ce qui ne se peut, mais à une guerre vaine, leurs acharnés adversaires.

Je sors de la société civile dans laquelle les diverses croyances religieuses sont au-

jourd'hui tenues de vivre en paix, à côté les unes des autres. J'entre dans la société religieuse elle-même, dans l'Église chrétienne de nos jours. Où en est-elle elle-même sur les grandes questions qu'elle a à débattre avec l'esprit humain libre et hardi ? Comprend-elle bien, conduit-elle bien la guerre dans laquelle elle est engagée ? Marche-t-elle au rétablissement d'une vraie paix et de l'harmonie active entre elle et la société générale au sein de laquelle elle vit ?

Je dis l'*Église chrétienne*. C'est toute l'Église chrétienne en effet, et non pas telle ou telle des églises chrétiennes, qui est maintenant et radicalement attaquée. Quand on nie le surnaturel, l'inspiration des Livres

saints et la divinité de Jésus-Christ, c'est sur tous les Chrétiens, Catholiques, Protestants ou Grecs, que portent les coups; c'est à tous les Chrétiens, quels que soient leurs dissentiments particuliers et les formes de leur gouvernement ecclésiastique, qu'on enlève les bases de leur foi. Et c'est par la foi que vivent toutes les églises chrétiennes ; il n'y a point de forme de gouvernement, monarchique ou républicaine, concentrée ou éparse, qui suffise à maintenir une église ; il n'y a point d'autorité si forte, point de liberté si large que, dans une société religieuse, elle puisse tenir lieu de la foi. Ce sont les âmes qui s'unissent dans une église, et c'est la foi qui est le lien des âmes. Quand donc les fondements de leur foi commune sont atta-

qués, les dissidences entre les églises chrétiennes sur des questions spéciales, ou les diversités de leur organisation et de leur gouvernement deviennent des intérêts secondaires ; c'est d'un péril commun qu'elles ont à se défendre ; c'est la source commune où elles puisent toutes la vie qu'elles sont menacées de voir tarir.

Je crains que le sentiment de ce péril commun ne soit pas, dans toutes les églises chrétiennes, aussi clair, aussi profond, aussi dominant que l'exige le salut commun. Je crains qu'en présence des mêmes questions partout soulevées et des mêmes attaques partout dirigées contre les faits et les dogmes vitaux de la religion chrétienne, les Chrétiens des communions diverses ne concentrent pas

assez toutes leurs forces sur la grande lutte qu'ils ont tous à soutenir. Je le crains sans m'en étonner beaucoup. Quoique le péril soit le même pour tous, les traditions, les habitudes et par conséquent les dispositions actuelles sont diverses. Beaucoup de Catholiques se persuadent que la foi serait sauvée s'ils étaient délivrés de la liberté de la pensée. Beaucoup de Protestants croient qu'ils ne font qu'user du libre examen et qu'ils restent Chrétiens quand ils abandonnent les bases et s'éloignent des sources de la foi. Le Catholicisme n'a pas assez de confiance dans ses racines et tient trop à toutes ses branches; il n'y a point d'arbre qui n'ait besoin d'être cultivé et émondé selon les climats et les saisons pour porter toujours de bons

fruits; ce sont les racines qu'il faut défendre de toute atteinte. Le Protestantisme oublie trop que, lui aussi, il a des racines dont il ne saurait se séparer sans périr, et que la religion n'est pas une plante annuelle que les hommes cultivent et renouvellent à leur gré. Les Catholiques ont trop peur de la liberté; les Protestants ont trop peur de l'autorité. Les uns croient que, parce que la foi religieuse a des points fixes, la société religieuse ne comporte pas le mouvement et le progrès; les autres disent que la société religieuse ne saurait avoir des points fixes, et que la religion réside dans le sentiment religieux et la croyance individuelle. Que serait devenu le Christianisme s'il s'était condamné, dès sa naissance, à l'immobilité

que les uns lui recommandent, et que deviendrait-il aujourd'hui s'il était livré, comme le veulent les autres, au caprice de chaque esprit et au vent de chaque jour?

Heureusement, Dieu ne permet pas que, dans cette crise, les vrais principes et les vrais intérêts de la religion chrétienne restent sans d'efficaces défenseurs. Il y a des Catholiques qui comprennent leur temps et le nouvel état social, et qui acceptent franchement ses libertés religieuses et politiques; et ce sont précisément ceux-là qui ont le plus hardiment témoigné leur attachement à la foi catholique, qui ont réclamé avec le plus d'ardeur les propres libertés de leur Église et défendu avec le plus d'énergie les droits de son chef. Il y a

des Protestants qui ont usé avec un zèle infatigable de toutes les libertés acquises de nos jours au Protestantisme ; ils ont fondé toutes les associations et toutes les œuvres qui ont manifesté la vie et étendu l'action de l'Église protestante ; ils ont réclamé et ils réclament incessamment, pour cette Église, le rétablissement de ses synodes, c'est-à-dire son autonomie religieuse. Parmi ces Protestants, quand il s'en est rencontré qui n'ont pas trouvé, dans l'Église protestante soutenue par l'État, la pleine satisfaction de leurs convictions, ils n'ont pas hésité à s'en séparer et à fonder, avec leurs seules forces, des églises libres. Et ce sont les Protestants qui ont ainsi mis le plus largement en pratique tous les droits, toutes les liber-

tés du protestantisme, ce sont précisément ceux-là qui aujourd'hui, dans l'épreuve intérieure que traverse le christianisme, professent le plus hautement les dogmes de la foi chrétienne, et maintiennent le plus fermement les droits de l'autorité légale au sein de leur église. Les Catholiques libéraux de nos jours sont les plus zélés défenseurs des traditions et des institutions fondamentales du Catholicisme. Les Protestants les plus actifs, depuis un demi-siècle, dans l'exercice des libertés du Protestantisme sont les plus fermes conservateurs de ses doctrines et de ses règles vitales.

Humainement parlant, c'est de l'influence qu'exercent et qu'exerceront, dans leurs Églises respectives et dans le public, ces

deux classes de Chrétiens que dépend l'issue paisible de la crise que subit de nos jours le Christianisme. Notre société est certes bien loin d'être chrétienne ; mais elle n'est pas non plus antichrétienne ; considérée dans son vaste ensemble, elle n'a aujourd'hui, contre la religion chrétienne, point de passion hostile ni générale ; elle conserve des habitudes, des instincts, je dirai volontiers des désirs chrétiens ; elle sait que la foi et la loi chrétiennes servent puissamment ses intérêts d'ordre et de paix ; les adversaires fanatiques du Christianisme l'inquiètent bien plus qu'ils ne la séduisent ; elle a fait l'expérience de leur empire, et même quand elle ne s'en défend pas, même quand elle les vante, elle redoute au fond leurs progrès.

Dans de telles dispositions, notre société peut être tirée de son indifférence et de son ignorance religieuse; elle peut être ramenée au Christianisme; mais par ceux-là seulement qui, en défendant, en propageant le Christianisme, ne blesseront pas la société elle-même dans les idées, les sentiments, les droits, les intérêts qui aujourd'hui ont pris place et racine dans sa vie intime et active. Comme la religion, la société moderne a aussi ses points fixes et ses tendances invincibles; entre la religion et elle, l'harmonie ne peut se rétablir que par l'action des hommes qui leur portent, à l'une et à l'autre, une vraie et profonde sympathie. Puisque la religion chrétienne vit aujourd'hui en présence de la liberté, ceux-là seuls sont d'efficaces défen-

seurs de la religion qui, en même temps, professent pleinement la foi chrétienne et acceptent sincèrement l'épreuve de la liberté.

Mais qu'en poursuivant leur pieux et salutaire travail, ces Chrétiens libéraux ne se flattent pas d'un prompt ni complet succès; ils maintiendront, ils propageront la foi chrétienne; ils ne supprimeront pas au sein de la société l'incrédulité et le doute; il faut qu'en les combattant, ils s'accoutument à supporter leur présence; le régime de la liberté est essentiellement mêlé de bien et de mal, de vérité et d'erreur; les idées et les dispositions contraires s'y produisent et s'y développent simultanément : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la

paix sur la terre, disait Jésus-Christ à ses apôtres; je suis venu apporter non la paix, mais l'épée[1]. » L'épée de Jésus-Christ, c'est la vérité chrétienne combattant l'erreur et l'imperfection humaines; la victoire, mais la victoire toujours incomplète dans la lutte incessante, c'est la condition à laquelle doivent se résigner les défenseurs de la vérité chrétienne au sein de la liberté.

Si ces vaillants et intelligents champions de la foi chrétienne n'étaient pas accueillis et accrédités dans les églises auxquelles ils appartiennent ; si le Catholicisme donnait lieu de croire qu'il est essentiellement hostile aux principes et aux droits essen-

1. *Évangile selon saint Matthieu,* chap. x, vers. 34.

tiels de la société moderne, et qu'il ne les tolère que comme Moïse tolérait le divorce parmi les Juifs, « à cause de la dureté de leur cœur ; » si d'autre part les adversaires du surnaturel, de l'inspiration des Livres saints et de la divinité de Jésus-Christ prévalaient au sein du Protestantisme, qui ne serait plus alors qu'une philosophie hésitant à prendre son vrai nom, si toutes ces mauvaises chances venaient à se réaliser, je suis loin de penser qu'en présence de telles fautes et de tels revers, la religion chrétienne disparaîtrait du monde et retirerait définitivement aux hommes sa lumière et son appui; ses destinées sont au-dessus des égarements humains; mais, à coup sûr, pour que les hommes revinssent de tels

égarements, pour que la lumière rentrât dans leur âme et l'harmonie dans la société moderne, il faudrait qu'il éclatât de nouveau, dans les âmes et dans la société, un de ces troubles immenses, une de ces tourmentes révolutionnaires dont les hommes ne recueillent les leçons qu'après en avoir souffert tous les maux.

Près d'aborder des questions plus profondes et plus permanentes, je ne fais qu'indiquer ici ce que je pense de la crise qui agite en ce moment le monde chrétien, de sa cause principale, de ses périls, et des chances bonnes ou mauvaises qu'elle laisse entrevoir pour l'avenir. Dans l'ouvrage dont je publie aujourd'hui la première partie, je laisse de côté ces faits et

ces débats de circonstance; c'est de la religion chrétienne en elle-même, de ses croyances fondamentales et de leur légitimité que je m'occupe; c'est la vérité du Christianisme que je voudrais mettre en lumière en le mettant en présence des systèmes et des doutes qu'on lui oppose. Je m'abstiendrai de toute polémique directe et personnelle; les personnes embarrassent et enveniment les questions; on ménage ou l'on injurie ses adversaires; deux genres de fausseté qui me sont également antipathiques; je ne veux avoir pour adversaires que les idées; et quelles que soient les idées, j'admets la sincérité possible de ceux qui les professent; la discussion n'est sérieuse qu'à cette condition, et ni l'énor-

mité intellectuelle de l'erreur, ni ses funestes conséquences pratiques n'excluent sa sincérité. L'esprit de l'homme est encore plus facile à séduire et plus égoïste que son cœur; quand il a conçu et exprimé une idée, il s'y attache comme à son œuvre propre, et s'y emprisonne orgueilleusement, comme s'il était en possession de la pure et pleine vérité.

Ces *Méditations* seront divisées en quatre séries. Dans la première série, qui forme ce volume, j'expose et j'établis ce qui est, selon moi, l'essence de la religion chrétienne, c'est-à-dire les problèmes naturels auxquels elle répond, les dogmes fondamentaux par lesquels elle résout ces problèmes, et les faits surnaturels sur lesquels ces dogmes re-

posent, la Création, la Révélation, l'inspiration des Livres saints, Dieu selon la Bible, Jésus-Christ selon l'Évangile. Après l'essence de la religion chrétienne vient son histoire ; elle sera l'objet d'une seconde série de *Méditations* dans lesquelles j'examinerai l'authenticité des Livres saints, les causes premières de la fondation du Christianisme, ce qu'ont toujours été la foi chrétienne et l'Église chrétienne à travers les siècles et malgré leurs vicissitudes, la grande crise religieuse qui, au seizième siècle, a divisé l'Église chrétienne et partagé l'Europe entre le Catholicisme et le Protestantisme, enfin les crises antichrétiennes qui, à diverses époques et en divers pays, ont mis en question et en péril le Christianisme

lui-même, et qu'il a toujours surmontées. La troisième série de ces *Méditations* sera consacrée à l'étude de l'état actuel de la religion chrétienne, de son état intérieur et extérieur ; je retracerai le réveil chrétien qui s'est manifesté parmi nous dès l'ouverture du dix-neuvième siècle, soit dans l'Église catholique, soit dans l'Église protestante, l'élan de la philosophie spiritualiste qui s'est relevée à cette même époque, et le mouvement antichrétien qui a éclaté bientôt après dans la renaissance du matérialisme, du panthéisme, du scepticisme et dans les travaux de la critique historique. J'essayerai de déterminer l'idée et par conséquent, selon moi, l'erreur fondamentale de ces divers systèmes, adversaires déclarés

et actifs du Christianisme. Enfin, dans la quatrième série de ces *Méditations*, je tenterai de pressentir l'avenir de la religion chrétienne, et d'indiquer par quelles voies elle est appelée à conquérir complétement et à dominer moralement ce petit coin de l'univers que nous appelons notre terre, et dans lequel se déploient les desseins et la puissance de Dieu, ainsi qu'ils se déploient aussi sans doute dans une infinité de mondes à nous inconnus.

J'ai passé trente-quatre ans de ma vie à lutter, dans une bruyante arène, pour l'établissement de la liberté politique et le maintien de l'ordre selon la loi. J'ai appris, dans les travaux et les épreuves de cette lutte, ce que valent la foi et la liberté chré-

tiennes. Dieu permet que, dans le repos de ma retraite, je consacre à leur cause ce qu'il me conserve encore de jours et de force. C'est la plus salutaire faveur et le plus grand honneur que sa bonté me puisse accorder.

Val-Richer, — Juin 1864.

GUIZOT.

MÉDITATIONS

SUR L'ESSENCE

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

PREMIÈRE MÉDITATION.

LES PROBLÈMES NATURELS.

Depuis que le genre humain existe, partout où il a existé et où il existe, il y a des questions qui l'ont préoccupé et le préoccupent invinciblement. Non-seulement à cause de sa curiosité naturelle et de son ardente soif de connaître, mais pour une autre raison bien autrement profonde et

puissante : la destinée même de l'homme est intimement liée à ces questions ; elles contiennent le secret non-seulement de ce qu'il voit, mais de ce qu'il est lui-même ; quand il aspire à les résoudre, ce n'est pas seulement pour comprendre le spectacle auquel il assiste ; il se sent, il se sait acteur dans le drame ; il veut savoir son rôle et son sort. Il s'agit, pour lui, de sa conduite et de son avenir comme de la satisfaction de sa pensée. Ces problèmes souverains ne sont pas, pour l'homme, des questions de science, mais des questions de vie ; en leur présence, il faut dire comme Hamlet : « Être ou n'être pas, c'est la question. »

D'où viennent le monde et l'homme au milieu du monde ? Comment ont-ils commencé ? Où vont-ils ? Quelles sont leur origine et leur fin ? Il y a des lois qui les gouvernent ; y a-t-il un législateur ? Sous l'empire de ces lois l'homme se sent et se dit libre ; l'est-il réellement ? Comment sa liberté se concilie-t-elle avec les lois qui le gou-

vernent, lui et le monde? Est-il un instrument fatal ou un agent responsable? Quels sont, avec le législateur du monde, ses liens et ses rapports?

Le monde et l'homme lui-même offrent un étrange et douloureux spectacle. Le bien et le mal, moral et matériel, l'ordre et le désordre, la joie et la douleur y sont intimement mêlés et en lutte constante. D'où viennent ce mélange et ce combat? Est-ce le bien ou le mal qui est la condition et la loi de l'homme et du monde? Si c'est le bien, comment le mal y est-il entré? Pourquoi la souffrance et la mort? Pourquoi le désordre moral, le malheur si fréquent des bons, le bonheur si choquant des méchants? Est-ce là l'état normal et définitif de l'homme et du monde?

L'homme se sent à la fois grand et petit, fort et faible, puissant et impuissant. Il s'admire, il s'aime; et pourtant il ne se suffit point à lui-même; il cherche un appui, un secours au delà et au-dessus de lui-même; il demande, il invoque,

il prie. Que veulent dire ces troubles intérieurs, ces élans alternatifs d'orgueil et de faiblesse? Ont-ils, ou non, un sens et un objet? Pourquoi la prière?

Ce sont là les problèmes naturels, tantôt obscurément pressentis, tantôt clairement posés, qui, dans tous les temps, chez tous les peuples, sous toutes les formes et à tous les degrés de la civilisation, par instinct ou par réflexion, se sont élevés et s'élèvent dans l'âme humaine. Je n'indique que les plus grands, les plus apparents; j'en pourrais rappeler bien d'autres qui se rattachent à ceux-là.

Non-seulement ces problèmes sont naturels à l'homme; ils ne le sont qu'à lui; ils sont son privilége. Parmi toutes les créatures à nous connues, l'homme seul les entrevoit et les pose, et éprouve un besoin impérieux de les résoudre. J'emprunte à M. de Chateaubriand ces belles paroles : « Pourquoi le bœuf ne fait-il pas comme moi? Il peut se coucher sur la verdure, lever la tête vers les cieux,

et appeler par ses mugissements l'Être inconnu qui remplit cette immensité. Mais non; préférant le gazon qu'il foule, il n'interroge point, au haut du firmament, ces soleils qui sont la grande évidence de l'existence de Dieu. Les animaux ne sont point troublés par ces espérances que manifeste le cœur de l'homme; ils atteignent sur-le-champ à leur suprême bonheur; un peu d'herbe satisfait l'agneau; un peu de sang rassasie le tigre. La seule créature qui cherche au dehors, et qui n'est pas à soi-même son tout, c'est l'homme[1]. »

De ces problèmes naturels et propres à l'homme sont nées toutes les religions; elles ont toutes pour objet de satisfaire la soif qu'a l'homme de les résoudre. Comme ces problèmes sont la source de la religion, les solutions qu'ils reçoivent en sont la substance et le fond. C'est, de nos jours, une tendance assez commune de faire

1. *Génie du christianisme*, t. Ier, p. 208, édit. de 1834.

consister essentiellement, je pourrais dire uniquement, la religion dans le sentiment religieux, dans ces belles et vagues aspirations qui sont ce qu'on appelle la poésie de l'âme, en dehors et au-dessus des réalités de la vie. Par le sentiment religieux, l'âme entre en rapport avec l'ordre divin; et ce rapport tout personnel, tout intime, indépendant de tout dogme positif, de toute Église organisée, suffit, dit-on, et doit suffire à l'homme; c'est là, pour lui, la religion vraie et nécessaire.

Certainement le sentiment religieux, le rapport intime et personnel de l'âme avec l'ordre divin est essentiel et nécessaire à la religion; mais la religion est autre chose encore, et bien davantage. L'âme humaine ne se laisse pas diviser et réduire à telle ou telle de ses facultés qu'on choisit et qu'on exalte en condamnant les autres au sommeil; l'homme n'est pas seulement un être sensible et poétique qui aspire à s'élancer, par l'ima-

gination et l'amour, au delà du monde matériel et actuel ; il pense en même temps qu'il sent; il veut connaître et croire aussi bien qu'aimer ; ce n'est pas assez, pour lui, que son âme s'émeuve et s'élève; il a besoin qu'elle se fixe et se repose dans des convictions en harmonie avec ses émotions. C'est là ce que l'homme cherche dans la religion; il lui demande autre chose que des jouissances nobles et pures; il lui demande la lumière en même temps que la sympathie. Si elle ne résout pas les problèmes moraux qui assiégent sa pensée, elle peut être une poésie; elle n'est pas une religion.

Je ne puis contempler sans émotion les troubles de ces âmes élevées qui essayent de trouver, dans le sentiment religieux seul, un refuge contre le doute et l'impiété. Il est beau de conserver, dans le naufrage de la foi et le chaos de la pensée, les grands instincts de notre nature, et de persister à ressentir les besoins sublimes dont on

n'obtient pas la satisfaction. Je ne sais à quel point des esprits éminents peuvent ainsi combler, par leur sincérité et leur ferveur sensible, le vide de leurs croyances; mais qu'ils ne se fassent pas illusion; pas plus sur les intérêts de leur avenir spirituel que sur ceux de la vie actuelle, les hommes ne se payent d'aspirations stériles et de beaux doutes; les problèmes naturels que j'ai rappelés seront toujours le grand fardeau des âmes, et le sentiment religieux ne sera jamais la religion suffisante du genre humain.

A côté de l'apothéose du sentiment religieux se place aujourd'hui une autre tentative bien autrement grave et hardie. Loin de sonder les problèmes naturels auxquels correspondent les religions, des écoles philosophiques qui font bruit sur la scène intellectuelle, l'école panthéiste et l'école qui s'appelle *positiviste*, les suppriment absolument et les nient. A les entendre, le monde existe de toute éternité et par lui-même, ainsi que les lois en vertu

desquelles il se maintient et se développe. Dans leurs principes et leur ensemble, toutes choses ont toujours été ce qu'elles sont et seront. Il n'y a, dans cet univers, point de mystère; il n'y a que des faits et des lois qui s'enchaînent naturellement, nécessairement, et sur lesquels s'exerce la science humaine, incomplète mais indéfiniment progressive dans sa puissance comme dans son travail.

Ainsi la création, la providence divine et la liberté humaine, l'origine du mal, le mélange et la lutte du bien et du mal dans le monde et dans l'homme, l'imperfection de l'ordre actuel et du sort de l'homme, la perspective du rétablissement de l'ordre dans l'avenir, ce sont là de pures rêveries, des jeux de la pensée humaine; il n'y a, dans la réalité, point de questions semblables; de même qu'il est éternel, le monde, tel qu'il est, est complet, normal et définitif en même temps que progressif; et ce n'est d'aucune puissance supérieure au monde, c'est du seul progrès des

sciences et des lumières humaines qu'il faut atteindre le remède au mal moral et matériel dont souffre le genre humain.

Je ne discute pas, en ce moment, ce système; je ne le qualifie même pas par son vrai nom; je ne fais que le résumer. Mais, au premier et simple aspect, quel mépris des instincts spontanés et universels de l'homme! Quel oubli des faits qui remplissent l'histoire universelle et permanente du genre humain!

C'est pourtant là que nous en sommes. Non pas une solution, mais la négation des problèmes naturels dont l'âme humaine est invinciblement travaillée, c'est là ce qu'on lui offre pour toute satisfaction et tout repos. Soyez mathématicien, physicien, mécanicien, chimiste, critique, romancier, poëte; mais n'entrez pas dans ce qu'on appelle la sphère religieuse et théologique; il n'y a là point de questions réelles à résoudre, rien à chercher, rien à faire, rien à attendre, rien, rien.

DEUXIÈME MÉDITATION.

LES DOGMES CHRÉTIENS.

La religion chrétienne connaît mieux et traite mieux l'homme; elle a d'autres réponses à ses questions; et c'est entre la négation absolue des problèmes religieux et la solution chrétienne de ces problèmes qu'est aujourd'hui le débat.

Il y a des mots qui nous sont devenus un sujet de méfiance et d'alarme; nous les soupçon-

nons de couvrir des prétentions illégitimes et la tyrannie. Tel est, de nos jours, le sort du mot *dogme;* ce mot implique, pour un grand nombre d'esprits, une impérieuse nécessité de croire qui les blesse et les inquiète. Singulier contraste! Nous recherchons partout les principes et nous redoutons les dogmes.

Absurde en soi, ce sentiment n'a rien d'étrange; les dogmes chrétiens ont servi de motif ou de prétexte à tant d'iniquités, d'oppressions et de cruautés que leur nom en est resté entaché et suspect. Le mot porte la peine des souvenirs qu'il réveille. La peine est légitime. Toute atteinte à la liberté de conscience, tout emploi de la force pour extirper ou pour imposer les croyances religieuses est et a toujours été un acte inique et tyrannique. Tous les pouvoirs, tous les partis, toutes les Églises ont cru de tels actes non-seulement permis, mais commandés par la loi divine; tous se sont crus non-seulement en droit, mais en

devoir de prévenir et de châtier, par la loi et la force humaine, l'erreur en matière de religion. Ils peuvent tous alléguer pour excuse leur foi sincère dans la légitimité de cette usurpation. L'usurpation n'en est pas moins énorme et fatale, et c'est peut-être, de toutes les usurpations humaines, celle qui a infligé aux hommes les tourments et les égarements les plus odieux. Ce sera la gloire de notre temps de l'avoir rejetée : elle subsiste et résiste encore dans certains États, dans certaines lois, dans certains coins des sociétés et des âmes chrétiennes; il est encore et il sera toujours nécessaire de veiller et de combattre pour la bannir absolument et en prévenir le retour. Pourtant elle est vaincue : la liberté civile de la foi et de la vie religieuse est maintenant un principe fondamental de la civilisation et du droit. Ce n'est point dans l'arène et par la main des pouvoirs publics, c'est uniquement dans la sphère intellectuelle et par le libre travail des esprits que se débattent et se

règlent les questions qui touchent aux rapports de l'homme avec Dieu.

Mais, dans cette sphère, ces questions s'élèvent impérieusement et appellent leurs solutions, c'est-à-dire les faits primitifs et les idées fondamentales, c'est-à-dire les principes qui leur répondent. La religion chrétienne a les siens qui sont les fondements rationnels de la foi qu'elle inculque et de la vie qu'elle commande. Elle les appelle ses dogmes. Les dogmes chrétiens sont les principes de la religion chrétienne, et les solutions chrétiennes des problèmes religieux naturels.

Que les hommes sérieux qui n'ont pas déclaré à la religion chrétienne une guerre à mort, et qui l'admirent en repoussant ses dogmes fondamentaux, y prennent garde : les fleurs dont le parfum les charme se faneront bien vite, les fruits qu'ils trouvent si excellents cesseront bientôt de se produire quand ils auront coupé les racines de l'arbre qui les porte.

Pour moi, arrivé au terme d'une longue vie pleine de travail, de réflexion et d'épreuves, d'épreuves dans la pensée comme dans l'action, je demeure convaincu que les dogmes chrétiens sont les légitimes et efficaces solutions des problèmes religieux naturels que l'homme porte en lui-même et auxquels il ne saurait échapper.

J'en demande d'avance pardon aux théologiens, catholiques et protestants : je n'ai point dessein de rappeler ici, ni d'expliquer, ni de soutenir tous les points de doctrine, tous les articles de foi qu'ils ont appelés des dogmes chrétiens. Depuis dix-huit siècles, la théologie chrétienne s'est bien souvent aventurée au delà et en dehors de la religion chrétienne ; les hommes ont mêlé leurs œuvres à l'œuvre de Dieu. C'est la conséquence naturelle de l'activité et de l'imperfection humaines réunies. Cette conséquence s'est partout produite dans l'histoire du monde, spécialement dans l'histoire de la société et de la religion sur lesquelles Dieu

a greffé la religion chrétienne. Quand Dieu a suscité Jésus-Christ parmi les Juifs, la foi et la loi des Juifs n'étaient plus uniquement la foi et la loi que Dieu leur avait données par Moïse ; les Pharisiens, les Sadducéens et tant d'autres les avaient profondément modifiées, amplifiées, altérées. Le christianisme aussi a eu ses Pharisiens et ses Sadducéens ; à son tour, il a subi le travail de la pensée et de la passion humaines sur la révélation divine. Je ne reconnais pas, à tous les fruits indistincts de ce travail, le droit de se donner pour des dogmes chrétiens. Je ne me propose cependant pas aujourd'hui de désigner spécialement et de combattre, dans l'Église et la théologie chrétienne, ce que je n'en accepte et n'en défends point. Il ne me convient pas, et j'ose dire qu'il ne convient à aucun chrétien de critiquer les parois intérieures de l'édifice au moment où ses fondements sont ardemment attaqués ; je voudrais bien plutôt rallier dans la défense commune tous ceux qui l'habitent, et

je ne parlerai ici que des dogmes qui leur sont communs à tous. Je les résume en ces termes : la création, la providence, le péché originel, l'incarnation et la rédemption. C'est là l'essence de la religion chrétienne, et, pour moi, quiconque croit à ces dogmes est chrétien.

Un grand et commun caractère me frappe d'abord dans ces dogmes : ils abordent et résolvent franchement les problèmes religieux naturels et inhérents à l'homme. Le dogme de la création atteste l'existence du Dieu créateur et législateur et le lien qui unit l'homme à Dieu. Le dogme de la providence explique et justifie la prière, ce recours instinctif de l'homme au Dieu vivant, à cette puissance suprême qui assiste à sa vie et agit sur son sort. Le dogme du péché originel rend compte de la présence du mal et du désordre dans l'homme et le monde. Les dogmes de l'incarnation et de la rédemption sauvent l'homme des conséquences du mal et lui ouvrent, dans une

autre vie, les perspectives du rétablissement de l'ordre. A coup sûr, le système est grand, complet, bien lié, puissant : il répond aux appels de l'âme humaine, la délivre du fardeau qui pèse sur elle, et lui donne, avec les forces qui lui manquent, les satisfactions auxquelles elle aspire. A-t-il droit à tant de puissance? Est-il légitime aussi bien qu'efficace?

Sur le système chrétien et sur chacun de ses dogmes essentiels, j'ai porté le poids des objections; j'ai connu les anxiétés du doute. Je dirai pourquoi je suis sorti du doute et sur quoi mes convictions se fondent.

1° LA CRÉATION.

Ceux-là seuls seraient des adversaires sérieux du dogme de la création qui diraient que l'univers, la terre et l'homme sur la terre ont été, de toute éternité et tous ensemble, ce qu'ils sont. Mais personne ne peut tenir ce langage ; les faits s'y opposent invinciblement. On a beaucoup discuté et on discute encore la question de savoir depuis combien de siècles l'homme existe sur la terre. Cela n'importe en rien au dogme de la création ; il est certain, il est reconnu que l'homme n'a pas toujours existé sur la terre, et qu'elle a été longtemps dans divers états tels que

l'homme n'eût pu y exister. L'homme a donc commencé, l'homme est venu sur la terre. Comment y est-il venu?

Ici, les adversaires du dogme de la création se divisent : les uns affirment les générations spontanées, les autres la transformation des espèces. Selon les uns, la matière possède, dans certaines circonstances et par le seul développement de ses forces propres, le pouvoir de créer des êtres animés. Selon les autres, les diverses espèces d'êtres animés qui ont existé, ou qui existent, aux diverses époques et dans les divers États de la terre, dérivent d'un petit nombre de types primitifs qui ont possédé, grâce à des millions ou des milliards de siècles, le pouvoir de se développer et de se perfectionner de manière à se transformer en espèces supérieures. D'où ils concluent, plus ou moins timidement, que l'espèce humaine est le résultat d'une transformation, ou d'une série de transformations semblables.

Quant au système des générations spontanées, la tentative de l'établir est de vieille date; la science l'a toujours déjouée; plus ses observations ont été exactes et profondes, plus elles ont démenti l'hypothèse de la vertu créatrice de la matière. Naguère encore, la question, attentivement étudiée par des esprits éminents, au dedans et au dehors de l'Académie des sciences, a abouti à ce résultat. Mais quand même il en serait autrement, quand même les partisans des générations spontanées pourraient alléguer certaines expériences dont l'erreur ne serait pas encore reconnue, la première apparition de l'homme sur la terre ne s'expliquerait pas mieux par cette voie, et je n'en serais pas moins en droit de redire ici ce que j'ai déjà dit ailleurs à ce sujet[1] : « Ce mode de production ne pourrait, n'aurait jamais pu produire que des êtres-enfants, à la première heure et dans le premier état de la vie naissante. Personne, je

1. *L'Église et la Société chrétienne en 1861*, p. 27.

crois, n'a jamais dit et personne ne dira jamais que, par la vertu d'une génération spontanée, l'homme, c'est-à-dire l'homme et la femme, le couple humain, ont pu sortir et qu'ils sont sortis un jour de la matière tout formés et tout grands, en pleine possession de leur taille, de leur force, de toutes leurs facultés, comme le paganisme grec a fait sortir Minerve du cerveau de Jupiter. C'est pourtant à cette condition seulement qu'en apparaissant pour la première fois sur la terre l'homme aurait pu y vivre, s'y perpétuer et y fonder le genre humain. Se figure-t-on le premier homme naissant à l'état de la première enfance, vivant, mais inerte, inintelligent, impuissant, incapable de se suffire un moment à lui-même, tremblotant et gémissant, sans mère pour l'entendre et le nourrir ! C'est pourtant là le seul premier homme que le système de la génération spontanée puisse donner. Évidemment ce n'est pas ainsi qu'est venu sur la terre le genre humain. »

Le système de la transformation des espèces n'est pas moins repoussé par la science, comme par les instincts du bon sens. Il ne repose sur aucun fait saisissable, sur aucune donnée de l'observation scientifique ou de la tradition historique; tous les faits constatés, tous les monuments recueillis, dans les divers siècles et les divers lieux, sur l'existence des espèces vivantes, attestent qu'elles n'ont subi aucune transformation, aucun changement notable et durable; on les retrouve il y a mille, deux mille, trois mille ans, telles qu'elles sont aujourd'hui. Dans une même espèce, les races peuvent varier ou se modifier l'une par l'autre; les espèces ne changent point. Et quand on a essayé de les transformer artificiellement, par des croisements entre les espèces voisines, on n'a obtenu que des modifications qui, après deux ou trois générations, ont été frappées de stérilité, comme pour attester l'impuissance de l'homme à accomplir, par la transformation progressive des

espèces existantes, la création d'espèces nouvelles. L'homme n'est point un singe transformé et perfectionné par une fermentation obscure des éléments naturels et à force de siècles; cette prétendue explication de l'origine de l'espèce humaine n'est qu'une hypothèse, fruit d'une imagination facile à séduire par des conjectures ingénieuses que lui suggère le spectacle mal compris de la nature, et qu'elle sème à travers des événements inconnus et des temps infinis qu'elle charge de réaliser ses rêves. Fermement maintenu par M. Cuvier, M. Flourens, M. Coste, M. de Quatrefages et tous les observateurs sévères des faits, le principe de la diversité radicale et de la permanence des espèces reste dominant dans la science comme dans la réalité[1].

1. Cuvier; *Discours sur les Révolutions du globe*, p. 117-120-124 (édit. de 1825). — Flourens; *Ontologie naturelle* (1861), p. 10-87; — *Journal des savants* (octobre, novembre et décembre 1863); trois articles sur l'ouvrage de Ch. Darwin : *De l'Origine des espèces et des lois du progrès chez*

A côté de ces vaines tentatives pour se passer du Dieu créateur et pour expliquer, par les forces propres et progressives de la matière, l'origine de l'homme et du monde, le dogme chrétien de la création a encore d'autres adversaires. On s'arme, pour le combattre, du récit que donne la Bible des faits successifs de création qui ont produit le monde et l'homme ; on énumère, on étale les difficultés que présente la conciliation de ce récit avec les observations et les résultats de la science. Je pèserai la valeur de ce genre d'objections en traitant de l'inspiration des livres saints, de son véritable objet et de son sens légitime. Mais dès à présent j'élève le dogme de la création au-dessus de cette attaque en le plaçant à sa hauteur propre et

les êtres organisés. — Coste ; *Histoire générale et particulière du développement des corps organisés ; — Discours préliminaire*, t. Ier, p. 23. — Quatrefages ; *Métamorphoses de l'homme et des animaux* (1862), p. 225, — et ses articles sur l'*unité de l'espèce humaine*, publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1860 et 1861, et réunis en un volume in-12 (1861).

isolée : c'est le fait général, c'est le principe même de la création qui constitue le dogme; quelles que soient les obscurités ou les difficultés scientifiques du récit biblique, le principe et le fait général de la création n'en subsistent pas moins; le Dieu créateur n'en reste pas moins en possession de son œuvre. La religion chrétienne, dans son essence, ne dit et ne demande rien de plus.

Reste, contre le dogme chrétien de la création, l'objection générale qui s'adresse à tous les faits, à tous les actes qu'on appelle surnaturels, c'est-à-dire à l'existence de Dieu aussi bien qu'au dogme de la création, à toutes les religions aussi bien qu'à la chrétienne. Ce n'est pas à propos d'un dogme spécial, et pour défendre seulement un des flancs de l'édifice chrétien qu'une telle question doit être traitée; je l'aborderai tout à l'heure de front et dans toute sa portée.

2° LA PROVIDENCE.

Le Dieu qui crée est aussi le Dieu qui conserve. Il vit en même temps qu'il fait vivre. Le lien entre lui et sa créature ne disparaît pas dès qu'elle est créée. Après le dogme de la création vient celui de la providence.

Il y a, dans la prière, autre chose que l'élan des désirs ou des douleurs de l'âme vers des satisfactions, des forces ou des consolations que l'âme ne trouve point en elle-même : il y a l'ex-

pression d'une foi, instinctive ou réfléchie, obscure ou claire, chancelante ou ferme, dans l'existence, la présence, la puissance et la sympathie de l'Être à qui la prière s'adresse. Sans une certaine mesure de foi et d'espérance en Dieu, la prière ne jaillirait pas ou se tarirait soudainement dans l'âme. Si elle résiste, si elle survit partout à toutes les dénégations, à tous les doutes, à toutes les ténèbres qui assiégent le genre humain, c'est que le genre humain porte en lui-même un indestructible sentiment du lien permanent qui l'unit à Dieu et Dieu à lui.

Bien loin de détruire ce sentiment, l'expérience et le spectacle de la vie l'expliquent et le confirment. L'homme, en réfléchissant sur sa destinée, reconnaît trois sources diverses et fait, pour ainsi dire, trois parts des faits qui la remplissent. Il subit des événements qui sont la conséquence de lois générales, permanentes, indépendantes de sa volonté, mais que son intelligence observe et

comprend. Il fait lui-même, par l'acte de sa volonté libre, des événements dont il se reconnaît l'auteur, qui ont leurs conséquences et entrent dans le tissu de sa vie. Il éprouve des événements qui ne sont, à ses yeux, ni le résultat de lois générales auxquelles rien ne peut le soustraire, ni le fait de sa propre liberté; des événements dont il ne voit pas la cause, ni la raison, ni l'auteur.

L'homme attribue les événements de cette dernière sorte tantôt à une cause aveugle qu'il nomme le hasard, tantôt à une intention intelligente et suprême qui est Dieu. Et quand son esprit est choqué de l'inanité de ce mot *le hasard* qui n'explique et ne dit rien, l'homme imagine une puissance mystérieuse, impénétrable, qui n'est qu'un enchaînement nécessaire de faits inconnus, et qu'il appelle la fatalité, le destin. Pour rendre compte de cette part obscure et accidentelle de la vie humaine qui ne dérive ni de lois générales saisissables, ni de la volonté libre de l'homme lui-

même, il faut choisir entre la fatalité ou la providence, le hasard ou Dieu.

J'exprime sans hésitation ma pensée. Quiconque admet, comme explication, la fatalité et le hasard ne croit pas vraiment en Dieu. Quiconque croit vraiment en Dieu compte sur la providence. Dieu n'est pas un expédient inventé pour expliquer le premier fait, un acteur appelé pour ouvrir, par la création, la scène du monde, et relégué ensuite dans une complète inutilité et inertie. Par cela seul qu'il est, Dieu assiste à son œuvre et la maintient. La providence, c'est le développement naturel et nécessaire de l'existence de Dieu; c'est la présence constante et l'action permanente de Dieu dans la création. L'instinct universel et invincible qui porte l'homme à la prière est en harmonie avec ce fait suprême : celui qui croit en Dieu ne peut pas ne pas recourir à lui et le prier.

On élève des objections au nom de Dieu même. Il n'agit, dit-on, que par des lois générales et per-

manentes; comment lui demander des volontés spéciales et accidentelles? Il est immuable, toujours complet et toujours le même : comment concevoir qu'il se prête à la mobilité des sentiments et des vœux humains? La prière qui monte vers lui oublie ce qu'il est. A la providence de Dieu on oppose sa nature.

Cette objection, si souvent reproduite, ne laisse pas de m'étonner. La plupart de ceux qui l'élèvent proclament en même temps que Dieu est incompréhensible et que nous ne saurions pénétrer le secret de sa nature. Que font-ils donc sinon prétendre à comprendre Dieu, et de quel droit opposent-ils sa nature à sa providence si sa nature est, pour nous, un mystère impénétrable? Je n'ai garde de leur reprocher leur ambition; elle est le privilége et la gloire de l'homme; mais qu'en la conservant, ils ne méconnaissent pas les limites de sa puissance : il faut choisir : il faut, ou bien cesser de croire en Dieu parce qu'on ne peut

le comprendre, ou bien reconnaître effectivement qu'on ne peut le comprendre, tout en croyant en lui. On ne saurait passer et repasser incessamment d'un système à l'autre, et tantôt déclarer Dieu incompréhensible, tantôt traiter de lui, de sa nature et de ses attributs comme s'il était du ressort de la science humaine. Quelque grande que soit la question de la providence, celle à laquelle je touche ici est plus grande encore, car c'est la question de l'existence même de Dieu, et il s'agit, au fond, de savoir s'il est ou n'est pas. Dieu est à la fois lumière et mystère, en rapport intime avec l'homme et pourtant hors de la portée de sa science. J'essayerai tout à l'heure de marquer à quelle limite s'arrête la science humaine et quel est son domaine; mais dès à présent je tiens ceci pour certain : quiconque, croyant en Dieu et le disant incompréhensible, persiste néanmoins à tenter de le définir scientifiquement et veut percer le mystère après l'avoir admis, celui-là court

grand risque de détruire sa propre croyance, et d'annuler Dieu, ce qui est une façon de le nier.

Mais je laisse là, pour un moment, l'impossibilité de comprendre Dieu à côté de la nécessité d'y croire, et j'aborde directement l'objection puisée dans le caractère général des lois de la nature contre la providence spéciale de Dieu envers l'homme. Cette objection repose sur la confusion de faits très-divers et sur l'oubli d'un fait fondamental, du fait caractéristique de la nature humaine. Il est vrai : c'est par des lois générales et permanentes que la providence de Dieu préside à l'ordre du monde; il serait plus exact de donner à ces lois générales un autre nom; elles sont la volonté continue et constamment agissante de Dieu sur le monde, car le législateur est toujours là, comme ses lois. Mais quand il a créé l'homme, Dieu l'a créé autre que le monde matériel; il l'a créé libre et moral; et de là découle, entre l'action

de Dieu sur le monde matériel et son action sur l'homme, une différence radicale. Je dirai plus tard quelle est, à mon sens, toute la portée de cette parole : « L'homme est un être libre, » et quelles conséquences elle entraîne; mais je prends, dès à présent, la liberté humaine, la détermination libre de l'homme dans ses actes moraux, comme un fait certain et incontestable. Ce fait admis, on ne peut pas dire que Dieu gouverne tout l'homme par des lois générales et permanentes, car c'est méconnaître et abolir la part de la liberté dans la vie de l'homme, c'est-à-dire méconnaître et mutiler l'œuvre de Dieu. L'homme prend des déterminations libres et fait ainsi, dans sa propre vie, des événements qui ne sont point le résultat de lois générales et extérieures. La providence divine assiste à la liberté humaine et en tient compte. Elle ne traite pas l'homme comme les astres du ciel et les flots de l'Océan qui ne pensent et ne veulent rien; elle a, avec l'homme,

d'autres rapports qu'avec la nature et un autre mode d'action.

Il est peu sage d'instituer des comparaisons entre des objets ou des faits qui ne sont pas essentiellement analogues, et on a si souvent défiguré Dieu en le faisant à l'image de l'homme que je me méfie de tous les emprunts faits à l'homme pour donner quelque idée de Dieu. Pourtant je ne puis oublier que Dieu a fait l'homme à son image, ni m'interdire absolument de rechercher, dans la nature ou la vie de l'homme, quelque ombre des traits de Dieu. Que se passe-t-il dans la famille humaine? Le père et la mère assistent, en le dirigeant, au développement actif de l'enfant; ils veillent sur lui avec autorité et tendresse; ils donnent des règles à sa liberté sans l'abolir, et ils écoutent ses prières, tantôt les exauçant, tantôt s'y refusant, selon leur raison et dans la vue de son intérêt général et futur. L'enfant de son côté, sans préméditation, sans dessein, par l'instinct

spontané de sa nature, reconnaît l'autorité et ressent la tendresse de ses parents : à mesure qu'il se développe, il leur obéit et leur résiste tour à tour, usant bien ou mal de sa liberté native ; mais à travers les troubles de sa volonté, il demande, il prie avec confiance, joyeux et reconnaissant quand il obtient de ses parents ce qu'il désire, prêt à demander et à prier encore, toujours avec confiance, quand il a été refusé. Tels sont les faits dans le naturel et bon gouvernement de la famille humaine.

Ils sont l'image imparfaite mais vraie, l'ombre obscure et pourtant fidèle de la providence divine. C'est ainsi que la religion chrétienne qualifie et décrit l'action de Dieu dans la vie de l'homme. Elle montre Dieu toujours présent et accessible à l'homme, comme le père à l'enfant ; elle exhorte, elle encourage, elle invite l'homme à demander, à se confier, à prier Dieu. Elle réserve absolument la réponse de Dieu à la prière; il exaucera ou refusera ; nous n'en pénétrerons point les

motifs : « Les voies de Dieu ne sont pas nos voies; » mais à la prière sans cesse renaissante le dogme chrétien lie constamment l'espérance : « Rien n'est impossible à Dieu. » Ce dogme est ainsi en pleine et intime harmonie avec la nature de l'homme; en acceptant sa liberté il rend hommage à sa grandeur; en lui offrant le recours à Dieu il pourvoit à sa faiblesse. Pour la science, il ne supprime pas le mystère qui ne saurait être supprimé; mais, dans la vie, il résout, pour l'âme humaine, le problème naturel dont elle porte le poids.

3° LE PÉCHÉ ORIGINEL.

Les dogmes de la création et de la providence nous mettent en présence de Dieu; c'est l'action de Dieu sur le monde et sur l'homme qu'ils proclament et affirment. Le dogme du péché originel nous ramène à l'homme; c'est l'acte de l'homme envers Dieu qu'il pose en tête de l'histoire du genre humain.

Quel est le contenu de ce dogme? Quels sont les éléments, les faits essentiels sur lesquels il se fonde et qui le constituent?

Le dogme du péché originel implique et affirme :

1° Que Dieu, en créant l'homme, l'a créé moral, libre et faillible;

2° Que la volonté de Dieu est la loi morale de l'homme et l'obéissance à la volonté de Dieu le devoir de l'homme, en tant qu'être moral et libre;

3° Que, par un acte de sa propre et libre volonté, l'homme a manqué sciemment à son devoir, en désobéissant à la loi de Dieu;

4° Que l'homme libre est responsable, et que la désobéissance à la loi de Dieu a justement entraîné pour lui le châtiment;

5° Que la responsabilité et la peine de la faute sont héréditaires, et que la faute du premier homme a pesé et pèse sur le genre humain.

L'autorité de Dieu, le devoir d'obéissance à la loi de Dieu, la liberté et la responsabilité de l'homme, l'hérédité de la responsabilité humaine,

tels sont, dans leur chronologie morale, les principes et les faits compris dans le dogme du péché originel.

J'oublie, pour un moment, le dogme même, sa source, son histoire, la tradition biblique et chrétienne sur ce premier pas du genre humain dans le mal. Je considère l'homme, sa nature et sa destinée dans leur état actuel et général. Je recherche et je constate les faits moraux, tels qu'ils se passent aujourd'hui et qu'ils se manifestent aux regards du bon sens, à travers les disputes des savants.

L'homme est soumis, en naissant, à l'autorité morale comme à la puissance matérielle des parents qui, humainement, l'ont créé. L'obéissance est, pour lui, un devoir en même temps qu'une nécessité. La nécessité matérielle et l'obligation morale ne sont point identiques et confondues, mais intimement liées l'une à l'autre; et dans son développement spontané, l'enfant sent

instinctivement l'obligation morale bien avant qu'il se rende compte de la nécessité matérielle. L'instinct de l'obligation s'unit au sentiment naissant de l'affection, et l'enfant obéit au regard ou à la voix de sa mère sans savoir encore qu'il ne peut se passer d'elle.

De même que le sentiment de l'affection et l'instinct de l'obéissance obligatoire sont le premier éclair du bien moral dans le développement de l'enfant, de même le mouvement de la désobéissance est le premier symptôme, la première apparition du mal moral. C'est par la désobéissance volontaire à la volonté de sa mère que commence, pour l'enfant, l'infraction morale, et c'est dans la désobéissance qu'elle réside. Il ne se rend compte ni des motifs ni des conséquences de son acte; il sait seulement qu'il désobéit, et il regarde sa mère avec un sentiment mêlé de défi et d'inquiétude; il tâte, en hésitant, l'autorité maternelle; il essaye d'être et surtout de paraître

indépendant en face du pouvoir naturel et légitime qui le gouverne, et qu'il reconnaît au moment même où, à cette loi supérieure, il oppose sa volonté.

Tel qu'est l'enfant, tel est l'homme. De même qu'il naît libre, ainsi l'homme vit libre, et de même qu'il naît soumis, ainsi il vit soumis. La liberté existe à côté de l'autorité et lui résiste sans l'abolir. L'autorité préexiste à la liberté, et ne lui cède pas plus qu'elle ne la supprime. L'homme rend hommage à l'autorité en lui désobéissant, car il sait qu'il désobéit. L'autorité rend hommage à la liberté de l'homme en le condamnant pour en avoir mal usé, car il ne serait pas responsable de ses actes s'il n'était pas libre. La coexistence de ces deux puissances, l'autorité et la liberté, et tantôt leur accord, tantôt leur lutte, c'est là le grand fait de la nature et de la destinée humaine, le fond de l'homme et du monde.

Bien entendu que je parle ici du monde moral, du monde de la pensée et de la volonté. Dans le monde matériel, il n'y a ni autorité ni liberté; il n'y a que des forces, des forces fatales et inégales. S'il s'agissait du monde matériel, je ne pourrais que redire ce qu'a dit excellemment Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus foible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraseroit, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Quand l'homme obéit ou désobéit, il sait que l'autorité est devant lui, comme la liberté est en lui. Il sait ce qu'il fait, et il en répond. L'ordre moral est là tout entier.

En tout temps donc et en tout lieu, pour tous les hommes comme pour le premier, la désobéis-

sance à l'autorité légitime est le principe et le fond du mal moral, ou, pour l'appeler par son nom religieux, du péché.

La désobéissance a des sources diverses et compliquées : elle peut provenir de la soif de l'indépendance, de l'ambition ou de la curiosité orgueilleuse, du laisser-aller à telle ou telle des inclinations et des tentations humaines; mais, en tout cas, elle est et reste le caractère essentiel de l'acte libre qui constitue le péché, et la source de la responsabilité qui l'accompagne.

Des hommes éminents et éminemment pieux ont contesté la liberté humaine : ne sachant comment la concilier avec ce qu'ils appellent la prescience divine, ils ont renié le fait fondamental de la nature de l'homme plutôt que de confesser pleinement le mystère de la nature de Dieu. D'autres esprits, éminents aussi et sincères, se sont bornés à élever des doutes sur la liberté humaine, et à lui contester la valeur d'un fait absolu et péremp-

toire. Ils ont, je crois, confondu des faits essentiellement divers quoique intimement liés entre eux ; ils ont méconnu le caractère spécial et simple du fait même de la volonté libre. Appelé, il y a trente-cinq ans, dans mon cours à la Sorbonne sur l'histoire de la civilisation en France, à exposer la controverse de saint Augustin avec Pélage sur le libre arbitre, la prédestination et la grâce, je m'en suis expliqué dans des termes que je reproduis ici, n'en trouvant point d'autres qui me paraissent plus exacts et plus complets : « Le fait qui fait le fond de toute la querelle, disais-je en 1829, c'est la liberté, le libre arbitre, la volonté humaine. Pour connaître exactement ce fait, il faut le dégager de tout élément étranger, le réduire strictement à lui-même. C'est faute de ce soin qu'on l'a si souvent mal compris ; on ne s'est pas placé en face du fait de la liberté, et de celui-là seul ; on l'a vu et décrit, pour ainsi dire, pêle-mêle avec d'autres faits qui lui tiennent de

très-près dans la vie morale, mais qui n'en diffèrent pas moins essentiellement. Par exemple, on a fait consister la liberté humaine dans l'acte de délibérer et de choisir entre les motifs de résolution ; la délibération et le jugement qui la suit ont été considérés comme l'essence du libre arbitre. Il n'en est rien. Ce sont là des actes d'intelligence, non de liberté : c'est devant l'intelligence que comparaissent les différents motifs de résolution et d'action, intérêts, passions, opinions ou autres ; elle les considère, les compare, les évalue, les pèse et les juge. C'est là un travail préparatoire, qui précède l'acte de volonté, mais ne le constitue en aucune façon. Quand la délibération a eu lieu, quand l'homme a pris pleine connaissance des motifs qui se présentent à lui et de leur valeur, alors survient un fait tout nouveau, tout différent, le fait de la volonté libre ; l'homme prend une résolution, c'est-à-dire commence une série de faits qui ont en lui-même leur source,

dont il se regarde comme l'auteur, qui naissent parce qu'il le veut, qui ne naîtraient pas s'il ne voulait pas, qui seraient autres s'il voulait les produire autrement. Écartez tout souvenir de la délibération intellectuelle, des motifs connus et appréciés; concentrez votre pensée et celle de l'homme qui prend une résolution sur le moment où il dit : « Je veux, ainsi je ferai; » et demandez-vous, demandez-lui à lui-même s'il ne pourrait pas vouloir et faire autrement. A coup sûr, vous répondrez, il vous répondra : « Oui. » Ici se révèle le fait de la liberté; il réside tout entier dans la résolution que prend l'homme à la suite de la délibération; c'est la résolution qui est l'acte propre de l'homme, qui subsiste par lui et par lui seul : acte simple, indépendant de tous les faits qui le précèdent ou l'entourent, identique dans les circonstances les plus diverses, toujours le même quels que soient ses motifs ou ses résultats.

« En même temps que l'homme se sent libre, qu'il se reconnaît la faculté de commencer, par sa volonté seule, une série de faits, en même temps il reconnaît que sa volonté est placée sous l'empire d'une certaine loi qui prend, selon les occasions auxquelles elle s'applique, des noms différents, loi morale, raison, bon sens, etc... L'homme est libre, mais, dans sa propre pensée, sa volonté n'est point arbitraire ; il en peut user d'une façon absurde, insensée, injuste, coupable, et chaque fois qu'il en use, une certaine règle y doit présider. L'observation de cette règle est son devoir, la tâche de sa liberté. »

C'est l'acte de la volonté intime et libre, ainsi strictement ramenée à son centre, qui, dans le cas de désobéissance à la loi du devoir, constitue pour l'homme le péché et lui en impose la responsabilité.

Cette responsabilité est-elle exclusivement personnelle et limitée à l'auteur de l'acte, ou conta-

gieuse et transmise dans une certaine mesure à ses descendants?

Je continue à ne considérer que les faits actuels et saisissables par l'observation, tels qu'ils se produisent et se manifestent dans la vie morale du genre humain.

On rencontre, dans la poésie et la mythologie de presque tous les peuples, l'idée d'une utopie rétrospective et primitive que, sous des noms divers, âge d'or, âge des dieux, ils se représentent comme une époque où le mal moral et matériel n'existait pas dans le monde, époque d'innocence, de paix et de bonheur. Cette utopie est d'autant plus remarquable qu'elle n'a aucun fondement, aucun prétexte dans les traditions des plus anciens temps historiques; dès que l'histoire commence, dès qu'on aperçoit la trace de faits un peu précis et avérés, ce n'est point l'âge d'or, c'est au contraire l'âge de fer qui apparaît, une époque de barbarie violente, ignorante, où règne la

guerre, où prévaut la force, et qui n'a, avec les beaux rêves de l'ancienne poésie, pas la moindre ressemblance. Je n'établis, quant à présent, entre ces rêves mythologiques et les traditions bibliques, aucun rapprochement ; je ne tire de l'âge d'or aucune conséquence à l'appui du jardin d'Éden ; je signale seulement un grand fait, un instinct général de l'imagination humaine. Quel en est le sens ? D'où vient cette utopie d'innocence et de bonheur dans le berceau du genre humain ? A quoi répond cette idée d'un premier temps sans lutte, sans péché et sans douleur ?

Je laisse là le berceau de l'homme et la poésie primitive ; je reviens au temps présent, à la vie réelle, au berceau de l'enfant. Pourquoi, même à part toute affection personnelle, nous empressons-nous d'appeler l'enfance l'âge de l'innocence ? Pourquoi trouvons-nous tant de charme à lui donner ce nom et à la contempler à ce titre ? Le mal physique est déjà là ; il se manifeste dès

l'entrée dans la vie; mais le mal moral n'a pas encore paru; la vie n'a pas encore apporté à l'âme ses épreuves ni suscité ses fautes; et l'idée de l'âme sans tache a, pour nous, un inexprimable attrait; nous éprouvons une joie profonde à voir, dans l'enfant, l'innocence, ou du moins son image, quand autour de nous et en nous-mêmes nous ne la retrouvons plus.

Que veut dire cet instinct universel qui, soit dans les rêves de l'imagination, soit dans les scènes intimes de la vie, soit que notre pensée se porte sur le berceau du genre humain ou sur celui de l'enfant, nous fait regarder l'innocence comme l'état primitif et normal de l'homme, et nous fait placer, là où se trouve l'innocence, ce que les uns appellent le Paradis, les autres l'âge d'or?

Evidemment, c'est qu'il y a, entre l'âme sans tache et l'âme entachée de mal, entre la créature qui n'est que faillible et la créature qui a failli,

une distance immense, un profond changement d'état, un abîme. Nous avons un secret sentiment de ce changement déplorable, de la chute dans cet abîme; et sans préméditation, par la seule impulsion de notre nature, notre pensée se porte et s'arrête avec ravissement hors de l'abîme, sur l'état antérieur à la chute. De là naissent et ainsi s'expliquent la puissance et le charme qu'a pour nous l'idée de l'innocence : nous n'avons jamais vu l'innocence, mais il nous est donné de la concevoir; elle nous apparaît dans le berceau du monde et dans celui de l'enfant, et nous prenons à cette pure apparition un plaisir infini.

Est-ce un plaisir étranger à tout sentiment personnel, à tout secret retour sur nous-mêmes, un plaisir de simple spectateur? Non : ces impressions que suscite en nous l'image de l'innocence se rattachent et nous ramènent à nous-mêmes; ce changement d'état, ce mystérieux passé qui a jeté l'homme si loin de l'innocence en lui en laissant

l'idée et le culte, ce n'est pas seulement le premier homme qui l'a subi; c'est le genre humain tout entier qui en a été et en demeure atteint. Notre mal actuel ne provient pas uniquement de nous-mêmes; nous l'avons reçu en héritage avant de nous l'attirer par notre faute; nous ne sommes pas seulement des êtres faillibles, nous sommes les enfants d'un être qui a failli.

Comment nous étonnerions-nous de cette triste transmission? N'en avons-nous pas tous les jours, sous les yeux, l'exemple et le spectacle? C'est un fait incontestable et incontesté que deux éléments entrent dans la vie morale de l'homme : d'une part, ses dispositions innées, ses penchants naturels et involontaires, de l'autre, son intime et personnelle volonté. Les penchants naturels de l'individu ne détruisent point sa liberté morale, n'asservissent point sa volonté, mais ils lui en rendent l'exercice plus laborieux et plus difficile; ce n'est pas une chaîne qu'il subit, c'est un poids

qu'il porte. C'est également un fait incontestable et incontesté que les dispositions naturelles sont diverses et inégalement distribuées entre les hommes; nul n'est exempt de toute mauvaise pente; tout homme est non-seulement faillible, mais enclin à faillir, et enclin non-seulement à faillir, mais à faillir de tel ou tel côté. C'est enfin un autre fait incontestable, bien que plus difficilement appréciable, que les dispositions naturelles et spéciales de l'individu lui viennent, dans une certaine mesure, de son origine, et que les parents transmettent à leurs enfants tels ou tels penchants moraux comme tel ou tel tempérament physique, comme tels ou tels traits de leur visage. L'hérédité prend place dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre matériel.

Elle a dû y prendre, elle y a pris place dès les premiers jours de l'existence de l'homme sur la terre, car l'homme a été créé complet et dans toute sa nature. Et comme, en même temps que

complet, il a été créé faillible, je demande qui mesurera la distance entre l'homme faillible, mais encore sans faute, et la première faute active de l'homme? Qui sondera la profondeur de la chute et du changement qu'elle a apporté dans l'état moral de son auteur? Qui pèsera les conséquences de ce changement pour l'état et les dispositions morales de ses descendants? Pour apprécier l'étendue et la gravité de ce fait redoutable, de cette première apparition et de cette première hérédité du mal moral, nous n'avons qu'un indice : c'est l'instinct que nous conservons de l'état d'innocence, et l'immense espace que cet instinct nous porte invinciblement à établir entre l'innocence native et la première faute; mais cet indice est irrécusable; il nous fait entrevoir, dans cette funeste transformation, toute l'infirmité et toute la responsabilité du genre humain.

On crie à l'injustice; on se demande comment chaque homme peut être responsable d'une faute

qu'il n'a pas commise lui-même, de la faute d'un autre homme séparé de lui par tant de siècles. Je trouve la plainte trop petite et trop faible. Qu'on se plaigne donc de toutes les inégalités qui existent entre les hommes, de l'inégalité des destinées comme de celle des natures, de l'inégalité des dispositions morales comme de celle des forces physiques. Qu'on se plaigne de la solidarité des générations successives et de l'empire qu'exercent les idées, les actes, le sort de chacune d'elles sur les idées, les actes, le sort de celles qui la suivent. Qu'on se plaigne des liens qui unissent l'enfant à ses parents, et qui le font tantôt hériter de leurs mauvaises dispositions, tantôt souffrir de leurs fautes. C'est le fait général du monde qu'il faut accuser; c'est de l'existence même du mal et de son inégale distribution indépendamment du mérite des personnes, qu'il faut se plaindre comme d'une monstrueuse iniquité. Et quand on en vient là, quand on se refuse à voir la source du mal

dans la faute et la responsabilité de l'homme placé ici-bas dans un lieu et un temps de passage et d'épreuve, voici dans quelle alternative on se trouve placé : ou bien il faut accepter le mal comme naturel, éternel, nécessaire, dans l'avenir aussi bien que dans le passé, comme l'état normal de l'homme et du monde ; c'est-à-dire qu'il faut nier Dieu, la création, la Providence divine, la moralité, la liberté, la responsabilité et l'espérance humaines ; ou bien c'est à Dieu lui-même qu'il faut imputer le mal et en demander raison.

Le dogme du péché originel affranchit seul la pensée humaine de cette odieuse et inacceptable alternative : loin d'être en contradiction, soit avec l'histoire de l'humanité, soit avec les faits et les instincts qui constituent la nature morale de l'homme, ce dogme les admet, les éclaire et les explique. Le fait du péché originel n'a rien d'étrange ni d'obscur ; il réside essentiellement dans la désobéissance à la volonté de Dieu qui est

la loi morale de l'homme. Cette désobéissance, le péché d'Adam, est un acte qui se commet partout et tous les jours, par les mêmes causes, avec les mêmes caractères et les mêmes conséquences que lui assigne le dogme chrétien. Aujourd'hui, comme dans le jardin d'Éden, cet acte a pour cause la soif de l'absolue indépendance, l'ambition de la curiosité et de l'orgueil, la faiblesse devant la tentation. Aujourd'hui comme dans le jardin d'Éden, il apporte, dans l'état intime de l'homme, un changement immense, un changement dont la seule idée saisit et trouble jusqu'au fond l'âme humaine; il fait passer l'homme de l'état d'innocence à l'état de péché. Aujourd'hui comme dans le jardin d'Éden, l'acte qui produit ce changement engage et entraîne la responsabilité, non-seulement de son auteur, mais aussi de ses descendants; le péché est contagieux dans le temps comme dans l'espace, il se transmet comme il se répand. Le dogme chrétien montre le premier

homme créé faillible, mais né innocent ; innocent à l'âge d'homme, dans la plénitude de ses facultés, étranger à tout mauvais et fatal héritage. Tout à coup, pour la première fois, par sa propre volonté, l'homme désobéit à Dieu. Là est le péché originel, le même, en nature, que le péché actuel, car ils consistent l'un et l'autre dans la désobéissance à la loi de Dieu, mais le premier, en date, dans l'histoire de la liberté humaine, et la source humaine du mal dont la religion chrétienne, en même temps qu'elle le signale, offre à l'homme le remède et la guérison.

guerre, où prévaut la force, et qui n'a, avec les beaux rêves de l'ancienne poésie, pas la moindre ressemblance. Je n'établis, quant à présent, entre ces rêves mythologiques et les traditions bibliques, aucun rapprochement ; je ne tire de l'âge d'or aucune conséquence à l'appui du jardin d'Éden ; je signale seulement un grand fait, un instinct général de l'imagination humaine. Quel en est le sens ? D'où vient cette utopie d'innocence et de bonheur dans le berceau du genre humain ? A quoi répond cette idée d'un premier temps sans lutte, sans péché et sans douleur ?

Je laisse là le berceau de l'homme et la poésie primitive ; je reviens au temps présent, à la vie réelle, au berceau de l'enfant. Pourquoi, même à part toute affection personnelle, nous empressons-nous d'appeler l'enfance l'âge de l'innocence ? Pourquoi trouvons-nous tant de charme à lui donner ce nom et à la contempler à ce titre ? Le mal physique est déjà là ; il se manifeste dès

l'entrée dans la vie; mais le mal moral n'a pas encore paru; la vie n'a pas encore apporté à l'âme ses épreuves ni suscité ses fautes; et l'idée de l'âme sans tache a, pour nous, un inexprimable attrait; nous éprouvons une joie profonde à voir, dans l'enfant, l'innocence, ou du moins son image, quand autour de nous et en nous-mêmes nous ne la retrouvons plus.

Que veut dire cet instinct universel qui, soit dans les rêves de l'imagination, soit dans les scènes intimes de la vie, soit que notre pensée se porte sur le berceau du genre humain ou sur celui de l'enfant, nous fait regarder l'innocence comme l'état primitif et normal de l'homme, et nous fait placer, là où se trouve l'innocence, ce que les uns appellent le Paradis, les autres l'âge d'or?

Evidemment, c'est qu'il y a, entre l'âme sans tache et l'âme entachée de mal, entre la créature qui n'est que faillible et la créature qui a failli,

une distance immense, un profond changement d'état, un abîme. Nous avons un secret sentiment de ce changement déplorable, de la chute dans cet abîme; et sans préméditation, par la seule impulsion de notre nature, notre pensée se porte et s'arrête avec ravissement hors de l'abîme, sur l'état antérieur à la chute. De là naissent et ainsi s'expliquent la puissance et le charme qu'a pour nous l'idée de l'innocence : nous n'avons jamais vu l'innocence, mais il nous est donné de la concevoir; elle nous apparaît dans le berceau du monde et dans celui de l'enfant, et nous prenons à cette pure apparition un plaisir infini.

Est-ce un plaisir étranger à tout sentiment personnel, à tout secret retour sur nous-mêmes, un plaisir de simple spectateur? Non : ces impressions que suscite en nous l'image de l'innocence se rattachent et nous ramènent à nous-mêmes; ce changement d'état, ce mystérieux passé qui a jeté l'homme si loin de l'innocence en lui en laissant

l'idée et le culte, ce n'est pas seulement le premier homme qui l'a subi; c'est le genre humain tout entier qui en a été et en demeure atteint. Notre mal actuel ne provient pas uniquement de nous-mêmes; nous l'avons reçu en héritage avant de nous l'attirer par notre faute; nous ne sommes pas seulement des êtres faillibles, nous sommes les enfants d'un être qui a failli.

Comment nous étonnerions-nous de cette triste transmission? N'en avons-nous pas tous les jours, sous les yeux, l'exemple et le spectacle? C'est un fait incontestable et incontesté que deux éléments entrent dans la vie morale de l'homme : d'une part, ses dispositions innées, ses penchants naturels et involontaires, de l'autre, son intime et personnelle volonté. Les penchants naturels de l'individu ne détruisent point sa liberté morale, n'asservissent point sa volonté, mais ils lui en rendent l'exercice plus laborieux et plus difficile; ce n'est pas une chaîne qu'il subit, c'est un poids

vivaient ; ils n'ont point transformé les âmes. A considérer l'ensemble des faits, et malgré toutes les révolutions politiques et matérielles qu'elles ont subies, la Chine après Confucius, l'Inde après le Bouddha, la Perse après Zoroastre, la Grèce après Pythagore et Socrate, sont restées dans les mêmes voies, sur les mêmes pentes où elles étaient avant eux. Bien plus, chez ces nations si diverses, la décadence s'est bientôt établie au sein de l'immobilité. Où en sont-elles aujourd'hui, après plus de deux mille ans, depuis l'apparition de ces glorieuses figures dans leur histoire ? Quels progrès considérables, quelles métamorphoses salutaires s'y sont accomplies ? Que sont-elles quand elles se trouvent en comparaison et en contact avec les nations chrétiennes ? En dehors du christianisme, il y a eu de grands spectacles d'activité et de force, de brillants phénomènes de génie et de vertu, de généreux essais de réforme, de savants systèmes philosophiques et de beaux poëmes my-

théologiques : point de vraie, profonde et féconde régénération de l'humanité et de la société.

A peine quelques siècles après ces stériles efforts chez les plus grandes nations du monde, Jésus-Christ apparaît chez un petit peuple obscur, faible et méprisé. Il est faible et méprisé lui-même au milieu de son peuple; il ne possède, il ne cherche aucune force sociale, aucun moyen temporel d'action et de succès; il ne s'entoure que de disciples faibles et méprisés comme lui. Non-seulement ils sont faibles et méprisés; ils le proclament eux-mêmes, et loin de s'en inquiéter, ils en font gloire et en tirent confiance. Saint Paul écrit aux Corinthiens : « Quand je suis venu parmi vous, je n'y suis point venu pour vous annoncer le témoignage de Dieu avec des discours éloquents ou avec une sagesse humaine. Je n'ai pas jugé que je dusse savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. J'ai été moi-même parmi vous dans la faiblesse, dans

la crainte et dans un grand tremblement. Mais je me plais dans mes faiblesses, dans les opprobres, dans les misères, dans les persécutions, dans les afflictions extrêmes pour le Christ; car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort [1]. » Et, en effet, le maître de saint Paul, Jésus-Christ est fort dans sa misère et il répand sa force sur ses disciples; du haut de sa croix, il accomplit ce que naguère, en Asie et en Europe, les princes et les philosophes, les puissants et les sages ont tenté sans succès; il change l'état moral et l'état social du monde; il verse dans les âmes des clartés et des forces nouvelles; il prépare à toutes les classes, à toutes les conditions humaines, des destinées jusqu'à lui inconnues; il les affranchit et les règle en même temps; il les vivifie et les apaise; il met

1. *Ire Épître de saint Paul aux Corinthiens,* chap. II, vers. 1-3; *IIe Épître,* chap. XII, vers. 10. J'insère, à la fin de ce volume, le texte latin de la Vulgate pour tous les passages des Livres saints que je cite ici d'après la version française d'Osterwald. (A)

la loi divine et la liberté humaine en présence et en harmonie ; il apporte, au mal qui pèse sur l'humanité, un remède efficace ; il ouvre au péché les voies du salut, au malheur les portes de l'espérance.

D'où vient cette puissance ? Quelles sont sa source et sa nature ? Qu'en ont pensé et dit, au moment où elle a apparu, les hommes qui en ont été les témoins et les instruments ?

Ils ont, tous unanimement, vu Dieu dans Jésus-Christ ; la plupart, dès le premier moment, touchés et éclairés soudain par sa présence et sa parole ; quelques-uns, avec un peu plus de surprise et d'hésitation, mais bientôt pénétrés et convaincus à leur tour. « Jésus, étant arrivé dans le territoire de Césarée de Philippe, demanda à ses disciples : « Que disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme ? » Et ils lui répondirent : « Les uns disent que tu es Jean-Baptiste, les autres Élie et les autres Jérémie ou l'un des prophètes. » Et il leur dit : « Et vous, qui

dites-vous que je suis? » Simon Pierre, prenant la parole, lui dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. — Tu es heureux, Simon, fils de Jona, lui dit Jésus, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela; c'est mon Père qui est dans les cieux [1]. » Un autre jour, rencontrant une incertitude semblable : « Si vous me connaissiez, dit Jésus à Thomas, vous connaîtriez aussi mon Père, et dès à présent vous le connaissez et vous l'avez vu. » Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. » Jésus lui répondit : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu! Philippe, celui qui m'a vu a vu mon Père [2]. »

On a remarqué, et il y a en effet, dans le langage des apôtres, certaines variations, et, entre leurs impressions dominantes, certaines nuances : ils appellent Jésus-Christ, tantôt le « Fils de Dieu, »

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. XVI, vers. 13-17. (B)
2. *Évang. selon saint Jean,* chap. XIV, vers. 7-9. (C)

tantôt « le Fils de l'homme ; » ils le considèrent et le présentent tantôt sous son aspect divin, tantôt sous son aspect humain ; ils ne reproduisent pas tous exactement, de lui, la même image ; ils n'insistent pas tous également sur les mêmes traits de sa nature, sur les mêmes faits de sa vie terrestre. Saint Matthieu est plus narrateur et plus moraliste ; c'est lui qui raconte avec le plus de détails la naissance et l'enfance de Jésus-Christ, et qui reproduit avec le plus d'étendue le sermon de la Montagne. Saint Jean est plus adonné à contempler et à peindre la nature divine de Jésus-Christ et son rapport avec Dieu : « La parole étoit au commencement, et la parole étoit avec Dieu, et cette parole étoit Dieu... La parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, une gloire telle qu'est celle du Fils unique du Père, pleine de grâce et de vérité... Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui

nous l'a fait connaître [1]. » C'est aussi saint Jean qui rapporte le témoignage du Précurseur, saint Jean-Baptiste, répondant à ceux qui viennent lui dire que tous vont à Jésus-Christ : « Vous m'êtes vous-mêmes témoins que j'ai dit que ce n'est pas moi qui suis le Christ, mais que j'ai été envoyé devant lui... Celui qui est venu d'en haut est au-dessus de tous... Celui que Dieu a envoyé annonce les paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas l'esprit par mesure... Le Père aime le Fils, et lui a donné toutes choses entre les mains [2]. » Saint Paul est plus systématique et plus préoccupé des questions et des principes de la doctrine chrétienne, et la divinité de Jésus-Christ est, pour lui, le premier de ces principes : « Ayez, écrit-il aux Philippiens, les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus ; lequel, étant

1. *Évang. selon saint Jean,* chap. I, vers. 1, 14 et 18. (D)
2. *Évang. selon saint Jean,* chap. III, vers. 28, 31, 34, 35. (E)

en forme de Dieu, n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti soi-même en prenant la forme de serviteur et se rendant semblable aux hommes; — et ayant paru comme un simple homme, il s'est abaissé lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix [1]..... C'est lui

1. *Épître de saint Paul aux Philippiens*, chap. II, vers. 5-8. (F) J'ai reproduit ce verset d'après la traduction d'Osterwald, qui est aussi celle de la Vulgate; mais mon fils Guillaume, qui continue à faire, de la philologie latine et grecque dans la littérature sacrée et profane, une scrupuleuse étude, m'a rappelé que le texte de ce passage présente une difficulté sur laquelle se sont exercés, au XVIe et au XVIIe siècle, Érasme, Caméron, Grotius, Méric Casaubon, et bien d'autres avant comme après eux. Le mot grec ἁρπαγμός se prête à deux sens, à un sens actif et à un sens passif; il peut désigner l'*action de ravir, d'enlever par force*, ou bien la *chose ravie, enlevée*, — l'acte de la déprédation ou le butin. Les substantifs tirés des verbes oscillent souvent entre ces deux sortes d'acception, et le mot ἁρπαγή, qui n'est qu'une autre forme d'ἁρπαγμός, est incontestablement dans ce cas. Eschyle, Euripide, Hérodote l'ont employé dans le premier sens; Eschyle, Euripide, Thucydide et Polybe, dans le second sens. Or, dans le passage de saint Paul,

Zoroastre dans la Perse, Pythagore et Socrate en Grèce, sont tous contenus dans les limites de cette époque[1]. Personnages aussi divers que célèbres, mais qui tous, par des procédés différents et à des degrés inégaux, ont entrepris, sur l'homme et la société de leur temps, un grand travail de réformation. Confucius a été surtout un moraliste pratique, habile dans l'observation, le conseil et la discipline ; le Bouddha Càkya-Mouni, un rêveur et un prédicateur mystique et populaire ; Zoroastre, un législateur à la fois religieux et politique ; Pythagore et Socrate, des philosophes appliqués à instruire et à grouper autour d'eux des disciples d'élite. A coup sûr, et malgré les épreuves de leur vie, ni la puissance ni la gloire

1. Ces recherches placent : 1° *Confucius*, de l'an 551 à l'an 478 avant J.-C. ; 2° *Zoroastre*, de l'an 564 à l'an 487, ou de l'an 589 à l'an 512 ; 3° Le Bouddha Çàkya-Mouni dans les VII° et VI° siècles avant J.-C. (Il mourut, selon Burnouf, en 543 avant J.-C.) 4° *Pythagore*, de l'an 580 à l'an 500 avant J.-C. ; 5° *Socrate*, de l'an 470 à l'an 400 ou 399 avant J.-C.

contemporaines ne leur ont manqué. Confucius et Zoroastre ont été des favoris et des conseillers de rois. Fils de roi lui-même, le Bouddha Càkya-Mouni est devenu l'idole de multitudes innombrables. Pythagore et Socrate ont formé des écoles et des élèves qui ont été l'honneur de l'esprit humain. Par leur génie personnel et par la beauté de quelques-unes de leurs idées et de leurs actions, ces hommes demeurent à jamais admirables. Ont-ils fait ce qu'ils ont dit et accompli ce qu'ils ont tenté? Ont-ils réellement changé l'état moral et social des peuples? Ont-ils imprimé à l'humanité un grand progrès et ouvert, devant elle, des horizons qu'avant eux elle ne connût pas? Nullement. Quelque éclat qui s'attache au nom de ces hommes, quelque influence qu'ils aient exercée, quelque trace qui soit restée de leur passage, ils ont été plus puissants en apparence qu'en réalité; ils ont agi à la surface bien plus qu'au fond; ils n'ont point retiré leurs nations des ornières où elles

qu'il porte. C'est également un fait incontestable et incontesté que les dispositions naturelles sont diverses et inégalement distribuées entre les hommes; nul n'est exempt de toute mauvaise pente; tout homme est non-seulement faillible, mais enclin à faillir, et enclin non-seulement à faillir, mais à faillir de tel ou tel côté. C'est enfin un autre fait incontestable, bien que plus difficilement appréciable, que les dispositions naturelles et spéciales de l'individu lui viennent, dans une certaine mesure, de son origine, et que les parents transmettent à leurs enfants tels ou tels penchants moraux comme tel ou tel tempérament physique, comme tels ou tels traits de leur visage. L'hérédité prend place dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre matériel.

Elle a dû y prendre, elle y a pris place dès les premiers jours de l'existence de l'homme sur la terre, car l'homme a été créé complet et dans toute sa nature. Et comme, en même temps que

complet, il a été créé faillible, je demande qui mesurera la distance entre l'homme faillible, mais encore sans faute, et la première faute active de l'homme? Qui sondera la profondeur de la chute et du changement qu'elle a apporté dans l'état moral de son auteur? Qui pèsera les conséquences de ce changement pour l'état et les dispositions morales de ses descendants? Pour apprécier l'étendue et la gravité de ce fait redoutable, de cette première apparition et de cette première hérédité du mal moral, nous n'avons qu'un indice : c'est l'instinct que nous conservons de l'état d'innocence, et l'immense espace que cet instinct nous porte invinciblement à établir entre l'innocence native et la première faute ; mais cet indice est irrécusable ; il nous fait entrevoir, dans cette funeste transformation, toute l'infirmité et toute la responsabilité du genre humain.

On crie à l'injustice ; on se demande comment chaque homme peut être responsable d'une faute

la crainte et dans un grand tremblement. Mais je me plais dans mes faiblesses, dans les opprobres, dans les misères, dans les persécutions, dans les afflictions extrêmes pour le Christ; car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort [1]. » Et, en effet, le maître de saint Paul, Jésus-Christ est fort dans sa misère et il répand sa force sur ses disciples; du haut de sa croix, il accomplit ce que naguère, en Asie et en Europe, les princes et les philosophes, les puissants et les sages ont tenté sans succès; il change l'état moral et l'état social du monde; il verse dans les âmes des clartés et des forces nouvelles; il prépare à toutes les classes, à toutes les conditions humaines, des destinées jusqu'à lui inconnues; il les affranchit et les règle en même temps; il les vivifie et les apaise; il met

1. *Ire Épître de saint Paul aux Corinthiens,* chap. II, vers. 1-3; *IIe Épître,* chap. XII, vers. 10. J'insère, à la fin de ce volume, le texte latin de la Vulgate pour tous les passages des Livres saints que je cite ici d'après la version française d'Osterwald. (A)

la loi divine et la liberté humaine en présence et en harmonie ; il apporte, au mal qui pèse sur l'humanité, un remède efficace ; il ouvre au péché les voies du salut, au malheur les portes de l'espérance.

D'où vient cette puissance ? Quelles sont sa source et sa nature ? Qu'en ont pensé et dit, au moment où elle a apparu, les hommes qui en ont été les témoins et les instruments ?

Ils ont, tous unanimement, vu Dieu dans Jésus-Christ ; la plupart, dès le premier moment, touchés et éclairés soudain par sa présence et sa parole ; quelques-uns, avec un peu plus de surprise et d'hésitation, mais bientôt pénétrés et convaincus à leur tour. « Jésus, étant arrivé dans le territoire de Césarée de Philippe, demanda à ses disciples : « Que disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme ? » Et ils lui répondirent : « Les uns disent que tu es Jean-Baptiste, les autres Élie et les autres Jérémie ou l'un des prophètes. » Et il leur dit : « Et vous, qui

la loi morale de l'homme. Cette désobéissance, le péché d'Adam, est un acte qui se commet partout et tous les jours, par les mêmes causes, avec les mêmes caractères et les mêmes conséquences que lui assigne le dogme chrétien. Aujourd'hui, comme dans le jardin d'Éden, cet acte a pour cause la soif de l'absolue indépendance, l'ambition de la curiosité et de l'orgueil, la faiblesse devant la tentation. Aujourd'hui comme dans le jardin d'Éden, il apporte, dans l'état intime de l'homme, un changement immense, un changement dont la seule idée saisit et trouble jusqu'au fond l'âme humaine; il fait passer l'homme de l'état d'innocence à l'état de péché. Aujourd'hui comme dans le jardin d'Éden, l'acte qui produit ce changement engage et entraîne la responsabilité, non-seulement de son auteur, mais aussi de ses descendants; le péché est contagieux dans le temps comme dans l'espace, il se transmet comme il se répand. Le dogme chrétien montre le premier

homme créé faillible, mais né innocent ; innocent à l'âge d'homme, dans la plénitude de ses facultés, étranger à tout mauvais et fatal héritage. Tout à coup, pour la première fois, par sa propre volonté, l'homme désobéit à Dieu. Là est le péché originel, le même, en nature, que le péché actuel, car ils consistent l'un et l'autre dans la désobéissance à la loi de Dieu, mais le premier, en date, dans l'histoire de la liberté humaine, et la source humaine du mal dont la religion chrétienne, en même temps qu'elle le signale, offre à l'homme le remède et la guérison.

4° L'INCARNATION.

Toutes les religions ont donné au problème de l'existence et de l'origine du mal une grande place; toutes ont tenté de le résoudre. Le bon et le mauvais génie, Ormuzd et Ahriman chez les Perses; le Dieu créateur, le Dieu conservateur et le Dieu destructeur, Brahma, Vischnou et Siva dans l'Inde; les Titans foudroyés en escaladant l'Olympe; Prométhée lié sur son rocher pour avoir ravi le feu du ciel : autant d'hypothèses pour expliquer la lutte entre le bien et le mal, entre

l'entrée dans la vie; mais le mal moral n'a pas encore paru; la vie n'a pas encore apporté à l'âme ses épreuves ni suscité ses fautes; et l'idée de l'âme sans tache a, pour nous, un inexprimable attrait; nous éprouvons une joie profonde à voir, dans l'enfant, l'innocence, ou du moins son image, quand autour de nous et en nous-mêmes nous ne la retrouvons plus.

Que veut dire cet instinct universel qui, soit dans les rêves de l'imagination, soit dans les scènes intimes de la vie, soit que notre pensée se porte sur le berceau du genre humain ou sur celui de l'enfant, nous fait regarder l'innocence comme l'état primitif et normal de l'homme, et nous fait placer, là où se trouve l'innocence, ce que les uns appellent le Paradis, les autres l'âge d'or?

Evidemment, c'est qu'il y a, entre l'âme sans tache et l'âme entachée de mal, entre la créature qui n'est que faillible et la créature qui a failli,

Zoroastre dans la Perse, Pythagore et Socrate en Grèce, sont tous contenus dans les limites de cette époque [1]. Personnages aussi divers que célèbres, mais qui tous, par des procédés différents et à des degrés inégaux, ont entrepris, sur l'homme et la société de leur temps, un grand travail de réformation. Confucius a été surtout un moraliste pratique, habile dans l'observation, le conseil et la discipline ; le Bouddha Càkya-Mouni, un rêveur et un prédicateur mystique et populaire ; Zoroastre, un législateur à la fois religieux et politique ; Pythagore et Socrate, des philosophes appliqués à instruire et à grouper autour d'eux des disciples d'élite. A coup sûr, et malgré les épreuves de leur vie, ni la puissance ni la gloire

1. Ces recherches placent : 1° *Confucius*, de l'an 551 à l'an 478 avant J.-C. ; 2° *Zoroastre*, de l'an 564 à l'an 487, ou de l'an 589 à l'an 512 ; 3° Le Bouddha Çàkya-Mouni dans les VII° et VI° siècles avant J.-C. (Il mourut, selon Burnouf, en 543 avant J.-C.) 4° *Pythagore*, de l'an 580 à l'an 500 avant J.-C.; 5° *Socrate*, de l'an 470 à l'an 400 ou 399 avant J.-C.

l'idée et le culte, ce n'est pas seulement le premier homme qui l'a subi; c'est le genre humain tout entier qui en a été et en demeure atteint. Notre mal actuel ne provient pas uniquement de nous-mêmes; nous l'avons reçu en héritage avant de nous l'attirer par notre faute; nous ne sommes pas seulement des êtres faillibles, nous sommes les enfants d'un être qui a failli.

Comment nous étonnerions-nous de cette triste transmission? N'en avons-nous pas tous les jours, sous les yeux, l'exemple et le spectacle? C'est un fait incontestable et incontesté que deux éléments entrent dans la vie morale de l'homme : d'une part, ses dispositions innées, ses penchants naturels et involontaires, de l'autre, son intime et personnelle volonté. Les penchants naturels de l'individu ne détruisent point sa liberté morale, n'asservissent point sa volonté, mais ils lui en rendent l'exercice plus laborieux et plus difficile; ce n'est pas une chaîne qu'il subit, c'est un poids

qu'il porte. C'est également un fait incontestable et incontesté que les dispositions naturelles sont diverses et inégalement distribuées entre les hommes; nul n'est exempt de toute mauvaise pente; tout homme est non-seulement faillible, mais enclin à faillir, et enclin non-seulement à faillir, mais à faillir de tel ou tel côté. C'est enfin un autre fait incontestable, bien que plus difficilement appréciable, que les dispositions naturelles et spéciales de l'individu lui viennent, dans une certaine mesure, de son origine, et que les parents transmettent à leurs enfants tels ou tels penchants moraux comme tel ou tel tempérament physique, comme tels ou tels traits de leur visage. L'hérédité prend place dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre matériel.

Elle a dû y prendre, elle y a pris place dès les premiers jours de l'existence de l'homme sur la terre, car l'homme a été créé complet et dans toute sa nature. Et comme, en même temps que

complet, il a été créé faillible, je demande qui mesurera la distance entre l'homme faillible, mais encore sans faute, et la première faute active de l'homme? Qui sondera la profondeur de la chute et du changement qu'elle a apporté dans l'état moral de son auteur? Qui pèsera les conséquences de ce changement pour l'état et les dispositions morales de ses descendants? Pour apprécier l'étendue et la gravité de ce fait redoutable, de cette première apparition et de cette première hérédité du mal moral, nous n'avons qu'un indice : c'est l'instinct que nous conservons de l'état d'innocence, et l'immense espace que cet instinct nous porte invinciblement à établir entre l'innocence native et la première faute; mais cet indice est irrécusable; il nous fait entrevoir, dans cette funeste transformation, toute l'infirmité et toute la responsabilité du genre humain.

On crie à l'injustice; on se demande comment chaque homme peut être responsable d'une faute

qu'il n'a pas commise lui-même, de la faute d'un autre homme séparé de lui par tant de siècles. Je trouve la plainte trop petite et trop faible. Qu'on se plaigne donc de toutes les inégalités qui existent entre les hommes, de l'inégalité des destinées comme de celle des natures, de l'inégalité des dispositions morales comme de celle des forces physiques. Qu'on se plaigne de la solidarité des générations successives et de l'empire qu'exercent les idées, les actes, le sort de chacune d'elles sur les idées, les actes, le sort de celles qui la suivent. Qu'on se plaigne des liens qui unissent l'enfant à ses parents, et qui le font tantôt hériter de leurs mauvaises dispositions, tantôt souffrir de leurs fautes. C'est le fait général du monde qu'il faut accuser; c'est de l'existence même du mal et de son inégale distribution indépendamment du mérite des personnes, qu'il faut se plaindre comme d'une monstrueuse iniquité. Et quand on en vient là, quand on se refuse à voir la source du mal

mort pour expier le péché d'autrui, et pour obtenir, de la justice divine satisfaite, la grâce du pécheur.

N'y a-t-il là qu'une pieuse et généreuse illusion, un dévouement aussi vain que beau? Oui, il n'y a rien de plus pour ceux qui ne croient ni à la Providence, ni à la prière, ni à aucun rapport efficace entre les actions de l'homme et les volontés de Dieu, ni à la solidarité des hommes entre eux, ni à aucun lien entre le sacrifice de celui qui se dévoue et la destinée de celui pour qui le dévouement est offert. Mais ceux qui ont foi dans le Dieu vivant, dans sa présence continue et sa providence active, ceux qui croient que rien n'est vain de la part de l'homme, pas plus le bien que le mal, et que tout acte moral porte son fruit, visible ou caché, prochain ou lointain, ceux-là ne peuvent pas ne pas pressentir, dans le sacrifice volontaire de l'innocent pour le salut du coupable, une efficacité mystérieuse, dont il ne leur est pas donné de pénétrer le secret, mais qui suscite dans leur âme

la loi morale de l'homme. Cette désobéissance, le péché d'Adam, est un acte qui se commet partout et tous les jours, par les mêmes causes, avec les mêmes caractères et les mêmes conséquences que lui assigne le dogme chrétien. Aujourd'hui, comme dans le jardin d'Éden, cet acte a pour cause la soif de l'absolue indépendance, l'ambition de la curiosité et de l'orgueil, la faiblesse devant la tentation. Aujourd'hui comme dans le jardin d'Éden, il apporte, dans l'état intime de l'homme, un changement immense, un changement dont la seule idée saisit et trouble jusqu'au fond l'âme humaine; il fait passer l'homme de l'état d'innocence à l'état de péché. Aujourd'hui comme dans le jardin d'Éden, l'acte qui produit ce changement engage et entraîne la responsabilité, non-seulement de son auteur, mais aussi de ses descendants; le péché est contagieux dans le temps comme dans l'espace, il se transmet comme il se répand. Le dogme chrétien montre le premier

homme créé faillible, mais né innocent; innocent à l'âge d'homme, dans la plénitude de ses facultés, étranger à tout mauvais et fatal héritage. Tout à coup, pour la première fois, par sa propre volonté, l'homme désobéit à Dieu. Là est le péché originel, le même, en nature, que le péché actuel, car ils consistent l'un et l'autre dans la désobéissance à la loi de Dieu, mais le premier, en date, dans l'histoire de la liberté humaine, et la source humaine du mal dont la religion chrétienne, en même temps qu'elle le signale, offre à l'homme le remède et la guérison.

4° L'INCARNATION.

Toutes les religions ont donné au problème de l'existence et de l'origine du mal une grande place; toutes ont tenté de le résoudre. Le bon et le mauvais génie, Ormuzd et Ahriman chez les Perses; le Dieu créateur, le Dieu conservateur et le Dieu destructeur, Brahma, Vischnou et Siva dans l'Inde; les Titans foudroyés en escaladant l'Olympe; Prométhée lié sur son rocher pour avoir ravi le feu du ciel : autant d'hypothèses pour expliquer la lutte entre le bien et le mal, entre

l'ordre et le désordre dans le monde et dans l'homme. Mais toutes ces hypothèses sont compliquées, confuses et chargées de fables chimériques ; toutes font dériver le mal de causes incohérentes, et aucune n'assigne un terme à la lutte, n'apporte au mal un remède. La religion chrétienne seule pose nettement et résout efficacement la question ; seule, elle impute à l'homme lui-même, et à lui seul, l'origine du mal ; seule, elle montre Dieu intervenant pour relever l'homme de sa chute et le sauver de son péril.

Dans le cours des VIe et Ve siècles avant la venue de Jésus-Christ, un grand fait apparaît dans l'histoire : un souffle de réforme religieuse, morale et sociale, s'élève et se répand d'Orient en Occident, chez tous les peuples alors en voie de civilisation. Malgré les incertitudes de la chronologie, on peut dire, d'après les plus récentes et les plus solides recherches, que Confucius en Chine, le Bouddha Càkya-Mouni dans l'Inde,

rence qu'elle ne l'a encore été. C'est au nom de la science, de toutes les sciences humaines, des sciences physiques, des sciences historiques, des sciences philosophiques, qu'on prétend réduire le surnaturel à néant et le bannir du monde et de l'homme.

J'honore infiniment la science, et je la veux libre autant qu'honorée. Mais je la voudrais aussi un peu plus difficile avec elle-même, moins exclusivement préoccupée de ses travaux spéciaux et de ses succès du moment, plus attentive à n'oublier et à n'omettre aucune des idées, aucun des faits qui se rattachent aux questions qu'elle traite, et dont elle doit tenir compte dans les solutions qu'elle en donne.

Quel que semble le vent du jour, c'est une rude entreprise que l'abolition du surnaturel, car la croyance au surnaturel est un fait naturel, primitif, universel, permanent dans la vie et l'histoire du genre humain. On peut interroger

contemporaines ne leur ont manqué. Confucius et Zoroastre ont été des favoris et des conseillers de rois. Fils de roi lui-même, le Bouddha Càkya-Mouni est devenu l'idole de multitudes innombrables. Pythagore et Socrate ont formé des écoles et des élèves qui ont été l'honneur de l'esprit humain. Par leur génie personnel et par la beauté de quelques-unes de leurs idées et de leurs actions, ces hommes demeurent à jamais admirables. Ont-ils fait ce qu'ils ont dit et accompli ce qu'ils ont tenté? Ont-ils réellement changé l'état moral et social des peuples? Ont-ils imprimé à l'humanité un grand progrès et ouvert, devant elle, des horizons qu'avant eux elle ne connût pas? Nullement. Quelque éclat qui s'attache au nom de ces hommes, quelque influence qu'ils aient exercée, quelque trace qui soit restée de leur passage, ils ont été plus puissants en apparence qu'en réalité; ils ont agi à la surface bien plus qu'au fond; ils n'ont point retiré leurs nations des ornières où elles

fait, dans les sciences naturelles et historiques, de brillants progrès, parce qu'on a, au nom de ces sciences, combattu le surnaturel dans de brillants livres, on le proclame vaincu, aboli! Et ce n'est pas seulement au nom des savants, c'est au nom du peuple qu'on prononce cet arrêt! Vous avez donc complétement oublié, ou vous n'avez jamais compris l'humanité et son histoire! Vous ignorez donc absolument ce que c'est que le peuple, ce que sont tous ces peuples qui couvrent la face de la terre! Vous n'avez donc jamais pénétré dans ces millions d'âmes où la croyance au surnaturel est et demeure présente et active, même quand les paroles qui passent sur leurs lèvres semblent la désavouer! Vous ne savez donc pas quelle distance immense existe entre le fond et la surface de ces âmes, entre les souffles changeants qui agitent l'esprit des hommes et les instincts immuables qui président à leur vie! Il est vrai; il y a, de nos jours, dans le peuple, bien

des pères, des mères, des enfants qui se croient incrédules et se moquent fièrement des miracles : suivez-les dans l'intimité de leur demeure, dans les épreuves de leur vie; que font ces parents quand leur enfant est malade, ces cultivateurs quand leurs récoltes sont menacées, ces matelots quand ils flottent sur les mers en proie aux tempêtes? Ils lèvent les yeux au ciel, ils prient, ils invoquent cette puissance surnaturelle que vous dites abolie dans leur pensée. Par leurs actes spontanés et irrésistibles, ils donnent à vos paroles, et à leurs propres paroles, un éclatant démenti.

Je veux faire un pas vers vous; je vous accorde que la foi au surnaturel est abolie; j'entre avec vous dans les sociétés, dans les classes qui se vantent de cette ruine morale. Qu'y arrive-t-il alors? A la place des miracles divins, les miracles humains apparaissent; on en cherche, on en demande, et on trouve des gens qui en inventent,

la crainte et dans un grand tremblement. Mais je me plais dans mes faiblesses, dans les opprobres, dans les misères, dans les persécutions, dans les afflictions extrêmes pour le Christ; car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort [1]. » Et, en effet, le maître de saint Paul, Jésus-Christ est fort dans sa misère et il répand sa force sur ses disciples; du haut de sa croix, il accomplit ce que naguère, en Asie et en Europe, les princes et les philosophes, les puissants et les sages ont tenté sans succès; il change l'état moral et l'état social du monde; il verse dans les âmes des clartés et des forces nouvelles; il prépare à toutes les classes, à toutes les conditions humaines, des destinées jusqu'à lui inconnues; il les affranchit et les règle en même temps; il les vivifie et les apaise; il met

1. *Ire Épître de saint Paul aux Corinthiens,* chap. II, vers. 1-3; *IIe Épître,* chap. XII, vers. 10. J'insère, à la fin de ce volume, le texte latin de la Vulgate pour tous les passages des Livres saints que je cite ici d'après la version française d'Osterwald. (A)

la loi divine et la liberté humaine en présence et en harmonie ; il apporte, au mal qui pèse sur l'humanité, un remède efficace ; il ouvre au péché les voies du salut, au malheur les portes de l'espérance.

D'où vient cette puissance ? Quelles sont sa source et sa nature ? Qu'en ont pensé et dit, au moment où elle a apparu, les hommes qui en ont été les témoins et les instruments ?

Ils ont, tous unanimement, vu Dieu dans Jésus-Christ ; la plupart, dès le premier moment, touchés et éclairés soudain par sa présence et sa parole ; quelques-uns, avec un peu plus de surprise et d'hésitation, mais bientôt pénétrés et convaincus à leur tour. « Jésus, étant arrivé dans le territoire de Césarée de Philippe, demanda à ses disciples : « Que disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme ? » Et ils lui répondirent : « Les uns disent que tu es Jean-Baptiste, les autres Élie et les autres Jérémie ou l'un des prophètes. » Et il leur dit : « Et vous, qui

dites-vous que je suis? » Simon Pierre, prenant la parole, lui dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. — Tu es heureux, Simon, fils de Jona, lui dit Jésus, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela; c'est mon Père qui est dans les cieux [1]. » Un autre jour, rencontrant une incertitude semblable : « Si vous me connaissiez, dit Jésus à Thomas, vous connaîtriez aussi mon Père, et dès à présent vous le connaissez et vous l'avez vu. » Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. » Jésus lui répondit : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu! Philippe, celui qui m'a vu a vu mon Père [2]. »

On a remarqué, et il y a en effet, dans le langage des apôtres, certaines variations, et, entre leurs impressions dominantes, certaines nuances : ils appellent Jésus-Christ, tantôt le « Fils de Dieu, »

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. XVI, vers. 13-17. (B)
2. *Évang. selon saint Jean,* chap. XIV, vers. 7-9. (C)

et un ami; et ce saint dialogue interrompu, que nous reste-t-il? Combien la vie paraît triste alors et désenchantée! Réduits à manger, dormir et gagner de l'argent, privés de tout horizon, combien notre âge mûr paraît puéril, combien notre vieillesse triste, combien nos agitations insensées! Plus de mystère, c'est-à-dire plus d'innocence, plus d'infini, plus de ciel au-dessus de nos têtes, plus de poésie. Ah! soyez-en sûr, l'incrédulité qui rejette le miracle tend à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre. Le surnaturel est la sphère naturelle de l'âme. C'est l'essence de sa foi, de son espérance, de son amour. Je sais bien que la critique est spécieuse, que ses arguments paraissent souvent victorieux; mais je sais une chose encore, et peut-être pourrais-je en appeler ici à votre propre témoignage; en cessant de croire au miracle, l'âme se trouve avoir perdu le secret de la vie divine; elle est désormais sollicitée par l'abîme... bientôt elle gît à terre, oui, et parfois dans la boue. »

nous l'a fait connaître [1]. » C'est aussi saint Jean qui rapporte le témoignage du Précurseur, saint Jean-Baptiste, répondant à ceux qui viennent lui dire que tous vont à Jésus-Christ : « Vous m'êtes vous-mêmes témoins que j'ai dit que ce n'est pas moi qui suis le Christ, mais que j'ai été envoyé devant lui... Celui qui est venu d'en haut est au-dessus de tous... Celui que Dieu a envoyé annonce les paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas l'esprit par mesure... Le Père aime le Fils, et lui a donné toutes choses entre les mains [2]. » Saint Paul est plus systématique et plus préoccupé des questions et des principes de la doctrine chrétienne, et la divinité de Jésus-Christ est, pour lui, le premier de ces principes : « Ayez, écrit-il aux Philippiens, les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus ; lequel, étant

1. *Évang. selon saint Jean,* chap. I, vers. 1, 14 et 18. (D)
2. *Évang. selon saint Jean,* chap. III, vers. 28, 31, 34, 35. (E)

en forme de Dieu, n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti soi-même en prenant la forme de serviteur et se rendant semblable aux hommes; — et ayant paru comme un simple homme, il s'est abaissé lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix [1]..... C'est lui

1. *Épître de saint Paul aux Philippiens,* chap. II, vers. 5-8. (F) J'ai reproduit ce verset d'après la traduction d'Osterwald, qui est aussi celle de la Vulgate; mais mon fils Guillaume, qui continue à faire, de la philologie latine et grecque dans la littérature sacrée et profane, une scrupuleuse étude, m'a rappelé que le texte de ce passage présente une difficulté sur laquelle se sont exercés, au XVI[e] et au XVII[e] siècle, Érasme, Caméron, Grotius, Méric Casaubon, et bien d'autres avant comme après eux. Le mot grec ἁρπαγμός se prête à deux sens, à un sens actif et à un sens passif; il peut désigner l'*action de ravir, d'enlever par force,* ou bien la *chose ravie, enlevée,* — l'acte de la déprédation ou le butin. Les substantifs tirés des verbes oscillent souvent entre ces deux sortes d'acception, et le mot ἁρπαγή, qui n'est qu'une autre forme d'ἁρπαγμός, est incontestablement dans ce cas. Eschyle, Euripide, Hérodote l'ont employé dans le premier sens; Eschyle, Euripide, Thucydide et Polybe, dans le second sens. Or, dans le passage de saint Paul,

mencer la marche que je viens de décrire. Comme notre globe, avance-t-elle au moins dans l'espace en tournant sur elle-même, et si elle avance, vers quel but gravite-t-elle ?

Où va, Seigneur, où va la terre dans les cieux ?[1]

Ce n'est pas vers le ciel qu'irait la terre si elle suivait la voie où les adversaires du surnaturel la poussent. C'est, disent-ils, le propre du surnaturel qu'étant incroyable il est essentiellement antihumain. C'est précisément à quelque chose, non pas d'antihumain, mais de surhumain que l'âme humaine aspire, et c'est du surnaturel qu'elle l'espère. Il ne faut pas se lasser de le redire : le monde fini tout entier, avec tous ses faits et toutes ses lois, y compris l'homme lui-même, ne suffit point à l'âme de l'homme ; elle veut avoir quelque chose de plus grand et de plus parfait à

1. *Mélanges de critique religieuse*, par Edmond Scherer; *Conversations théologiques*, p. 169-187.

contempler et à aimer ; elle veut se confier dans quelque chose de plus stable et s'appuyer sur quelque chose de plus fort. C'est de cette ambition suprême et sublime que naît et se nourrit la religion en général, et c'est à cette ambition suprême et sublime que répond et satisfait en particulier la religion chrétienne. Que ceux-là donc se désabusent qui se flattent de laisser encore des chrétiens quand ils abolissent la croyance au surnaturel ; c'est la religion même en général et la chrétienne en particulier qu'ils abolissent. Il se peut qu'ils ne se fassent pas à eux-mêmes tout ce mal, et que, conservant un sincère sentiment religieux, ils se croient encore à peu près chrétiens ; l'âme lutte contre les erreurs de la pensée, et le suicide moral est infiniment rare. Mais le mal se dévoile et s'exaspère en se répandant, et les hommes en masse tirent les conséquences de l'erreur bien plus rigoureusement que ne fait celui dans l'esprit duquel l'erreur est née.

Les peuples ne sont ni des savants, ni des philosophes, et si vous parveniez à détruire en eux toute foi au surnaturel, tenez poür certain que la foi chrétienne aurait disparu.

Y a-t-on bien pensé ? Se figure-t-on ce que deviendraient l'homme, les hommes, l'âme humaine et les sociétés humaines, si la religion y était effectivement abolie, si la foi religieuse en disparaissait réellement ? Je ne veux pas me répandre en complaintes morales et en pressentiments sinistres ; mais je n'hésite pas à affirmer qu'il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter avec une vérité suffisante ce qui arriverait en nous et autour de nous si la place qu'y tiennent les croyances chrétiennes se trouvait tout à coup vide et leur empire anéanti. Personne ne saurait dire à quel degré d'abaissement et de déréglement tomberait l'humanité. C'est pourtant là ce qui serait si toute foi au surnaturel s'éteignait dans les âmes, si les hommes n'avaient plus,

dans l'ordre surnaturel, ni confiance ni espérance.

Je n'ai point dessein de me renfermer ici dans la question morale et pratique, et j'aborde celle du surnaturel considéré au point de vue de la raison spéculative et libre.

On le condamne en vertu de son nom seul. Rien, dit-on, n'est ou ne peut être en dehors et au-dessus de la nature. Elle est une et complète; tout y est renfermé, et toutes choses s'y tiennent, s'y enchaînent et s'y développent nécessairement.

Nous voici en plein panthéisme, c'est-à-dire en plein athéisme. Je donne sur-le-champ au panthéisme son vrai nom. Parmi les hommes qui se déclarent aujourd'hui les adversaires du surnaturel, la plupart, à coup sûr, ne croient pas et ne veulent pas être athées. Je les avertis qu'ils mènent les autres là où eux-mêmes ne croient pas et ne veulent pas aller. La négation du

surnaturel, au nom de l'unité et de l'universalité de la nature, c'est le panthéisme, et le panthéisme, c'est l'athéisme. Dans le cours de ces méditations, quand je parlerai spécialement de l'état actuel de la religion chrétienne et des divers systèmes qui la combattent, je justifierai, à cet égard, mon assertion; pour le moment, j'ai à repousser des coups plus directs contre le surnaturel; coups moins profonds que ceux du panthéisme, mais aussi graves, car, à vrai dire, qu'on le sache ou non, qu'on le veuille ou non, tous les coups, dans ce combat, vont à la même fin, et dès qu'ils s'adressent au surnaturel, c'est la religion qui les reçoit.

On invoque la fixité des lois de la nature; c'est là, dit-on, le fait palpable et incontestable qu'établit l'expérience du genre humain, et sur lequel repose la conduite de la vie humaine. En présence de l'ordre permanent de la nature et de ses lois, nous n'y pouvons admettre des infrac-

tions partielles et momentanées; nous ne pouvons croire au surnaturel, au miracle.

Il est vrai, des lois générales et permanentes gouvernent la nature. Est-ce à dire que ces lois sont nécessaires et qu'aucune dérogation n'y est possible? Il n'y a personne qui ne reconnaisse, entre ce qui est général et ce qui est nécessaire, une différence essentielle et absolue. La permanence des lois actuelles de la nature est un fait établi par l'expérience, mais non pas seul possible et seul concevable pour la raison; ces lois auraient pu être autres; elles pourraient changer. Il en est plusieurs qui n'ont pas toujours été ce qu'elles sont, car la science elle-même établit que l'état de la nature a été autre qu'il n'est maintenant; l'ordre universel et permanent, auquel nous assistons et nous nous confions, n'a pas toujours été tel que nous le voyons; il a commencé; la création de l'ordre actuel de la nature et de ses lois est un fait aussi certain

que cet ordre même. Et qu'est-ce que la création sinon un fait surnaturel, l'acte d'une puissance supérieure aux lois actuelles de la nature, et qui peut les modifier comme elle a pu les établir? Le premier des miracles, c'est Dieu.

Il y en a un second, c'est l'homme. Je reprends ce que j'ai déjà dit : en tant qu'être moral et libre, l'homme vit en dehors et au-dessus des lois générales et permanentes de la nature ; il crée, par sa volonté, des faits qui ne sont point la conséquence nécessaire d'une loi préexistante; et ces faits prennent place dans un ordre absolument distinct et indépendant de l'ordre visible qui régit l'univers. La liberté morale de l'homme est un fait aussi certain, aussi naturel que l'ordre de la nature, et elle est en même temps un fait surnaturel, c'est-à-dire essentiellement étranger à l'ordre de la nature et à ses lois.

Dieu est l'être moral et libre par excellence,

c'est-à-dire l'être excellemment capable d'agir comme cause première, en dehors des causes qui s'enchaînent l'une à l'autre. En tant qu'être moral et libre, l'homme est en rapport intime avec Dieu. Qui définira les événements possibles et sondera les mystères de ce rapport? Qui dira que Dieu ne peut pas modifier et ne modifie jamais, selon ses desseins dans l'ordre moral et sur l'homme, les lois qu'il a instituées et qu'il maintient dans l'ordre matériel de la nature?

On a hésité à nier absolument la possibilité des faits surnaturels; on a pris, pour les attaquer, une voie détournée. S'ils ne sont pas impossibles, a-t-on dit, ils sont incroyables, car aucun témoignage humain et spécial, en faveur d'un miracle, ne peut donner une certitude égale à celle qui résulte, contre tout miracle, de l'expérience qu'ont les hommes de la fixité des lois de la nature : « C'est l'expérience seule, dit Hume, qui donne autorité au témoignage humain,

et c'est la même expérience qui nous atteste les lois de la nature. Quand donc ces deux sortes d'expérience sont en contradiction, nous n'avons autre chose à faire que de retrancher l'une de l'autre, et de nous faire une opinion, dans l'un ou l'autre sens, selon l'assurance que nous donne le restant de la soustraction. En vertu du principe que je viens de poser, cette opération, appliquée à toutes les religions populaires, aboutit à leur complète annulation. Nous pouvons donc établir en maxime qu'aucun témoignage humain ne peut valoir assez pour prouver un miracle, et pour en faire le fondement légitime d'aucun système de religion.[1] » C'est dans ce raisonnement de Hume que s'enferment, comme dans un fort inexpugnable, les adversaires des miracles, pour leur refuser toute croyance.

Quelle confusion dans les faits et dans les

1. *Essais et traités sur divers sujets,* par David Hume. — *Essai sur les miracles,* t. III, p. 119-145 (Bâle, 1793).

idées! Quelle superficielle solution de l'un des plus grands problèmes de notre nature! Quoi, ce serait une simple opération d'arithmétique, sur deux observations expérimentales évaluées en chiffres, qui viderait la question de savoir si la croyance universelle du genre humain au surnaturel est fondée ou absurde, et si Dieu n'agit sur le monde et sur l'homme que par des lois instituées une fois pour toutes, ou s'il continue encore à faire, dans l'exercice de sa puissance, usage de sa liberté! Non-seulement le sceptique Hume méconnaît ainsi la grandeur du problème; il se trompe aussi dans les motifs sur lesquels il fonde son étroite idée : ce n'est point dans l'expérience seule que le témoignage humain puise son autorité; cette autorité a des sources plus profondes et une valeur antérieure à l'expérience; elle est l'un des liens naturels, l'une des sympathies spontanées qui unissent entre eux les hommes et entre elles les générations des hommes; est-ce en vertu

de l'expérience que l'enfant se confie aux paroles de sa mère et croit tout ce qu'elle lui raconte? La confiance mutuelle des hommes dans ce qu'ils se disent ou se transmettent les uns aux autres est un instinct primitif, spontané, que l'expérience confirme ou ébranle, redresse ou limite, mais qu'elle ne fonde point.

Je trouve, dans le même Essai de Hume[1], cette autre phrase : « Comme la surprise mêlée d'admiration qu'excitent les miracles est une émotion agréable, de là naît une tendance sensible à croire aux événements d'où cette émotion dérive. » Ainsi, à en croire Hume, c'est uniquement pour son plaisir, c'est pour l'amusement de son imagination que l'homme croit au surnaturel; et sous cette impression réelle mais secondaire, qui effleure la surface de l'âme humaine, le philosophe n'entrevoit pas les in-

1. *Essai sur les miracles*, p. 128.

stincts profonds et les besoins supérieurs qui la dominent.

Pourquoi cette attaque indirecte et incomplète? Pourquoi se borner à soutenir que les miracles ne sauraient être historiquement prouvés, au lieu d'affirmer nettement qu'il ne saurait y avoir des miracles? C'est là ce que pensent au fond les adversaires du surnaturel; c'est parce que d'avance ils tiennent les miracles pour impossibles qu'ils s'appliquent à détruire la valeur des témoignages qui les attestent. Si les témoignages qui entourent le berceau de la religion chrétienne, que dis-je? si le quart, si la dixième partie de ces témoignages portait sur des faits extraordinaires, inattendus, inouïs, mais sans caractère surnaturel, on tiendrait l'attestation pour très-valable et les faits pour certains. En apparence, c'est seulement la preuve testimoniale du surnaturel que l'on conteste; en réalité, c'est la possibilité même du surnaturel que l'on nie. Il

faut le dire et poser la question telle qu'elle est, au lieu de la résoudre en l'éludant.

Naguère, des esprits conséquents et hardis n'ont pas hésité à la poser nettement ainsi : « Le dogme nouveau, ont-ils dit, le principe fondamental de la critique, c'est la négation du surnaturel... Ceux qui refuseraient encore d'admettre ce principe n'ont rien à faire de nos livres, et nous, de notre côté, nous n'avons pas à nous inquiéter de leur opposition et de leur censure, car nous n'écrivons pas pour eux. Et si l'on n'entre pas dans cette discussion, c'est par l'impossibilité d'y entrer sans accepter une proposition inacceptable, c'est que le surnaturel soit seulement possible [1]. »

Je ne reproche point aux incrédules de l'école de Hume d'avoir été plus timides ; ce n'est point

1. *Conservation, Révolution et Positivisme,* par M. Littré, *Préface,* p. XXVI et suivantes. — M. Havet, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1863.

avec intention et par artifice qu'ils ont attaqué le surnaturel par une voie détournée, non comme impossible en soi, mais comme impossible à prouver par le témoignage humain. Je leur rends plus de justice et je leur fais plus d'honneur. Un sage et honnête instinct les a retenus sur la pente où ils s'étaient placés; ils ont pressenti que nier la possibilité même du surnaturel, c'était entrer à pleines voiles dans le panthéisme et le fatalisme, c'est-à-dire abolir Dieu et la liberté de l'homme. Leur sens moral et leur bon sens le leur ont interdit. L'erreur fondamentale des adversaires du surnaturel, c'est de le combattre au nom de la science humaine et en le rangeant parmi les faits de son domaine. Le surnaturel n'appartient pas à ce domaine, et c'est pour avoir voulu l'y comprendre qu'on a été conduit à le nier.

QUATRIÈME MÉDITATION.

LES LIMITES DE LA SCIENCE.

Un moraliste éminent, à la fois théologien et philosophe, et très-versé dans les sciences naturelles, le docteur Chalmers, professeur à l'université d'Édimbourg et correspondant de l'Institut de France, a écrit, dans son ouvrage sur la *Théologie naturelle,* un chapitre intitulé : *De la connaissance partielle et limitée qu'a l'homme*

des choses divines. J'en traduis les premières pages.

« La vraie philosophie moderne, dit-il, ne manifeste jamais plus clairement son caractère fondamental que lorsqu'elle touche à la limite qui sépare le connu de l'inconnu. C'est là qu'elle apparaît sous un double aspect : pleine de déférence et de respect pour toutes les découvertes de l'expérience en dedans de cette limite, peu favorable et méfiante envers toutes les spéculations ingénieuses ou plausibles qui appartiennent à la région idéale, au delà de cette limite. J'appelle à mon aide une langue supérieure à la nôtre en brièveté expressive, et je dis que l'office de la vraie philosophie est *indagare* plutôt que *divinare*[1]. Ses œuvres sont des copies, non des créations. Elle peut découvrir un système dans la nature, non pas en inventer un. Elle commence par l'observation de faits spéciaux, et si ces faits par-

1. *Chercher* plutôt que *deviner*.

viennent à s'organiser en système, ce n'est qu'à la suite d'observations plus étendues. Dans son travail pour construire un système, la vraie philosophie ne fait point d'excursion hors du territoire de la nature actuelle, car ce sont les phénomènes actuels de la nature qui forment les premiers matériaux de la science, et ce sont les rapports actuels de ces phénomènes qui forment le lien, le ciment auquel les constructions de la science moderne doivent leur solidité et leur durée. C'est là ce qui distingue essentiellement la philosophie de notre temps de la philosophie des temps anciens; celle-ci était surtout inventive; la nôtre est surtout descriptive; son travail descriptif s'applique aux rapports similaires des choses aussi bien qu'à leurs traits particuliers, et c'est à l'aide de ces rapports, mais seulement de ces rapports observés en fait, que la science moderne arrive souvent à une harmonie plus magnifique et plus glorieuse que les plus brillants

tableaux créés jadis par l'imagination des théoriciens.

« C'est l'un des caractères intellectuels de cette philosophie qu'elle unit la force de l'âge mûr à la modestie de l'enfance. Elle sacrifie l'idéal à l'actuel, et quelque brillante ou charmante que puisse être une hypothèse, si, dans l'histoire réelle de la nature, un seul phénomène s'y oppose, l'hypothèse est de droit et expressément abandonnée. Pour certains esprits, cet abandon peut être aussi douloureux que de se faire couper la main droite ou arracher l'œil droit; néanmoins, si l'on est fidèle au grand principe de l'école de Bacon, on accepte cette douleur. Pour les disciples de cette école, une preuve solide pèse davantage que mille conjectures plausibles, et la fermeté avec laquelle ils repoussent les spéculations de l'imagination n'est égalée que par la docilité avec laquelle ils se soumettent aux leçons de l'expérience.

« Le même principe qui dirige une philosophie saine pour tout ce qui est placé dans la sphère de l'observation humaine, lui inspire, pour tout ce qui est au delà de cette sphère, une complète et patiente modestie. Si quelque lumière nouvelle se répand sur la région où n'atteignait pas l'œil de l'observateur, on peut tenir pour certain que, de tous les hommes, les disciples de Bacon et de Newton seront ceux qui porteront le plus de respect à ces révélations inattendues; leur esprit est sans préoccupation comme sans préjugé, et la fermeté de leur confiance dans les faits bien établis de la *terra cognita* est en parfaite harmonie avec leur humble réserve sur toutes les conceptions plus ou moins plausibles qui s'adressent à la *terra incognita*.

« Comme il arrive toujours quand on se dévoue, en s'oubliant soi-même, à la cause de la vérité et de la vertu, ce modeste désintéressement intellectuel de la philosophie baconnienne a

sa récompense. En le prenant pour guide, nous avons souvent à abandonner les belles fascinations de la théorie, mais en échange et à la fin nous jouissons des beautés substantielles et plus hautes de la nature réelle. Les faits sont intraitables; devant leur présence, l'imagination est contrainte de céder, et jamais peut-être l'esprit n'éprouve un sentiment plus pénible que lorsque, après avoir vainement tenté de forcer la nature à s'adapter à ses brillantes généralisations, il voit apparaître quelque phénomène rebelle qui le repousse loin de la douce spéculation et le ramène sous le joug de l'humble et dure expérience. Ce fut, dans la vie des philosophes, un cruel moment que celui où il fallut quitter le monde de l'imagination, ce monde si séduisant par sa simplicité et sa complaisance, pour devenir les esclaves de l'observation et marcher à pas lents dans le labyrinthe infiniment varié et compliqué de la nature. Mais cette époque douloureuse a eu un terme glo-

rieux ; en retour de l'assiduité avec laquelle l'esprit philosophique s'est livré à l'étude de la nature, elle lui a bien plus largement révélé ses charmes. L'ordre est né du sein de la confusion, et dans l'édifice bien constaté de l'univers, la philosophie trouve maintenant une grandeur et une sublimité qui surpassent tout ce qu'elle avait jamais conçu dans ses jours de libre et aventureuse invention. A ne les considérer même que comme un beau et attrayant spectacle pour la pensée, qui comparerait le système de Newton à la machine des tourbillons de Descartes ou à cet ensemble planétaire encore plus compliqué de cycles et d'épicycles qu'avait construit l'antiquité? Aux premiers pas de l'esprit philosophique dans la voie de l'observation, il y a comme une sorte d'abjuration de la beauté; mais elle reparaît bientôt sous une autre forme, toujours plus brillante à mesure qu'on avance; et enfin s'élève, sur de solides fondements, un système bien plus grand et plus beau que celui

qui flottait dans l'air devant l'œil du génie. Il est aisé d'en assigner la cause. Ce que nous découvrons par l'observation est l'œuvre de l'imagination divine transformée par le pouvoir créateur en solide et durable réalité. Ce que nous inventons nous-mêmes n'est l'œuvre que de l'imagination humaine. D'une part est la fidèle représentation des conceptions qui sont dans l'esprit de Dieu; de l'autre, la vacillante image des conceptions qui sont dans l'esprit de l'homme. L'ouvrier qui écarte les ronces et les décombres sous lesquelles se cache quelque noble monument fait bien plus pour notre plaisir et notre goût que si, de sa main inhabile, il nous dressait quelque plan de sa façon. C'est ainsi que la science expérimentale, en échange des beaux rêves qu'elle a repoussés au début de sa carrière, nous révèle des beautés bien supérieures dans les réalités de la nature. Les spectacles que nous découvre l'observation n'ont pas seulement plus de vérité, mais aussi plus de

grâce et de grandeur que toutes les visions que nous faisait apparaître l'imagination librement errante. Ni la grâce, ni la grandeur d'une idée, quelles qu'elles soient, ne suffisent pour la faire accepter, sans preuve, de l'esprit philosophique; il faut que cette idée subisse d'abord, et sans cérémonie, le libre examen des yeux humains et le libre travail des mains humaines; tantôt qu'elle descende au fond d'un creuset, tantôt qu'elle traverse les filtres et les fumées d'un laboratoire, ou bien qu'elle résiste très-longtemps à toutes sortes d'épreuves multipliées et compliquées; et ce n'est qu'après avoir été soumise et avoir survécu à cette inquisition intellectuelle qu'une idée prend place dans le temple de la vérité et est admise au nombre des lois d'une saine philosophie. »

Personne, à coup sûr, ne contestera que ce ne soit là le langage d'un fervent disciple de la science; il est impossible de sentir plus vivement

sa beauté et d'accepter plus complétement ses lois. Quel mathématicien, quel physicien, quel physiologiste, quel chimiste parlerait de la nécessité de l'observation et de l'autorité de l'expérience avec plus de respect et de soumission? Le docteur Chalmers n'en est pas moins un vrai et fervent chrétien; sa foi religieuse égale sa rigueur scientifique; il accepte et professe Jésus-Christ et sa doctrine aussi hautement que Bacon et sa méthode. Et ce n'est pas que sa religion ne soit, pour lui, qu'un résultat de l'éducation, de la tradition et de l'habitude; elle est réfléchie et savante aussi bien que son étude des sciences naturelles; dans l'une comme dans l'autre sphère, il a sondé les sources et pesé les motifs de sa croyance. Comment est-il arrivé à un si ferme repos dans l'un et l'autre travail? D'où vient, en lui, cette harmonie entre le philosophe et le chrétien?

Je laisse encore parler le docteur Chalmers

lui-même : « Plus nos connaissances dans toutes les sciences naturelles s'étendent, dit-il, plus elles doivent, au lieu d'ajouter à notre présomption, nous donner un sentiment plus profond de notre ignorance et de notre incapacité naturelles quant à la science des choses divines.. C'est comme si, en étudiant la politique de quelque monarque terrestre, nous faisions la découverte, jusque-là inconnue, d'empires et de territoires lointains qui lui appartiennent, et dont nous ne savions que l'existence et le nom; notre étude en serait fort compliquée sans que son objet définitif nous en devînt plus intelligible et plus clair. Il en est ainsi de toutes les merveilles nouvelles que la science découvre aux regards de ses adeptes; elles peuvent agrandir beaucoup devant nous les perspectives de la création, et en même temps jeter une ombre plus épaisse sur les desseins et les voies du Créateur. Ce télescope, qui nous a ouvert le chemin vers des soleils et des systèmes

innombrables, laisse dans le plus profond mystère le gouvernement moral de ces mondes; le spectacle de jour en jour plus étendu de l'univers matériel nous apprend de plus en plus combien nous savons peu de l'univers spirituel; il ne nous révèle, de ces mondes qui roulent dans l'espace, que leur mouvement, leur grandeur et leur nombre, et nous restons encore plus étrangers à l'égard du gouvernement divin que lorsque nous parlons de notre terre comme de l'univers, et du genre humain comme de la seule famille spirituelle que Dieu ait chargée d'un corps et placée au milieu d'un système matériel. Savoir qu'il y a certaines choses que nous ne pouvons savoir est en soi une connaissance aussi précieuse que sûre, et il n'y a point de plus grand service à rendre à la science que la juste détermination de ses limites[1]. »

Que fait le docteur Chalmers en tenant ce

1. *Chalmers's works; natural theology*, t. II, p. 249-265.

langage? Il sépare le fini de l'infini, la création du créateur, le monde gouverné du souverain qui le gouverne; et marquant cette séparation, il dit, dans sa modestie, à la science ce que Dieu, dans sa puissance, dit à l'Océan : « Tu iras jusque-là, et pas plus loin. »

Le docteur Chalmers dit vrai : les limites du monde fini sont celles de la science humaine; jusqu'où elle peut s'étendre dans ces vastes limites, nul ne le saurait dire; ce qu'on peut et doit affirmer, c'est qu'elle ne saurait les dépasser. Le monde fini seul est à sa portée et le seul qu'elle puisse sonder. C'est dans le monde fini seulement que l'esprit humain se saisit pleinement des faits, les observe dans toute leur étendue et sous toutes leurs faces, reconnaît leurs rapports et leurs lois qui sont aussi des faits, et en constate ainsi le système. C'est là le travail et la méthode scientifiques, et les sciences humaines en sont les résultats.

Ai-je besoin de dire qu'en parlant du monde

fini, ce n'est pas du monde matériel seul que je parle? Il y a aussi des faits moraux qui tombent sous l'œil de l'observation et entrent dans le domaine de la science. L'étude de l'homme dans son état actuel, personnes et nations, est aussi une étude scientifique, soumise à la même méthode que l'étude du monde matériel, et qui peut aussi découvrir quelles sont, dans l'ordre actuel de ce monde, les lois des faits auxquels elle s'applique.

Mais si les limites du monde fini sont celles de la science humaine, ce ne sont pas celles de l'âme humaine. L'homme porte en lui-même des notions et des ambitions qui s'étendent bien au delà et s'élèvent bien au-dessus du monde fini, les notions et les ambitions de l'infini, de l'idéal, du complet, du parfait, de l'immuable, de l'éternel. Ces notions et ces ambitions sont elles-mêmes des faits que reconnaît l'esprit de l'homme; mais en les reconnaissant il s'arrête; elles lui font pres-

sentir ou, pour parler plus exactement, elles lui révèlent un ordre de choses autres que les faits et les lois du monde fini qu'il observe; mais en même temps que, de cet ordre supérieur, l'homme a l'instinct et la perspective, il n'en a pas, il n'en peut avoir la science. C'est la sublimité de sa nature que son âme entrevoie l'infini et y aspire; c'est l'infirmité de sa condition actuelle que sa science se renferme dans le monde fini où il vit.

Je suis né dans le midi, sous le soleil, et j'ai surtout vécu dans les pays du nord, ou voisins du nord, qu'enveloppe si souvent le brouillard. Quand, sous leur ciel pâle, on porte ses regards vers l'horizon, une brume, tantôt épaisse, tantôt légère, limite la vue; l'œil pourrait pénétrer plus loin; c'est un obstacle extérieur qui l'arrête; c'est la lumière qui fait défaut à l'organe. Regardez à l'horizon sous le ciel pur et brillant du midi : la lumière l'inonde dans les plans les plus lointains comme dans les plus proches; les yeux humains

y voient aussi loin qu'ils peuvent aller; s'ils ne vont pas plus loin, ce n'est pas la lumière qui leur manque; c'est leur force propre et naturelle qui a atteint son terme; l'esprit sait qu'il y a des espaces au delà de celui que les yeux parcourent, mais les yeux n'y pénètrent point. C'est l'image de ce qui arrive à l'esprit lui-même dans la contemplation et l'étude de l'univers; il parvient à un point où sa vue nette, c'est-à-dire sa science, s'arrête. Ce n'est point la fin des choses mêmes; c'est la limite de la puissance scientifique de l'homme; d'autres réalités lui apparaissent; il les entrevoit, il y croit spontanément et naturellement; il ne lui est pas donné de les saisir et de les mesurer; il ne peut ni les méconnaître, ni les connaître, ni en acquérir la science, ni se défendre d'y avoir foi.

Je ne me refuserai pas le plaisir de reproduire ici ce que j'écrivais, il y a treize ans, sur le même sujet, en examinant philosophiquement quel est le

vrai sens du mot *foi* : « L'objet des croyances religieuses, disais-je, est, dans une certaine et large mesure, inaccessible à la science humaine. Elle peut en constater la réalité ; elle peut arriver jusqu'à la limite de ce monde mystérieux, et s'assurer que là sont des faits auxquels se rattache la destinée de l'homme ; mais il ne lui est pas donné d'atteindre ces faits mêmes pour les soumettre à son examen. Frappé de cette impossibilité, plus d'un philosophe en a conclu qu'il n'y avait là rien de réel, et que les croyances religieuses ne s'adressaient qu'à des chimères. D'autres, s'aveuglant sur leur impuissance, se sont hardiment élancés vers la sphère des choses surnaturelles ; et, comme s'ils eussent réussi à y pénétrer, ils en ont décrit les faits, résolu les problèmes, assigné les lois. Il est difficile de dire quel esprit est le plus follement superbe, ou celui qui soutient que ce qu'il ne peut connaître n'est point, ou celui qui se prétend capable de connaître

tout ce qui est. Quoi qu'il en soit, ni l'une, ni l'autre assertion n'a obtenu un seul jour l'assentiment du genre humain; son instinct et sa conduite ont constamment désavoué le néant des incrédules et la confiance des théologiens. En dépit des premiers, il a persisté à croire à l'existence du monde inconnu et à la réalité des rapports qui l'y tiennent uni; malgré la puissance des seconds, il a refusé d'admettre qu'ils eussent atteint le but, levé le voile, et il a continué d'agiter les mêmes problèmes, de poursuivre les mêmes vérités, aussi ardemment, aussi laborieusement qu'au premier jour, comme si rien n'eût encore été fait[1]. »

Je viens de relire le beau résumé qu'a donné M. Cousin de l'*Histoire générale de la philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle*. Il établit que tous les efforts, tous les travaux philosophiques de l'esprit humain ont

1. *Méditations et études morales*, p. 170. (Paris, 1851.)

abouti à quatre grands systèmes, le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme, seuls acteurs dans l'arène intellectuelle où, de tout temps et chez tous les peuples, ils se combattent et dominent tour à tour. Et après avoir nettement caractérisé, dans leur origine et leur développement, ces quatre systèmes, M. Cousin ajoute : « Quant à leur mérite intrinsèque, accoutumez-vous à ce principe : ils ont été; donc ils ont eu leur raison d'être; donc ils sont vrais, au moins en partie. L'erreur est la loi de notre nature; nous y sommes condamnés; et dans toutes nos opinions, dans toutes nos paroles, il y a toujours à faire une large part à l'erreur, et trop souvent à l'absurde. Mais l'absurdité complète n'entre pas dans l'esprit de l'homme; c'est la vertu de la pensée de n'admettre rien que sous la condition d'un peu de vérité, et l'erreur absolue est impossible. Les quatre systèmes qui viennent de passer sous vos yeux ont été; donc ils ont du vrai, mais sans être

entièrement vrais. Moitié vrais, moitié faux, ces systèmes reparaissent à toutes les grandes époques. Le temps n'en peut détruire un seul, ni en enfanter un de plus, parce que le temps développe et perfectionne l'esprit humain, mais sans changer sa nature et ses tendances fondamentales. Il ne fait autre chose que multiplier et varier presque à l'infini les combinaisons des quatre systèmes simples et élémentaires. De là ces innombrables systèmes que l'histoire recueille et que sa tâche est d'expliquer[1]. »

M. Cousin excelle à expliquer les innombrables combinaisons philosophiques, et à les ramener toutes aux quatre grands systèmes qu'il a définis; mais il y a un fait plus considérable encore que la variété de ces combinaisons, et qui a besoin aussi d'être expliqué. Pourquoi les quatre systèmes essen-

1. *Histoire générale de la philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle,* par M. Victor Cousin, p. 4-31. (1863.)

tiels, le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme, ont-ils apparu dès les temps les plus anciens et se sont-ils reproduits toujours et partout, plus ou moins fortement déduits, plus ou moins habilement présentés, mais, au fond, toujours et partout les mêmes? Pourquoi l'esprit humain a-t-il, sur ces questions suprêmes, atteint de si bonne heure à des essais de solution qui l'ont en quelque sorte épuisé sans le satisfaire? Pourquoi les divers systèmes, qu'il a si promptement inventés, n'ont-ils pu parvenir soit à s'accorder, soit à se vaincre l'un l'autre, et à se faire accepter, l'un ou l'autre, comme la vérité? Pourquoi la philosophie ou, pour parler plus précisément, la métaphysique est-elle restée, au fond, stationnaire, grande en naissant, mais comme destinée à ne point grandir, tandis que les autres sciences, les sciences qu'on appelle naturelles, ont été essentiellement progressives, et, d'abord faibles, ont fait successivement des conquêtes qu'elles ont gardées

et qui sont devenues un domaine de jour en jour plus étendu et moins contesté?

Le fait qui soulève ces questions en contient en même temps la réponse. L'homme a, sur l'objet fondamental de la métaphysique, des lumières primitives, héritage et dot de la nature humaine plutôt que conquête de la science humaine; la métaphysique les recueille comme un flambeau à la lueur duquel elle marche dans une route obscure et indéfinie; elle a, dans l'homme même, son point de départ profond et assuré; mais son point de mire est en Dieu, c'est-à-dire au-dessus de sa portée.

Est-ce à dire qu'il faille renoncer à l'étude des grandes questions qui sont l'objet de la métaphysique, comme à un travail vain où l'esprit humain tourne indéfiniment dans le même cercle, incapable non-seulement d'atteindre le but qu'il poursuit, mais d'avancer en le poursuivant?

On a bien des fois, et plus habilement que ne

le fait, de nos jours, l'école positiviste, prononcé, contre la métaphysique, cet arrêt. L'esprit humain ne l'a jamais accepté et ne l'acceptera jamais; les grands problèmes qui dépassent le monde fini sont posés devant lui; il ne renoncera jamais à tenter de les résoudre; un invincible instinct l'y pousse, un instinct plein de foi et d'espérance, quel que soit l'insuccès répété de ses efforts. L'homme est le même dans la sphère de la pensée que dans celle de l'action; il aspire plus haut qu'il ne peut atteindre; c'est sa nature et sa gloire, et s'il y renonçait; il prononcerait lui-même sa déchéance. Mais il faut que, sans abdiquer, il se connaisse; il faut qu'il sache que sa force est, ici-bas, infiniment moindre que son ambition, et qu'il ne lui est pas donné de connaître scientifiquement ce monde de l'infini et de l'idéal vers lequel il s'élance. Les faits et les problèmes qu'il rencontre là sont tels que les méthodes et les lois qui dirigent l'esprit humain dans l'étude du monde fini ne s'y appli-

quent point. L'infini est, pour nous, objet de croyance, non de science, également impossible à rejeter et à pénétrer. Que l'homme ait un profond sentiment de cette double vérité; qu'il reconnaisse les limites de sa puissance scientifique en conservant toute son ambition intellectuelle; il ne tardera pas à reconnaître aussi que, dans les rapports du fini avec l'infini et de lui-même avec Dieu, il a besoin d'un secours supérieur, et que ce secours ne lui manque point. Dieu a donné à l'homme ce que l'homme ne peut conquérir, et la révélation divine lui ouvre ce monde de l'infini où, par lui-même et à lui seul, l'esprit humain ne saurait porter la lumière. C'est de Dieu qu'il la tient.

CINQUIÈME MÉDITATION.

LA RÉVÉLATION.

Quand on disait à Leibnitz : « Il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été d'abord dans la sensation, » Leibnitz répondait : « Si ce n'est l'intelligence elle-même[1]. »

Je ne changerai à la réponse de Leibnitz qu'un mot ; à l'*intelligence* je substituerai l'*âme*.

1. *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu. — Nisi intellectus ipse.*

L'*âme* est un terme plus compréhensif et plus complet que celui d'*intelligence;* il embrasse tout ce qui, dans l'être humain, n'est pas corps et matière; ce n'est pas l'intelligence seule, une faculté spéciale de l'homme; c'est l'homme intellectuel et moral tout entier.

L'âme possède en elle-même et porte dans la vie des facultés et des lumières natives qui se manifestent et se développent à mesure qu'elle entre en rapport avec le monde extérieur, mais qui préexistent à ces rapports et tiennent une grande place dans leurs résultats. Le monde extérieur ne crée ni ne change essentiellement l'être intellectuel et moral qui vient de naître; il lui ouvre un théâtre où l'être agit, à la fois selon sa nature propre et selon les conditions et les influences au milieu desquelles il agit. L'hypothèse de la statue sentante est un mensonge; elle supprime l'être intellectuel et moral lui-même pour expliquer ses premiers pas.

Je l'ai déjà dit : quand l'homme est entré pour la première fois dans le monde, il n'y est pas entré, il n'a pu y entrer enfant nouveau-né et avec le seul souffle de la vie; il a été créé grand, avec ses instincts et ses facultés complètes en puissance et capables de l'action immédiate. Il faut nier la création et tomber dans des hypothèses chimériques, ou reconnaître que l'être humain, qui maintenant se développe lentement et laborieusement, a été, à son premier jour, tout entier et prêt à tout.

La création implique donc la révélation, une révélation qui a éclairé l'homme à son entrée dans le monde, et l'a mis en état de déployer, dès les premiers jours, ses facultés et ses instincts. Se figure-t-on, peut-on se figurer le premier homme, le premier couple humain doué de son complet développement physique et dépourvu des conditions essentielles de son activité intellectuelle, matériellement fort et moralement nul, le corps à

vingt ans et l'âme à la première heure de l'enfance? Un tel fait est contradictoire en soi et impossible à concevoir.

Quelle a été l'étendue de cette révélation première, compagne nécessaire de la création et accomplie dans les premiers rapports de Dieu avec l'homme? Nul ne peut le dire. J'ouvre la Genèse et j'y lis :

« L'Éternel Dieu prit donc l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden, pour le cultiver et le garder. — Puis l'Éternel Dieu commanda à l'homme, disant : « Tu mangeras librement de « tout arbre du jardin. — Toutefois, pour ce qui « est de l'arbre de la connaissance du bien et du « mal, tu n'en mangeras point, car au jour que tu « en mangeras, tu mourras de mort. » — Or l'Éternel Dieu avait dit : « Il n'est pas bien que « l'homme soit seul; je lui ferai une aide semblable « à lui. » — Car l'Éternel Dieu avait formé de la terre toutes les bêtes des champs et tous les

oiseaux des cieux; puis il les avait fait venir vers Adam, afin qu'il vît comment il les nommerait, et que le nom qu'Adam donnerait à tout animal vivant fût son nom. — Et Adam donna les noms à tous les animaux domestiques, et aux oiseaux des cieux, et à toutes les bêtes des champs; mais il ne se trouvait point d'aide pour Adam qui fût semblable à lui. — Et l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam, et il s'endormit; et Dieu prit une de ses côtes, et il resserra la chair à la place. — Et l'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise d'Adam, et la fit venir vers Adam. — Et Adam dit : « A cette « fois, celle-ci est l'os de mes os et la chair de ma « chair... » — C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, et il se joindra à sa femme, et ils seront une même chair [1]. »

Selon la Bible, la révélation primitive a donc

1. *Genèse,* chap II, vers. 15-24. (N)

porté essentiellement sur trois points, le devoir d'obéissance de l'homme envers Dieu son créateur, le mariage et le langage; Adam a reçu de Dieu la loi morale de sa liberté, la compagne de sa vie, et le don de nommer les créatures qui l'entouraient; c'est-à-dire que les trois sources de la religion, de la famille et de la science lui ont été immédiatement ouvertes. Je n'ai à entrer ici dans aucune des questions élevées, soit sur les origines humaines dès langues et la langue primitive, soit sur la constitution de la famille et son influence dans la grande organisation sociale; les limites de la révélation primitive sont impossibles à déterminer scientifiquement; le fait même de cette révélation est certain. C'est la lumière qui a éclairé le premier homme dès ses premiers pas dans la vie, et sans laquelle nous ne saurions concevoir qu'il eût pu vivre.

Quand le genre humain s'est développé et dispersé, la révélation primitive ne l'a point aban-

donné; elle l'a partout accompagné, comme une révélation générale et permanente. La lumière qui avait éclairé le premier homme s'est répandue sur tous les peuples et dans tous les siècles, transformée en notions universelles et incontestées, en instincts spontanés et indestructibles. Aucune nation n'a été privée de ce flambeau, et livrée à ses propres et seuls tâtonnements dans les ténèbres de la vie. Que l'esprit humain ne s'enorgueillisse pas trop de ses œuvres; elles ne lui appartiennent pas à lui seul; il les a faites avec l'aide des données premières qu'il a reçues de Dieu; dans tous ses travaux et tous ses progrès, il a eu pour point de départ et d'appui la révélation primitive. Toutes les grandes doctrines, toutes les grandes institutions qui ont gouverné le monde, quelques monstrueuses et fatales erreurs qui s'y soient mêlées, ont conservé la trace des vérités fondamentales qui ont été la dotation de l'humanité naissante. Dieu n'a délaissé aucune

portion de la race humaine; et à travers les égarements où elle est tombée comme dans les beaux développements qui font sa gloire, on reconnaît les enseignements primitifs qu'elle tient de son divin auteur.

Après la révélation donnée au premier homme et au milieu de la révélation générale répandue sur tous les hommes, un grand fait se présente dans l'histoire, le fait d'une révélation spéciale placée au sein d'un petit peuple, renfermée pendant seize siècles dans un petit coin de la terre, et partie de ce coin, il y a bientôt dix-neuf siècles, pour éclairer et conquérir, comme l'avait annoncé son auteur, tout le genre humain. Un homme d'une imagination aussi féconde que sa science est profonde, et qui, dans ses ouvrages, a mêlé, avec une belle sincérité, l'hypothèse à la foi, M. Ewald, professeur à l'université de Gœttingen, a exprimé naguère ce fait en ces termes : « L'histoire du vieux peuple juif est au

fond l'histoire de la vraie religion marchant, de degré en degré, à son complet développement, s'élevant, à travers toute sorte de luttes, jusqu'à la victoire suprême, et se manifestant enfin, dans toute sa majesté et sa puissance, pour se répandre irrésistiblement et par sa propre force, de façon à devenir la possession et la bénédiction éternelles de tous les peuples [1]. »

Comment se prouve ce grand fait ainsi résumé par M. Ewald? A quels caractères se fait reconnaître la divine origine de cette révélation spéciale devenue la religion chrétienne? Que dit-elle elle-même pour établir son droit à la conquête morale du genre humain?

De prime abord, et tout en établissant ses dogmes et ses préceptes comme venus de Dieu, la révélation chrétienne affirme que les documents où elle est écrite sont eux-mêmes de source

1. H. Ewald, *Histoire du peuple d'Israël jusqu'à Christ* en allemand); 2e édition, t. I, p. 9, Gœttingen, 1851.

divine. L'inspiration divine des livres saints est la première base de la foi chrétienne, le titre extérieur de la religion chrétienne à l'autorité sur les âmes. Quelle est la portée de ce titre? Que signifie l'inspiration des livres saints?

SIXIÈME MÉDITATION.

L'INSPIRATION DES LIVRES SAINTS.

J'ai lu et relu les livres saints ; je les ai lus dans des dispositions d'esprit très-diverses, tantôt en les étudiant comme de grands monuments historiques, tantôt en les admirant comme de sublimes œuvres poétiques. J'ai toujours été saisi, en les lisant, d'une impression tout autre que celle de la curiosité ou de l'admiration ; je me suis senti

en présence d'une parole autre que celle du chroniqueur ou du poëte, et sous l'empire d'un souffle venu d'ailleurs que de l'homme. Non que l'homme ne tienne pas une grande place dans les livres saints; il s'y déploie au contraire avec ses passions, ses vices, ses faiblesses, ses ignorances et ses erreurs; le peuple hébreu s'y montre grossier, barbare, mobile, superstitieux, accessible à toutes les imperfections, à tous les égarements des autres peuples. Mais le peuple hébreu n'est pas seul acteur dans son histoire; il a un allié, un protecteur, un maître qui intervient sans cesse, commande, inspire, dirige, frappe ou sauve. Dieu est là, toujours présent et agissant :

Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous le voulez [1].

C'est le Dieu unique et suprême, le Tout-Puissant,

1. Corneille, *Polyeucte*, acte IV, scène III.

le Créateur, l'Éternel. Et même quand il l'oublie, quand il viole ses commandements, le peuple hébreu croit toujours en Dieu; c'est lui qu'il craint; c'est en lui qu'il espère; sa foi persiste au milieu des infidélités de sa vie. La Bible n'est pas un poëme où l'homme raconte et chante les aventures de ses dieux, mêlées à ses propres aventures; c'est un drame réel, un dialogue continu entre Dieu et l'homme personnifié dans le peuple hébreu; c'est d'une part la volonté et l'action divine, de l'autre la liberté et la foi humaine, tantôt dans une pieuse union, tantôt dans un fatal désaccord.

Plus j'ai lu les livres saints, plus je suis demeuré surpris que les lecteurs sérieux n'en reçussent pas tous la même impression que moi et que plusieurs méconnussent ce caractère d'inspiration divine, si étranger à tout autre livre, si éclatant dans celui-là. Que les hommes qui nient absolument toute action surnaturelle de Dieu dans le monde ne l'admettent pas plus dans les origines de

la Bible qu'ailleurs, cela se comprend; mais les attaques contre l'inspiration divine des livres saints ont encore une autre cause plus spécieuse et plus contagieuse. Ce n'est pas sans un profond regret que je viens ici contredire des traditions anciennes, respectées et respectables, et peut-être blesser des convictions sérieuses et sincères. Mais ma propre conviction est plus forte que mon regret. D'autant plus forte que j'ai en même temps une autre conviction; c'est que le système que je veux combattre a fait, fait toujours et peut faire encore, à la religion chrétienne, un mal immense.

Quiconque lit, sans parti pris d'avance, les textes originaux, hébreux et grecs, des livres saints, soit de l'Ancien soit du Nouveau Testament, y rencontre souvent, à travers leurs beautés sublimes, je ne dis pas seulement des défauts de style, mais des fautes de grammaire, la violation des règles logiques et naturelles du lan-

gage dans toutes les langues. Est-ce à dire que ces fautes sont de même origine que les doctrines auxquelles elles se mêlent, et que les unes aussi bien que les autres[1] ont été divinement inspirées?

C'est pourtant ce que prétendent de pieux et savants hommes qui soutiennent que tout, absolument tout, dans les livres saints, est d'inspiration divine, aussi bien les paroles que les idées, toutes les paroles sur toutes choses, le matériel du langage comme le fond de la doctrine.

Je ne puis voir, dans cette assertion, qu'une confusion déplorable par laquelle le sens et le but de l'inspiration des livres saints sont profondément méconnus et leur autorité est gravement compromise. Dieu n'a point voulu, par cette voie surnaturelle, enseigner aux hommes la grammaire, et pas plus la géologie, l'astronomie,

1. J'indique, dans une note placée à la fin de ce volume, quelques exemples de ces fautes grammaticales qui se rencontrent dans les livres saints, et auxquelles le caractère de l'inspiration divine ne saurait être attribué.

la géographie ou la chronologie que la grammaire. C'est sur leurs rapports avec leur Créateur, sur leurs devoirs envers lui et entre eux, sur la règle de leur foi et de leur vie qu'il les a éclairés d'un divin flambeau. C'est sur la religion et la morale, sur la religion et la morale seules, non sur aucune science humaine, que porte l'inspiration des livres saints.

Parmi les principaux arguments qu'on a allégués pour soutenir que tout, dans les livres saints, est d'inspiration divine, on s'est surtout prévalu de la seconde Épître de saint Paul à Timothée qui porte en effet : « Toute l'Écriture est divinement inspirée ; » mais saint Paul ajoute à l'instant : « et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement propre pour toute bonne œuvre[1]. » Est-il pos-

1. *IIe Épître de saint Paul à Timothée,* chap. III, vers. 16-17. (O)

sible de déterminer plus nettement l'objet religieux et moral de l'inspiration?

On invoque une considération d'un autre ordre. Si l'on admet en même temps, dit-on, d'une part, l'inspiration des livres saints, de l'autre, que cette inspiration n'est pas universelle et absolue, qui fera le choix entre les deux parts? Qui marquera la limite où l'inspiration s'arrête? Qui dira quels textes, quels passages sont inspirés et quels ne le sont pas? Diviser ainsi les livres saints, c'est leur enlever leur caractère surhumain; c'est détruire leur autorité en les livrant à toutes les incertitudes, à toutes les disputes des hommes; l'inspiration complète et permanente peut seule commander la foi.

Éternelle prétention de la faiblesse humaine! Créé intelligent et libre, l'homme veut user, user largement de son intelligence et de sa liberté; et en même temps, se sentant faible et insuffisant pour son ambition, il invoque un guide, un appui;

et dès qu'il l'espère, il le veut immuable, infaillible. Il cherche un point fixe auquel il se puisse attacher avec une absolue et permanente sécurité. Dieu, en créant l'homme, ne l'a pas laissé sans points fixes; la révélation divine et l'inspiration des livres saints ont eu précisément pour objet et ont pour effet de lui en donner, mais non pas sur toutes choses également et indistinctement. Je reprends ici ce que j'ai dit naguère sur la séparation du fini et de l'infini, du monde créé et de son créateur. En même temps que les limites du monde fini sont celles de la science humaine, c'est à l'étude et à la science humaines que Dieu a livré le monde fini; il n'a point porté là d'avance son divin flambeau; il a dicté à Moïse les lois qui règlent les devoirs de l'homme envers Dieu et envers les hommes; il a laissé à Newton la découverte des lois qui président à l'ordre des mondes. Les livres saints parlent de toutes choses; les faits du monde fini y sont incessamment mêlés aux

perspectives de l'infini; mais c'est sur ces perspectives seules, sur l'avenir qu'elles entr'ouvrent comme sur les lois qu'elles imposent aux hommes, que porte l'inspiration divine; Dieu ne répand sa lumière que là où l'œil et le travail humains ne sauraient atteindre; sur tout le reste, les livres saints parlent selon ce que pensent et peuvent comprendre les générations auxquelles ils s'adressent. Dieu, même quand il les inspire, ne transporte pas dans les domaines futurs de la science les interprètes dont il se sert, ni les peuples auxquels il les envoie; il les prend, les uns et les autres, tels qu'il les trouve, avec leurs traditions, leurs notions, leur degré de connaissance ou d'ignorance du monde fini, de ses phénomènes et de ses lois. Ce n'est point l'état et le progrès scientifique de l'esprit humain, c'est l'état et le progrès moral de l'âme humaine qui sont l'objet de l'action divine, et Dieu n'a pas besoin, pour exercer sur les âmes son pouvoir, que la science

le précède ou l'accompagne; il s'adresse aux instincts et aux désirs les plus intimes et les plus sublimes comme les plus universels de l'humanité, à des instincts et à des désirs dont la science n'est ni le but, ni la mesure, et qui puisent à d'autres sources leur satisfaction. Ce qu'il y a, dans les livres saints, de science vraie ou fausse du monde fini vient des hommes qui les ont écrits et de leurs contemporains; ils y ont mis, à ce sujet, ce qu'ils en croyaient, ce qu'on en croyait autour d'eux quand ils ont parlé; la lumière répandue sur la sphère de l'infini, la loi donnée et les perspectives ouvertes aux hommes par cette lumière, c'est là ce qui vient de Dieu, ce qu'il a inspiré dans les livres saints. Leur but est essentiellement, exclusivement moral et pratique; ils expriment les idées, ils emploient les images, ils parlent le langage les plus propres à agir puissamment sur les âmes, à les régénérer et à les sauver. J'ouvre l'Évangile selon saint Luc, et j'y lis cette admi-

rable parabole : « Il y avait un homme riche qui se vêtait de pourpre et de lin, et qui se traitait bien et magnifiquement tous les jours; — il y avait aussi un pauvre, nommé Lazare, qui était couché à la porte de ce riche, et qui était couvert d'ulcères; — il désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et même les chiens venaient lécher ses ulcères. — Or il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham; le riche mourut aussi et fut enseveli; — et étant en enfer et dans les tourments, il leva les yeux et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein; — et s'écriant, il dit : « Père Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue, car je suis extrêmement tourmenté dans cette flamme. » — Mais Abraham lui répondit : « Mon fils, souviens-toi que tu as eu des biens pendant ta vie, et que Lazare y a eu des maux; et maintenant il est con-

solé et tu es dans les tourments; — outre cela, il y a un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, non plus que ceux qui voudraient passer de là ici. » — Et le riche dit : « Je te prie donc, père Abraham, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, car j'ai cinq frères, afin qu'il les avertisse; de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourments. » — Abraham lui répondit : « Ils ont Moïse et les prophètes; qu'ils les écoutent. » — Le riche dit : « Non, père Abraham; mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils s'amenderont. » — Et Abraham lui dit : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seraient pas non plus persuadés, quand même quelqu'un des morts ressusciterait [1]. »

Pense-t-on que Jésus-Christ et l'évangéliste qui a reproduit ses paroles aient voulu décrire,

1. *Évangile selon saint Luc,* chap. XVI, vers. 19-31. (P)

selon la réalité, l'état des personnes au sortir de la vie terrestre, leur situation locale après le jugement divin, et leurs relations, soit entre elles, soit avec le monde qu'elles ont quitté? Certainement non; les circonstances matérielles mêlées à ce dialogue ne sont que des images empruntées à la vie actuelle et commune; mais quelles images plus frappantes, plus pénétrantes pour les âmes? Quel plus solennel avertissement adressé aux vivants pour réveiller en eux le sentiment de leurs devoirs envers Dieu et envers leurs semblables, au nom de l'avenir mystérieux qui les attend?

Rien n'est plus loin de ma pensée que de ne voir, dans les Livres Saints, que des images et des symboles poétiques : ces livres sont vraiment, sur les problèmes religieux qui assiégent l'homme, la lumière et la voix de Dieu; mais cette lumière n'éclaire, cette voix ne révèle que les rapports de Dieu avec les hommes, les devoirs qu'il leur impose dans le cours de leur vie présente et les

perspectives qu'il leur ouvre au delà du monde imparfait et borné où se passe cette vie. Quant à ce monde même et aux lois qui le régissent, c'est l'objet de l'étude et de la science humaines, non de l'inspiration des Livres Saints. Quand on a méconnu cette limite, quand on a prétendu attribuer, au langage des Livres Saints sur les phénomènes du monde fini, le caractère de l'inspiration divine, on est tombé dans des erreurs et des actes déplorables. De là sont venus le procès de Galilée et tant d'autres contestations, tant d'autres condamnations, plus absurdes et plus fâcheuses encore, dans lesquelles la religion chrétienne a été mise aux prises avec la science humaine, et contrainte soit de lui donner, soit de recevoir d'elle d'éclatants démentis. De là viennent encore aujourd'hui tant d'objections élevées, au nom des sciences naturelles, contre le christianisme, et qui, des cercles savants où elles naissent, se répandent dans le monde à la fois curieux et frivole où elles

font considérer la foi chrétienne comme une ignorante crédulité. Rien de semblable ne serait possible, aucun conflit pareil n'atteindrait la religion chrétienne si, d'une part, les limites de la science humaine, de l'autre, celles de l'inspiration divine étaient reconnues selon la vérité et respectées selon le droit.

Je pourrais citer, à l'appui de l'opinion que je soutiens ici, de nombreuses et grandes autorités; je n'en invoquerai que trois, que Galilée lui-même invoquait en 1615 dans sa lettre à la grande duchesse Christine de Lorraine [1]; qui en nommerait de plus augustes? « Beaucoup de choses, dit saint Jérôme, sont racontées dans les Écritures selon le jugement des temps où elles se sont passées, et non selon ce que contenait la vérité [2]. »

1. *Opere complete di Galileo-Galilei,* t. II, p. 26-64. — Florence, 1843.

2. *Œuvres de saint Jérôme, Comment. in Jeremiam,* édit. Vallars, t. IX, p. 1040.

— « L'intention de l'Écriture Sainte, dit le cardinal Baronius, est de nous apprendre comment on va au ciel, et non comment va le ciel. » — « Voici, dit Kepler, le conseil que je donne à l'homme assez peu instruit pour ne pas comprendre la science de l'astronomie, ou assez faible pour croire que c'est manquer à la piété que d'adhérer à Copernic. Qu'il laisse là l'étude de l'astronomie et l'examen des opinions des philosophes; qu'au lieu de se livrer à ces difficiles recherches, il reste chez lui, cultive ses champs, s'occupe de ses propres affaires; et que de là, élevant vers l'admirable voûte du ciel ses yeux qui sont, pour lui, le seul moyen de voir, il répande tout son cœur en actions de grâces et de louanges à Dieu son créateur; il peut être assuré qu'il rend ainsi à Dieu un culte aussi parfait que celui de l'astronome lui-même à qui Dieu a accordé le don de voir plus clair avec les yeux de l'intelligence, mais qui, au-dessus de tous les mondes et de tous les cieux

qu'il atteint, sait et veut toujours voir son Dieu [1]. »

J'écarte donc, comme absolument étrangères à la grande question qui m'occupe, toutes les difficultés élevées contre les Livres Saints, au nom des sciences de la nature finie. Je ne cherche et ne considère dans ces livres que ce qui est leur unique objet, les rapports de Dieu avec l'homme et la solution des problèmes que ces rapports font peser sur l'âme humaine. Plus on pénètre dans l'étude des Livres Saints rendus à leur but véritable, plus l'inspiration divine y devient manifeste et saisissante. C'est vraiment Dieu et l'homme toujours présents l'un à l'autre et acteurs ensemble dans la même histoire. J'essayerai d'en mettre en lumière les grands traits.

1. Kepler, *Nova Astronomia, introductio,* page 9. — Prague, 1609.

SEPTIÈME MÉDITATION.

DIEU SELON LA BIBLE.

Je n'ai garde d'éluder les questions relatives à l'authenticité de la Bible et des livres qui la composent. Je les aborderai dans la seconde série de ces *Méditations*, quand je toucherai à l'histoire de la religion chrétienne. Mais ces questions n'importent en rien à celle qui m'occupe en ce moment : quelle que soit l'antiquité plus ou moins

reculée et plus ou moins égale de ses diverses parties, la Bible est le témoin du Dieu auquel le peuple hébreu a cru et sous la loi duquel il a vécu, le grand monument de la religion au sein de laquelle la religion chrétienne est née. C'est le Dieu dont je veux rechercher, dans la Bible seule, le propre et vrai caractère.

On fait honneur aux peuples de la race sémitique de leur foi primitive et persévérante à l'unité de Dieu. Sous des formes et à travers des histoires très-différentes, à peu près tous les peuples ont été polythéistes; les Sémites seuls ont cru fermement au Dieu unique. On attribue ce grand fait moral à des causes diverses et complexes, mais le fait même est généralement reconnu et admis.

Il y a, en deux sens, excès dans cette assertion. D'une part, entre les nations de race sémitique, plusieurs ont été polythéistes; les descendants d'Abraham, les Hébreux et les Arabes

Ismaélites, sont seuls restés vraiment monothéistes : d'autre part, l'idée de l'unité de Dieu n'a pas été complétement étrangère aux peuples polythéistes; la plupart, comme les Hindous et les Grecs, ont admis une puissance unique et primordiale, antérieure et supérieure à leurs dieux. Idée vague et lointaine, née de l'instinct humain ou de la réflexion philosophique, et qui n'a été, chez ces peuples, ni la base d'une religion réelle, ni un obstacle efficace à l'idolâtrie. Le Dieu de la Bible n'est point cette stérile abstraction; il est le Dieu unique dans le temps présent aussi bien que dans l'origine des choses, le Dieu personnel, vivant et agissant, qui préside effectivement à la destinée du monde qu'il a créé.

Il a encore un autre caractère, bien plus frappant et qui lui appartient plus exclusivement que celui de l'unité. Les dieux des peuples polythéistes ont tous une histoire pleine d'événements, de vicissitudes, de transformations, d'aventures. La my-

thologie des Égyptiens, des Hindous, des Grecs, des Scandinaves et de tant d'autres n'est que le récit poétique ou symbolique de la vie variée et agitée de leurs dieux. On reconnaît dans ces récits tantôt la personnification des forces de la nature mises en scène selon leurs apparences, tantôt les souvenirs de personnages humains qui ont frappé l'imagination des peuples. Mais quels que soient leur origine et leur nom, chacun de ces dieux a son histoire propre plus ou moins chargée d'incidents et d'actes tantôt héroïques, tantôt licencieux, élégamment fantastiques ou grossièrement bizarres. Toutes les religions polythéistes sont des recueils de biographies divines, ou traditionnelles, ou allégoriques, ou complétement fabuleuses, et dans lesquelles les destinées et les passions, les actions et les rêves des hommes se reproduisent sous les formes et les noms des dieux.

Le Dieu de la Bible n'a point de biographie, point d'aventures personnelles. Rien ne lui arrive

et rien ne change en lui; il est toujours et invariablement le même, être réel et personnel, absolument distinct du monde fini et de l'humanité, identique et immuable au sein de la diversité et du mouvement universels. « Je suis celui qui suis; » c'est l'unique définition qu'il donne lui-même de lui-même, et la constante expression de ce qu'il est dans tout le cours de l'histoire des Hébreux, à laquelle il assiste et préside sans jamais en recevoir aucun reflet. Tel est le Dieu de la Bible, en contraste évident et permanent avec tous les dieux du polythéisme, encore plus distinct et plus seul par sa nature que par son unité.

C'est si bien là le caractère propre et essentiel du Dieu de la Bible que ce caractère a passé dans la langue des Hébreux, et y est devenu le nom même de Dieu. Plusieurs mots sont employés dans la Bible pour nommer Dieu. L'un, *El, Eloah, Elohim* au pluriel, exprime *la force, le pouvoir*

créateur, et est appliqué aux dieux multiples du paganisme aussi bien qu'au Dieu unique des Hébreux. *El Shaddaï* se traduit par *le Tout-Puissant*. *Adonaï* signifie *le Seigneur*. Le mot *Yahwe* ou *Yehwe*, devenu *Jehovah* dans la prononciation hébraïque, veut dire purement *Il est*, et désigne l'être en soi, l'être absolu et éternel. Ce nom ne se retrouve dans aucune autre des langues sémitiques, et c'est à l'époque de Moïse qu'il apparaît pour la première fois chez les Hébreux : « Je suis l'Éternel (*Yahwe*, *Jehovah*), dit Dieu à Moïse ; je suis apparu comme le Dieu fort, tout-puissant (*El Shaddaï*), à Abraham, à Isaac et à Jacob ; mais je n'ai point été connu d'eux par mon nom d'*Éternel*[1]. » *Yahwe*, *Jehovah* est à la fois le vrai Dieu et le dieu national d'Israël[2].

1. *Exode*, chap. VI, vers. 2-3. (Q)

2. J'ai consulté, sur le sens précis et nuancé de ces diverses dénominations de Dieu en hébreu, mon savant confrère à l'Académie des Inscriptions, M. Munk, qui a répondu à toutes mes questions avec autant de netteté que d'obligeance.

L'histoire des Hébreux n'est pas moins significative ni moins claire que leur langue : c'est l'histoire des rapports du Dieu unique et immuable avec le peuple qu'il a choisi pour être le représentant spécial du principe religieux et la source régénératrice de la vie religieuse dans le genre humain. Ce peuple traverse les destinées et les épreuves ordinaires des autres peuples; il demande ou subit des gouvernements divers; il tombe dans les erreurs et les fautes communes des nations; il succombe fréquemment aux tentations de l'idolâtrie; il a, comme les autres, ses jours de vertu et de vice, de prospérité et de revers, de gloire et d'abaissement. A travers toutes les vicissitudes et tous les égarements du peuple de la Bible, le Dieu de la Bible reste invariablement le même, sans aucune teinte d'anthropomorphisme, sans aucune altération dans l'idée que se font de sa nature les Hébreux, fidèles ou infidèles à ses commandements. C'est toujours le Dieu qui a dit :

« Je suis celui qui suis, » à qui son peuple ne demande aucune autre explication de lui-même, et qui, toujours présent et souverain, poursuit les desseins de sa providence sur les hommes qui usent et abusent de la liberté qu'il leur a donnée en les créant.

Je veux retracer, d'après la Bible, les principales phases et les principaux acteurs de cette histoire. Plus je l'étudie, plus je sens que j'assiste, comme le dit M. Ewald, « à l'histoire de la vraie religion marchant de degré en degré à son complet développement, » c'est-à-dire à l'action de Dieu sur les premiers pas et sur le progrès religieux du genre humain.

1° DIEU ET ABRAHAM.

Abraham ouvre l'histoire du peuple hébreu, son histoire temporelle et spirituelle. A sa première apparition dans la Bible, Abraham est un chef nomade, qui a quitté la Chaldée et la ville de Charran, où vivait son père Tharé, descendant de Sem, et qui erre avec sa famille, ses serviteurs et ses troupeaux, d'abord à l'entrée, puis à l'intérieur du pays de Chanaan, s'arrêtant là où il trouve de l'eau et des pâturages, et promenant, tantôt dans les montagnes, tantôt dans les plaines, ses tentes et sa tribu. Pourquoi est-il sorti de la

Chaldée? Selon la Bible même, son père Tharé était idolâtre : « Vos pères, dit Josué au peuple d'Israël, ont habité autrefois au delà du fleuve (l'Euphrate), savoir Tharé, père d'Abraham et père de Nachor, et ils ont servi d'autres dieux[1]. » Le livre de Judith contient la même assertion[2], et les traditions juives et arabes la confirment en l'amplifiant; le père d'Abraham, disent-elles, était fanatiquement adonné au culte des idoles, et son fils Abraham, qui y résistait, fut un jour, sur sa provocation, jeté dans un four ardent dont il ne sortit que par miracle. L'historien Josèphe parle de soulèvements qui éclatèrent, à l'occasion de ces discordes religieuses, parmi les Chaldéens.

La Bible ne s'en tient pas à ces traditions; dès les premiers jours, Dieu intervient dans l'histoire du père des Hébreux : « L'Éternel avait dit à Abraham : « Sors de ton pays et de ton paren-

1. *Josué*, chap. XXIV, vers. 2. (R)
2. *Judith*, chap. V, vers. 6-9.

« tage et de la maison de ton père, et viens au « pays que je te montrerai. Et je te ferai devenir « une grande nation; je te bénirai, et je rendrai « ton nom grand... et toutes les familles de la terre « seront bénies en toi. » Abraham donc sortit, comme l'Éternel le lui avait dit... Et il prit aussi Sarah, sa femme, et Loth, fils de son frère, et tout le bien qu'ils avaient acquis, et les personnes qu'ils avaient eues à Charran; et ils sortirent pour venir au pays de Chanaan, et ils y entrèrent[1]. »

Comment Dieu avait-il parlé à Abraham? Était-ce par une voix extérieure ou par une inspiration intérieure? L'écrivain biblique ne s'en préoccupe nullement; Dieu est, pour lui, présent et agissant dans l'histoire aussi bien qu'Abraham; l'intervention de Dieu n'a rien, à ses yeux, que de naturel et de simple. La même foi anime Abraham; il sort de la Chaldée et erre dans la

1. *Genèse*, chap. XII, vers. 1-5. (S)

Palestine, selon la parole et sous la direction de l'Éternel.

Il erre au milieu des populations déjà fixées sur la terre de Chanaan et avec lesquelles il vit en paix, mais sans s'unir à elles, leur portant secours quand elles sont attaquées par des chefs étrangers, se battant pour elles en ami fidèle, quelquefois peut-être en vaillant *condottiere*, mais restant isolé en patriarche nomade, avec sa famille et sa tribu, se refusant même aux dons et aux faveurs qui pourraient abaisser son caractère et altérer son indépendance. Partout où il s'arrête et où quelque incident important lui arrive, à Sichem, à Béthel, à Berseebah, à Hébron, il élève un autel à son Dieu. Dans sa vie errante et mal pourvue, une famine le pousse jusqu'en Égypte, le premier peut-être de ces chefs pasteurs venus d'Asie qui devaient bientôt envahir cette riche contrée. Abraham passe en Égypte plusieurs années, bien traité par le Pharaon du

temps, en rapports bienveillants avec les prêtres égyptiens, échangeant avec eux ce qu'ils avaient, les uns et les autres, de connaissances astronomiques ou naturelles, mais maintenant toujours avec soin l'isolement de sa famille, de sa tribu, de son culte. De son plein gré ou sur la demande du Pharaon, il quitte l'Égypte, emmenant des troupeaux, des chameaux, des esclaves égyptiens, entre autres sa servante Agar; il retourne dans le pays de Chanaan, erre encore dans plusieurs parties du territoire, prend part à divers événements, troubles intérieurs ou guerres extérieures, et s'établit enfin avec les siens à Hébron, auprès des chênes de Mamré, chez la peuplade des Héthiens, mais toujours en étranger et toujours attentif à en conserver le caractère et l'indépendance. Quand sa femme Sarah mourut, « Abraham, s'étant levé de devant son mort, dit la Genèse, parla aux Héthiens, disant : — Je suis étranger et habitant parmi vous; donnez-moi une

possession où j'aie droit de sépulcre parmi vous, afin que j'enterre mon mort et que je l'ôte de devant mes yeux. — Et les Héthiens répondirent à Abraham et lui dirent : — Mon seigneur, écoute-nous ; tu es parmi nous un grand prince ; enterre ton mort dans celui de nos sépulcres qui te plaira le plus. Nul de nous ne te refusera son sépulcre, afin que tu y enterres ton mort. — Alors Abraham se leva, et se prosterna devant le peuple du pays, les Héthiens, et il leur dit : — S'il vous plaît que j'enterre mon mort et que je l'ôte de devant mes yeux, écoutez-moi et intercédez pour moi envers Héphron, fils de Tsohar, afin qu'il me donne sa caverne de Macpélah, qui est à l'extrémité de son champ. Qu'il me la cède devant vous, pour le prix qu'elle vaut, et que je la possède pour en faire un sépulcre. — Or, Héphron était assis parmi les Héthiens. Héphron donc, Héthien, répondit à Abraham, en la présence des Héthiens qui l'écoutaient..., disant : — Non, mon seigneur, écoute-

moi : je te donne le champ; je te donne aussi la caverne qui y est; je te la donne en présence des enfants de mon peuple; enterres-y ton mort. — Et Abraham se prosterna devant le peuple du pays, et il parla à Héphron devant tout le peuple du pays, et dit : — Mais, s'il te plaît, je te prie, écoute-moi; je te donnerai l'argent du champ; reçois-le de moi, et j'y enterrerai mon mort. — Et Héphron répondit à Abraham, disant : — Mon seigneur, écoute-moi; la terre vaut quatre cents sicles d'argent entre toi et moi; mais qu'est-ce que cela? Enterre donc ton mort. — Et Abraham, ayant entendu Héphron, lui paya l'argent dont il avait parlé, en présence des Héthiens, savoir quatre cents sicles d'argent qui avaient cours entre les marchands. Et le champ d'Héphron, qui était à Macpélah, au devant de Mamré, tant le champ que la caverne qui y était, et tous les arbres qui étaient dans le champ et dans tous ses confins tout autour, fut acquis en propriété

à Abraham, en présence des Héthiens... Et après cela, Abraham enterra Sarah, sa femme, dans la caverne de Macpélah, au devant de Mamré, qui est Hébron, au pays de Chanaan. Le champ donc, et la caverne qui y est, fut assuré par les Héthiens à Abraham, afin qu'il le possédât pour y faire son sépulcre [1]. »

Peu importe à Abraham sa précaire condition d'étranger errant; il a foi en Dieu. Dieu commande, et Abraham obéit. Dieu promet, et Abraham s'y confie. Un jour pourtant, avec un sentiment d'inquiétude modeste : « Seigneur Éternel, que me donneras-tu? demande Abraham à Dieu; voici, tu ne m'as point donné d'enfants; et voilà, Éliézer de Damas, l'intendant de ma maison, sera mon héritier. » — Et voici, la parole de l'Éternel lui fut adressée, disant : « Celui-ci ne sera point ton héritier; mais celui qui sortira de tes entrailles sera ton

1. *Genèse,* chap. XXIII, vers. 3-20. (T)

héritier. Je suis le Dieu fort, tout-puissant : marche devant ma face et en intégrité. J'établirai mon alliance entre moi et toi, et entre ta postérité après toi dans leurs âges, pour être une alliance éternelle; et je te donnerai, et à ta postérité après toi, le pays où tu demeures comme étranger, tout le pays de Chanaan, en possession perpétuelle, et je leur serai Dieu. Mais toi, tu garderas mon alliance, toi et ta postérité après toi, dans leurs âges. » — Et Abraham crut à l'Éternel, et l'Éternel lui imputa cela à justice [1]. »

De nos jours, au sein de notre civilisation chrétienne, l'obéissance à Dieu et la confiance en Dieu sont les premiers préceptes chrétiens, les premières vertus chrétiennes. Ce sont aussi les vertus d'Abraham et les préceptes de l'histoire d'Abraham dans la Bible. Et le Dieu d'Abraham, le Dieu de la Bible est le même qu'adorent au-

1. *Genèse,* chap. xv et xvii, vers. 1-6, 1-9. (U)

jourd'hui les chrétiens, le même que conçoivent aujourd'hui les philosophes qui croient en Dieu, l'Être absolu et parfait, l'Être en soi, l'Éternel, sans possibilité et sans tentative de le définir autrement. Des milliers d'années n'ont rien changé à la notion biblique de Dieu dans l'âme de l'homme, ni aux lois essentielles de la relation de l'homme avec Dieu.

La tradition historique confirme pleinement le fait moral que je signale. Abraham n'a été l'objet d'aucune conception mystique, d'aucune transformation mythologique; nulle part il n'a été érigé en personnage surhumain, en demi-dieu ou en fils de Dieu; il est resté le modèle de la foi et de la soumission religieuses, le type de l'homme pieux en relation intime avec Dieu. Dans toute l'antiquité et dans tout l'Orient, pour les premiers chrétiens comme pour les Juifs et les Arabes, pour les musulmans comme pour les Juifs et les chrétiens, Dieu est le Dieu d'Abraham; Abraham est l'ami de

Dieu, le père et le prince des croyants; ce sont les noms que lui donne l'Évangile [1], et le Koran le célèbre en disant : « Quand la nuit étendit sur lui ses ombres, il vit une étoile et dit : Ceci est mon Seigneur. — Mais quand l'étoile se coucha, il dit : Je n'aime pas ce qui se couche. — Et quand il vit la lune se lever, il dit : Ceci est mon Seigneur. — Mais quand la lune se coucha, il dit : Vraiment, si mon Seigneur ne me dirige pas dans la bonne voie, je serai un de ceux qui s'égarent. — Et quand il vit le soleil se lever, il dit : Celui-ci est mon Seigneur; il est plus grand que l'étoile ou la lune. — Mais quand le soleil vint à se coucher, Abraham dit : O mon peuple, j'en ai fini avec ces choses; je tourne ma face vers Celui qui a fait le ciel et la terre [2]. »

1. Saint Paul, *Épître aux Romains*, ch. IV; *aux Galates*, ch. III. — *Épître catholique de saint Jacques*, ch. II, vers. 23.

2. *Koran*, chap. VI.

L'Éternel, le Dieu unique et immuable est le Dieu d'Abraham. Abraham est le serviteur et l'adorateur du vrai Dieu.

2° DIEU ET MOÏSE.

La notion vraie de Dieu et la foi dans sa présence et sa providence actives et continues, tels sont les deux grands faits religieux qui se rattachent au nom d'Abraham. Ainsi commencent l'histoire du peuple hébreu et l'ancienne alliance qui, du Pentateuque à l'Évangile, est devenue la nouvelle alliance, la religion chrétienne.

Environ cinq siècles plus tard, les Hébreux sont en Égypte, établis dans la terre de Gessen, entre le Nil inférieur, la mer Rouge et le Désert,

dans une situation bien différente de celle où ils y avaient été d'abord quand la fortune de l'arrière-petit-fils d'Abraham, Joseph, à la cour du Pharaon, les y avait attirés. Le nouveau Pharaon les opprime cruellement : ils sont en proie aux misères de la servitude, à la contagion de l'idolâtrie, à tous les maux, à tous les périls matériels et moraux qui peuvent frapper un petit peuple tombé sous le joug d'une nation puissante et civilisée. Pourtant les Hébreux persistent dans leur foi religieuse, dans leurs souvenirs nationaux; ils ne se confondent point avec leurs maîtres ; ils souffrent sans résister activement ; ils ne se délivreront point eux-mêmes, mais ils n'ont pas cessé de croire en leur Dieu et ils attendent un libérateur.

Moïse a été sauvé des flots du Nil par la fille même du Pharaon. Il a été élevé à Héliopolis, au milieu des pompes de la cour, et instruit dans les sciences des prêtres égyptiens. Il a servi le souverain de l'Égypte ; il a commandé ses troupes et

fait pour lui la guerre aux Éthiopiens. Il a reçu un nom égyptien, Osarsiph ou Tisithen. Tout semble concourir pour faire de lui un Égyptien. Mais il reste un fidèle Israélite, fidèle à la foi et à la destinée de ses frères. Leur oppression l'indigne; il venge l'un d'eux en tuant son oppresseur. Les opprimés ont peur et le renient au lieu de le soutenir. Moïse s'enfuit d'Égypte, et se réfugie dans le désert, chez une tribu d'Arabes nomades, les Madianites, issus comme lui d'Abraham. Leur chef, le Scheick de la tribu, Jethro, dit aussi Hobab, l'accueille paternellement et lui donne sa fille Séphora en mariage. Le fier Israélite, qui n'a pas voulu rester Égyptien, devient Arabe et mène pendant plusieurs années la vie nomade de la tribu hospitalière. C'est dans la péninsule de Sinaï que Moïse erre avec les serviteurs et les troupeaux de son beau-père : au centre de cette péninsule, jadis province de l'empire des Pharaons, mais rentrée dans la possession des Arabes

pasteurs, s'élève le Sinaï, mont auquel se rattachent de temps immémorial, parmi les peuplades d'alentour, des traditions sacrées, comme au mont Ararat en Arménie et à l'Himalaya dans l'Inde. Dans ce lieu révéré, devant un buisson enflammé, Moïse, le cœur plein de foi, entend Dieu qui l'appelle et lui ordonne d'aller retirer son peuple, les enfants d'Israël, hors d'Égypte. Comme jadis Abraham, Moïse est modeste et doute de lui-même : « Qui suis-je, moi, que j'aille vers Pharaon, et que je retire les enfants d'Israël hors d'Égypte?... Quand je serai venu vers eux et que je leur aurai dit : « Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous, » alors, s'ils me disent : Quel est son nom? que leur dirai-je? — Alors Dieu dit à Moïse : « *Je suis celui qui suis.* » Il dit aussi : « Tu diras ainsi aux enfants d'Israël : Celui qui s'appelle *Je suis*, m'a envoyé vers vous [1]. » Moïse croit et obéit : le libérateur d'Israël a reçu de

1. *Exode*, chap. III, vers. 11, 13-14. (V)

Jehovah sa mission et ne s'inquiète plus que de l'accomplir.

En présence de tels faits, devant cette association de Dieu et de l'homme dans la même œuvre, les adversaires du surnaturel se récrient : « A quoi bon, demandent-ils, ce mélange de l'action divine et de l'action humaine? Dieu a-t-il besoin du concours de l'homme, et ne peut-il pas, s'il le veut, accomplir lui-même et par son plein pouvoir tous ses desseins? » A mon tour, je leur demanderai s'ils savent pourquoi Dieu a créé l'homme, et s'il les a mis dans le secret de ses intentions envers les instruments qu'il emploie à ses desseins. C'est précisément le privilége de l'homme d'être l'associé à la fois soumis et libre de Dieu, et d'intervenir, par sa propre action, dans des plans dont une infiniment petite part est révélée à son intelligence et réservée à son travail. L'Asie occidentale et son histoire sont remplies du nom de Moïse; juifs, chrétiens et mahométans l'appellent

le premier prophète, le grand législateur, le grand théologien; partout, sur le théâtre des événements, les lieux conservent sa mémoire; le voyageur y rencontre le puits de Moïse, le ravin de Moïse, la montagne de Moïse, la vallée de Moïse. Dans d'autres pays et d'autres siècles, ce nom a été donné comme le plus glorieux que les saints pussent recevoir: saint Pierre a été appelé le Moïse de l'Église chrétienne; saint Benoît, le Moïse des ordres monastiques; Ulphilas, le Moïse des Goths. Qu'a fait Moïse pour obtenir une si haute et si permanente renommée? Il n'a gagné point de batailles; il n'a conquis point de territoires; il n'a fondé point de villes; il n'a gouverné point d'États; il n'était pas même un homme habile et puissant par l'éloquence: « Hélas, Seigneur, dit-il à l'Éternel, ni d'hier ni d'avant-hier je ne suis point un homme qui ait la parole aisée, même depuis que tu as parlé à ton serviteur, car j'ai la bouche et la langue pesantes [1]. »

1. *Exode*, chap. IV, vers. 10. (X)

Il n'y a, dans cette histoire, pas une grande action humaine, pas un grand événement qui soit le fait de l'homme; tout est le fait de Dieu, et Moïse n'est, en toute occasion, que l'interprète et l'instrument de Dieu; c'est à cette mission qu'il a consacré son âme et sa vie; c'est à ce titre seul qu'il est puissant et qu'il concourt, en tant qu'homme, à une œuvre infiniment plus grande et plus durable que celle de tous les héros et de tous les maîtres du monde.

Je ne connais pas de plus frappant spectacle que celui de l'inébranlable foi et de l'inépuisable énergie de Moïse dans la poursuite de cette œuvre qui n'est pas la sienne propre, et dans laquelle il exécute ce qu'il n'a pas conçu, il obéit bien plus qu'il ne commande. Les obstacles, les mécomptes abondent devant lui; il est aux prises avec les faiblesses, les infidélités, les fantaisies, les jalousies, les séditions de son peuple, de sa propre famille : il a lui-même ses moments de tristesse et

d'inquiétude. Il crie à l'Éternel : « Que ferai-je à ce peuple? Peu s'en faut qu'ils ne me lapident... Je te prie, fais-moi voir ta gloire. » Et Dieu lui répond : « Je ferai passer toute ma bonté devant ta face; mais tu ne pourras pas voir ma face, car nul homme ne peut me voir et vivre[1]. » Et Moïse se confie en Dieu et continue à triompher en lui obéissant.

L'œuvre de la délivrance est consommée; Moïse a conduit le peuple d'Israël hors d'Égypte, et surmonté les premiers périls et les premières souffrances du désert. Ils avancent dans le groupe montueux de la péninsule de Sinaï. De vallée en vallée, ils arrivent « à l'entrée d'un large bassin entouré de pics élevés. Celui de ces pics qui commande la vue la plus étendue est couvert de blocs énormes, comme si la montagne avait été bouleversée par un tremblement de terre. Une fente

1. *Exode*, chap. XVII, vers. 4; chap. XXXVIII, vers. 18-20.
(Y)

profonde divise le pic en deux sommets. La plaine située au dessous est l'emplacement bien caractérisé du camp israélite. L'existence d'une telle plaine en face d'un mont escarpé coïncide avec le récit biblique au point de fournir une forte preuve interne, non-seulement que c'est là le lieu de la scène, mais que la scène même a été décrite par un témoin oculaire. Les approches du lieu, prolongées et solennelles, comme vers quelque sanctuaire naturel, semblent une préparation convenable à l'événement qui va suivre. Une ligne de terrains d'alluvion exhaussés au pied du pic rappelle « les bornes qui, selon l'Exode, devaient empêcher le peuple de toucher la montagne[1]. » La plaine n'est point inégale, brisée et étroitement fermée, comme presque toutes celles qui se rencontrent dans ce groupe; elle offre une courbe longue et profonde dans laquelle le peuple a pu

1. *Exode*, chap. XIX, vers. 12.

se replier et se tenir à l'écart. La colline, qui s'élève comme un immense autel en face du peuple réuni, et qui se dessine sur le ciel, d'un bout à l'autre de la plaine, avec une grandeur isolée, est bien l'image de cette montagne « qui ne devait pas être touchée, » et du haut de laquelle « la voix de Dieu » pouvait être entendue au loin dans tout l'espace agrandi sur ce point par le confluent de toutes les vallées voisines. Là est vraiment, entre toutes les parties de la péninsule, un sanctuaire retiré comme à l'extrémité du monde, loin du tumulte et de la confusion des choses terrestres [1]. »

Tel était, il y a trois mille cinq cents ans, et tel est encore le lieu où Moïse reçut de Dieu et donna au peuple d'Israël cette loi des dix commandements qui retentit encore aujourd'hui dans toutes

1. *Sinaï and Palestine, in connection with their history,* par Arthur Stanley, doyen de Westminster, pag. 42-43. Londres, 1862.

les églises chrétiennes, comme la première base de la foi et la première règle morale des peuples chrétiens.

Les Hébreux, au moment où le Décalogue devint leur foi fondamentale, étaient dans une crise de transformation sociale, et près de passer de l'état pastoral et nomade à l'état agricole et sédentaire. Il semble qu'à une telle époque les institutions politiques d'un peuple, les bases de son gouvernement soient sa plus naturelle et plus pressante affaire. Le Décalogue y reste absolument étranger, n'y fait pas la plus lointaine, la plus indirecte allusion. C'est une loi exclusivement religieuse et morale, qui ne se préoccupe que des devoirs des hommes envers Dieu et leurs semblables, et qui admet d'ailleurs, par son silence, toutes les formes de gouvernement que peut commander ou produire l'état intérieur ou extérieur de la société. Grand et original caractère, qui ne se rencontre point dans les lois primitives des États

naissants, et où se révèle avec éclat la source divine de celle-ci : c'est à la nature et à la destinée morale de l'homme que le Décalogue s'adresse; c'est son âme et sa liberté intime qu'il veut régler; il livre sa condition extérieure et civile à toutes les chances variables des lieux et des temps.

Un autre caractère de cette loi n'est pas moins original ni moins auguste; elle place Dieu et les devoirs envers Dieu en tête de la vie et des devoirs de l'homme; elle unit intimement la religion et la morale, et les regarde comme inséparables. Que les philosophes les distinguent en les étudiant, qu'ils recherchent dans la nature humaine le principe ou les principes spéciaux de la morale considérée en elle-même et à part de la religion, c'est le droit de la science; mais ce n'est là qu'un travail scientifique, une dissection de l'âme, qui ne s'applique qu'à une partie de ses facultés et ne la prend point dans l'ensemble et la réalité de sa vie. L'être humain entier et vivant

est naturellement et à la fois moral et religieux; à la loi morale qu'il trouve en lui-même il faut un auteur et un juge; Dieu est, pour lui, la source et le garant, l'*Alpha* et l'*Oméga* de la morale. Que tel ou tel métaphysicien oublie Dieu en affirmant la loi morale, que tel ou tel homme reconnaisse et respecte la morale en restant étranger à la religion, cela se peut, cela se voit; l'esprit humain peut se contenter d'une si petite dose de vérité! L'homme se méconnaît et se mutile si aisément lui-même! Sa pensée est si aisément incomplète, inconséquente, et obscurcie ou égarée par sa passion et sa liberté! Mais ce ne sont là que des états exceptionnels de l'esprit, des abstractions scientifiques; les hommes n'y tombent point d'une façon générale et durable; dans la vie naturelle et pratique du genre humain, la morale et la religion sont nécessairement liées; et c'est l'un des divins caractères du Décalogue, comme l'une des causes de son autorité permanente après tant de siècles,

d'avoir proclamé et pris pour base leur intime union.

Je n'ai rien à dire ici de la législation civile et pénale de Moïse, ni de ses règlements sur le culte et l'organisation sacerdotale des Hébreux. Dans la première de ces deux parts du code mosaïque, un grand nombre de dispositions singulièrement morales, équitables et humaines se mêlent à des mœurs grossières, et dures quelquefois jusqu'à la barbarie. Le législateur est évidemment sous l'empire d'idées et de sentiments infiniment supérieurs à ceux du peuple auquel il est pourtant uni par une forte sympathie. Dans tout ce qui tient aux formes et aux pratiques extérieures du culte, les souvenirs de l'Égypte, les emprunts à ses usages et à ses cérémonies sont visibles et nombreux dans la législation mosaïque. Mais au-dessus de ces institutions et de ces traditions, souvent étrangères et incohérentes, plane et domine constamment la notion du Dieu

d'Abraham et de Jacob, du Dieu unique et éternel, du vrai Dieu. En toute occasion les lois de Moïse le rappellent et l'inculquent au peuple hébreu. Non pas comme on rappelle un principe, une institution, un système; mais comme on met un souverain, le souverain légitime et vivant, en présence de ceux qu'il gouverne, et qui lui doivent obéissance et fidélité. Moïse ne parle jamais en son propre nom, ni au nom d'aucun pouvoir humain, d'aucune portion du peuple hébreu; c'est Dieu seul qui parle et ordonne; Moïse reporte au peuple ses paroles et ses ordres. A sa première ascension sur la montagne de Sinaï, quand il eut reçu les premières inspirations de l'Éternel, « Moïse vint et appela les anciens du peuple, et proposa devant eux toutes les choses que l'Éternel lui avait commandées. — Alors tout le peuple, d'un commun accord, répondit et dit : « Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit[1]. » Quand

1. *Exode*, chap. XIX, vers. 7-8. (Z)

Moïse, remontant sur le mont Sinaï, eut reçu de Dieu le Décalogue, il revint; « il prit le livre de l'Alliance, et il le lut, le peuple l'écoutant qui dit: « Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit, et nous obéirons [1]. » A mesure que les événements se développent, le peuple hébreu est fort loin d'obéir toujours; il oublie, il viole souvent ces lois de Dieu qu'il a acceptées, et Dieu tour à tour le punit ou lui pardonne; mais c'est toujours Dieu seul qui agit; c'est de lui seul que tout émane; ni les prêtres qui président aux cérémonies de son culte, ni les anciens d'Israël qu'il appelle à se prosterner de loin devant lui, ni Moïse lui-même, son seul et constant interprète, ne font rien par eux-mêmes, ne réclament rien pour eux-mêmes. Le Pentateuque est l'histoire et le tableau du gouvernement personnel de Dieu sur le peuple d'Israël.

« Notre législateur, dit l'historien juif Josèphe, n'a pensé ni aux monarchies, ni aux oligarchies,

1. *Exode,* chap. XXIV, vers. 7. (AA)

ni aux démocraties, ni à aucune de ces formes politiques; il a prescrit que notre gouvernement serait (s'il est permis de se servir de cette expression un peu excessive) ce qu'on peut appeler une théocratie [1]. » Les écrivains éminents qui, dans ces derniers temps, ont le plus profondément étudié le régime mosaïque, M. Ewald en Allemagne [2], M. Milman et M. Arthur Stanley en Angleterre, M. Nicolas en France, ont adopté l'expression de Josèphe en lui donnant son vrai et complet sens : « Le terme de *théocratie*, dit M. Stanley, a été souvent employé depuis le temps de Moïse, mais dans le sens d'un gouvernement sacerdotal, ce qui est exactement le sens contraire à celui dans lequel le prenait son premier auteur. La théocratie de Moïse n'était point un gouvernement par des prêtres comme opposés à des rois;

1. Josèphe, *contra Apionem*, l. II, c. 17.

2. *Geschichte des Volkes Israel, bis Christus*, t. II, p. 188. — Gœttingen, 1853.

c'était le gouvernement de Dieu lui-même, opposé au gouvernement par des prêtres ou par des rois[1]. »

« Le mosaïsme, dit M. Nicolas, est une théocratie dans le sens propre du mot. Ce serait une complète erreur que d'entendre ce mot, appliqué au système mosaïque, dans le sens que l'usage lui a donné dans notre langue. Il ne s'agit pas ici, en effet, d'un gouvernement exercé par une caste sacerdotale, au nom et sous l'inspiration réelle ou prétendue de Dieu. Dans la législation mosaïque, les prêtres ne sont pas les ministres et les instruments de la volonté divine; Dieu règne et gouverne par lui-même. C'est lui qui a donné sa loi aux Hébreux; Moïse a été, il est vrai, l'intermédiaire entre l'Éternel et le peuple; mais le peuple a assisté au grand spectacle de la révélation de la loi; il l'a d'ailleurs acceptée librement; et dans l'alliance qui a été traitée entre l'Éternel et la fa-

1. *Lectures on the Jewish Church,* pag. 157.

mille de Jacob, Moïse n'a été, si l'on veut me passer cette expression, que l'officier public qui a proposé le contrat. Il faut ajouter qu'il resta lui-même en dehors de la caste sacerdotale, et enfin que le soin de conserver, d'amender et de faire exécuter la législation ne fut point confié aux prêtres [1]. »

Que les savants hommes qui caractérisent ainsi la théocratie mosaïque y arrêtent leur pensée, et mesurent toute la portée du fait qu'ils comprennent si bien. C'est un fait unique dans l'histoire du monde. L'idée de Dieu est, chez tous les peuples, la source des religions; mais, partout ailleurs que chez les Hébreux, à peine la source a apparu qu'elle se détourne et se trouble; les hommes prennent la place de Dieu; son nom sert à couvrir toutes sortes d'usurpations et de mensonges; tantôt des corporations sacerdo-

1. *Études critiques sur la Bible, — Ancien Testament,* pag. 172.

tales s'emparent de tout le gouvernement, civil et religieux, des peuples; tantôt des pouvoirs laïques dominent et s'asservissent la foi et la vie religieuses. Rien de semblable dans le régime mosaïque; son origine et ses principes fondamentaux condamnent et combattent d'avance de telles déviations. Point de sacerdoce dominateur. Point de pouvoir laïque oppresseur. Dieu est constamment présent et seul maître. Tout se passe entre Dieu et le peuple, par l'entremise d'un seul homme que Dieu inspire, en qui le peuple a foi, et qui ne réclame d'autre autorité que celle des révélations qu'il reçoit. Ce n'est pas là un fait humain; de même que le Dieu de la Bible est le vrai Dieu, de même la religion qui descend du Sinaï, par Moïse, sur le peuple choisi de Dieu, est la vraie religion destinée à devenir, par Jésus-Christ montant au Calvaire, la religion du genre humain.

3° DIEU ET LES ROIS.

Moïse a retiré d'Égypte le peuple d'Israël, et l'a conduit, à travers le désert, jusque sur la rive orientale du Jourdain, en vue de ce pays de Chanaan, sa terre promise. Mais là finit la mission de Moïse : « Monte au sommet de la montagne de Pisgah, lui a dit l'Éternel; élève tes yeux vers l'Occident et vers le Septentrion, le Midi et l'Orient, et regarde de tes yeux, car tu ne passeras point ce Jourdain; mais donne à Josué la charge, et le fortifie et l'encourage; car c'est lui

qui passera devant ce peuple, et qui le mettra en possession du pays que tu verras [1]. » Moïse a été, au nom de Jehovah, le libérateur et le législateur; Josué est le conquérant, guerrier pieux, modeste et rude, ardent serviteur de Jehovah, fidèle disciple de Moïse. Il passe le Jourdain, parcourt en tous sens la terre de Chanaan, bat successivement la plupart des peuplades qui l'habitent, les détruit, ou les expulse, ou traite avec elles, et partage leurs terres entre les douze tribus d'Israël, qui échangent leur vie errante contre la vie fixe et agricole dont Moïse leur a donné la loi. Les descendants d'Abraham s'établissent en maîtres sur le sol où Abraham avait demandé, comme une faveur, la permission d'acheter son tombeau.

Les conséquences de cette nouvelle situation ne tardent pas à se manifester. La conquête est difficile et longue; les violences et les rapines de

1. *Deutéronome*, chap. III, vers. 27-28. (BB)

l'état de guerre, d'une guerre de dépossession et d'extermination, remplacent, chez les Hébreux, les aventures et les émotions pieuses du désert. Malgré ses succès, la conquête demeure incomplète; plusieurs des peuplades chananéennes se défendent efficacement, et conservent, à côté des nouveaux venus, leur territoire, leurs lois et leurs dieux. Les douze tribus d'Israël se dispersent, et s'établissent, chacune pour son compte, sur des points divers et lointains, quelques-unes même séparées des autres par le Jourdain. L'unité de la nation hébraïque, de sa foi, de sa loi, de son gouvernement, de sa destinée, s'affaiblit rapidement; les velléités d'idolâtrie, qui ont si souvent éclaté dans son sein quand elle errait dans le désert, reparaissent et se développent, fomentées par le voisinage des peuplades chananéennes et polythéistes. Ce n'est pas précisément le polythéisme qui l'emporte sur le Dieu unique; ce sont les images matérielles de Jehovah qui deviennent, au milieu de

telle ou telle tribu, l'objet de ce culte idolâtre que proscrit si fortement le Décalogue : « Les enfants d'Israël firent ce qui est mauvais devant l'Éternel, et ils oublièrent l'Éternel leur Dieu, et ils rendirent un culte aux Bahalims et aux bocages [1]. » Sous l'empire de ces circonstances, l'état moral et social du peuple d'Israël s'altère profondément; la barbarie, jadis fanatique et austère, y devient déréglée et licencieuse; ses chefs, ses *Juges* pendant l'époque qui porte ce nom, ne possèdent plus et souvent ne méritent plus sa confiance; même les actes héroïques de quelques-uns d'entre eux, de Gédéon, de Déborah, de Samson, ont un caractère plus étrange qu'auguste. La théocratie mosaïque se voile; la nation hébraïque se désorganise ; l'anarchie religieuse et politique s'étend et s'aggrave de jour en jour dans Israël.

Mais là où la lumière divine a lui, elle ne

1. *Livre des Juges*, chap. III, vers. 7. (CC)

s'éteint pas complétement, et quand la voix de Dieu a parlé, elle ne cesse pas de retentir, même aux oreilles qui ne l'écoutent plus. On a dit qu'après Josué, dans le laps de temps qui s'écoula entre le régime des *Juges* et la fin du règne de Salomon, le souvenir de Moïse, de son action et de ses lois avait presque entièrement disparu et perdu toute autorité dans Israël. Quelques passages des récits bibliques durant cette époque suffiront à redresser cette erreur. Je lis dans le *Livre des Juges*, à propos des nations chananéennes qui résistèrent et survécurent, dans leur pays, à la conquête et à l'établissement des tribus hébraïques : « Ces nations servirent à éprouver Israël, pour voir s'ils obéiraient aux commandements que l'Éternel avait faits à leurs pères par Moïse [1]. » Et dans le *Livre de Samuel :* « L'Éternel est celui qui établit Moïse et Aaron qui tirèrent

1. *Livre des Juges*, chap. III, vers. 4. (DD)

vos pères hors d'Égypte, et qui les ont fait habiter en ce lieu [1]. » Et dans le *Livre des Rois*, David, près de mourir, dit à son fils Salomon : « Observe ce que l'Éternel ton Dieu veut que tu gardes, en marchant dans ses voies et en gardant ses statuts, ses commandements, ses ordonnances et ses témoignages, selon ce qui est établi dans la loi de Moïse [2]. » Et quand Salomon, après la solennelle dédicace de son temple, eut adressé à Dieu sa prière d'actions de grâces, « il se tint debout, et il bénit toute l'assemblée d'Israël à haute voix, disant : Béni soit l'Éternel qui a donné du repos à son peuple d'Israël, comme il en avait parlé ! Il n'est pas tombé à terre un seul mot de toutes les bonnes paroles qu'il avait prononcées par Moïse, son serviteur [3]. » Dans les mœurs et la vie pratique des Israélites, ces « bonnes paroles »

1. *Samuel,* chap. XII, vers. 6-8. (EE)
2. *Rois,* liv. I, chap. II, vers. 3. (FF)
3. *Rois,* liv. I, chap. VIII, vers. 55-56. (GG)

n'avaient pas, il est vrai, conservé toute leur efficace; le culte de Jehovah et la législation de Moïse avaient subi de tristes oublis et de graves altérations; mais, dans le sentiment national, Jehovah, l'Éternel, était toujours le Dieu unique, le vrai Dieu, et Moïse son interprète. Le désordre moral et social avait envahi la confédération hébraïque; la loi et la tradition divines étaient sans cesse violées, mais non méconnues; c'était toujours la loi et la tradition divines, objets de la foi et du respect d'Israël.

Quand le mal de l'anarchie eut amené de grands revers nationaux, quand les Philistins au sud, les Ammonites à l'est, les Mésopotamiens au nord eurent humilié et mis en péril l'établissement des Hébreux dans le pays de Chanaan, un cri général s'éleva; de toutes parts les tribus réclamèrent un pouvoir fort, un chef unique, capable de maintenir au dedans l'ordre, au dehors la sûreté et l'honneur d'Israël. Un grand et fidèle serviteur

de Jehovah, le dernier des juges et le plus grand des prophètes depuis Moïse, Samuel, avait naguère gouverné Israël et lutté fortement contre les vices et les malheurs publics; mais « il était devenu vieux, et ses fils, qu'il avait établis pour juges sur Israël, ne suivaient point son exemple; ils se détournaient après le gain déshonnête, et ils prenaient des présents et pervertissaient le droit. C'est pourquoi tous les anciens d'Israël s'assemblèrent, et vinrent vers Samuel à Rama, et ils lui dirent : Voici, tu es devenu vieux, et tes fils ne marchent point dans tes voies; maintenant établis sur nous un roi pour nous juger, comme en ont toutes les nations [1]. » La demande n'avait rien d'étrange; à l'époque même où Dieu, par son serviteur Moïse, gouvernait personnellement Israël, la chance de l'établissement d'une royauté humaine avait été prévue et réglée d'avance par la

1. *Samuel,* liv. I, chap. VIII, vers. 1-5. (HH)

loi divine : « Quand tu seras entré au pays que l'Eternel ton Dieu te donne, avait dit Moïse au peuple hébreu, et que tu le posséderas et que tu y demeureras, si tu dis : « J'établirai un roi sur « moi, comme toutes les nations qui sont autour « de moi, » tu ne manqueras pas de t'établir pour roi celui que l'Éternel ton Dieu aura choisi ; tu t'établiras pour roi un homme qui soit d'entre tes frères, et tu ne pourras point établir sur toi un homme étranger qui ne soit point ton frère [1]. » Bien que prévue par la loi divine, la demande du peuple déplut fortement à Samuel ; « car la domination royale lui était odieuse, dit l'historien Josèphe ; il avait l'amour inné de la justice, et il était ardemment attaché à l'aristocratie, comme au régime politique qui rendait les hommes heureux et dignes de Dieu [2] ; » mais « l'Éternel dit à Samuel : Obéis à la voix du peuple, car ils ne

1. *Deutéronome,* chap. XVII, vers. 14-15. (II)
2. Josèphe, *Ant. Jud.,* liv. VI, chap. III.

t'ont point rejeté, mais ils m'ont rejeté afin que je ne règne point sur eux. Maintenant donc, obéis à leur voix; toutefois, ne manque pas de protester expressément contre eux, et de leur déclarer comment le roi qui régnera sur eux les traitera. » Samuel prédit aux Hébreux tout ce qu'il leur en coûterait d'avoir un roi et tout ce qu'ils auraient à en souffrir dans leurs familles, leurs biens, leurs libertés : « Mais le peuple ne voulut point écouter les discours de Samuel, et ils dirent : Non, mais il y aura un roi sur nous, et nous serons comme toutes les autres nations, et notre roi nous jugera, et sortira devant nous, et conduira nos guerres. — Samuel donc entendit toutes les paroles du peuple, et les rapporta à l'Éternel, et l'Éternel dit à Samuel : — Obéis à leur voix et établis-leur un roi[1]. »

L'histoire du monde n'offre point d'exemple

1. *Samuel,* liv. I, chap. VIII, vers. 6-22. (JJ)

où les mérites et les vices de la monarchie absolue se soient aussi rapidement développés et manifestés avec autant d'éclat que dans cette petite monarchie hébraïque instituée, sur le vœu du peuple, pour échapper à l'anarchie. Trois rois s'y succèdent, profondément divers d'origine, de caractère, de conduite et de destinée. Saül est un guerrier, choisi par Samuel à raison de sa force, de sa beauté physique et de sa bravoure; toujours prêt à combattre, mais sans prévoyance et sans persévérance dans ses guerres; bientôt enivré de sa fortune, emporté par des passions brutales, capricieuses et jalouses; tour à tour en lutte furieuse ou en attitude subalterne avec son patron Samuel, son fils Jonathan, son gendre David; vrai roi barbare, arrogant et mobile, effréné et superstitieux, utile un moment à Israël contre ses ennemis, mais incapable de le gouverner au nom de son Dieu. David est au contraire le représentant fidèle et harmonieux de la foi et de la vie religieuse dans

Israël ; adorateur fervent et soumis de l'Éternel, à toutes les époques et dans les fortunes les plus diverses de sa carrière tour à tour si humble et si grande ; à la fois guerrier, roi, prophète et poëte, ardent à célébrer son Dieu en poëte comme à le servir en guerrier et à lui obéir en roi ; également sublime soit qu'il rende grâces à l'Éternel dans ses triomphes, soit qu'il l'invoque dans ses détresses ; accessible aux plus coupables faiblesses humaines, mais prompt au repentir après la faute, et donnant toujours, à ses élans de joie ou de tristesse pieuse, la première place dans son âme ; vrai roi du peuple qui adore le vrai Dieu. David accomplit l'œuvre de son temps ; il atteint le but dans lequel avait été réclamée et instituée la nouvelle monarchie ; il laisse les tribus d'Israël ralliées au dedans, rassurées au dehors, en voie de bon ordre et de confiance. Héritier de ses travaux et de ses succès, son fils Salomon lui succède, et règne quarante ans, avec presque autant de repos que d'éclat :

« Dieu lui avait donné la sagesse et une fort grande intelligence, et une étendue d'esprit en aussi grande abondance que celle du sable qui est sur le bord de la mer. Il avait la paix avec ceux qui étaient autour de lui de tous côtés; et pendant toute sa vie, Juda et Israël habitaient en assurance, chacun sous sa vigne et sous son figuier, depuis Dan jusqu'à Beersebah [1]. » Le royaume et la royauté hébraïques s'élevèrent, sous le gouvernement de Salomon et dans toute l'Asie occidentale, à un degré de puissance et de splendeur jusque-là inconnu des Hébreux. Fortune démesurée pour un nouveau roi et un petit État, et qui rappelle les rapides histoires, les comètes politiques de l'Orient. Salomon y perdit sa sagesse avec sa vertu; le premier prince héréditaire de la monarchie hébraïque finit sa vie en voluptueux souverain d'Ecbatane ou de Ninive; le fils du pieux roi David

1. *Rois*, liv. I, chap. IV, vers. 29 et 24, 25. (KK)

devint un moraliste sceptique, observateur profond, mais dégoûté, de la nature et de la destinée humaines. Et le royaume ne survécut pas au roi ; le peuple s'amollit et se corrompit comme le souverain ; Salomon à peine mort, sa monarchie se divisa en deux royaumes rivaux et bientôt ennemis, en proie tantôt à la tyrannie, tantôt à l'anarchie, et presque toujours à la guerre. Ce n'était pas, comme jadis, une mauvaise phase passagère dans l'histoire du peuple hébreu ; c'était sa décadence qui commençait, une décadence sans retour.

Que deviendra, dans cette décadence, la loi révélée à Moïse sur le Sinaï? Est-elle destinée à tomber avec la monarchie de Salomon, ou à languir et à dépérir au milieu des luttes et des désastres de Juda et d'Israël? Tout au contraire : la foi et la loi religieuse des Hébreux non-seulement se perpétueront, mais se relèveront dans cette époque de ruine politique. Les desseins de Dieu sont au-dessus du sort des États, et les instru-

ments ne leur manquent jamais : à travers les violences des rois et les défaillances du peuple, les prophètes d'Israël maintiendront l'ancienne alliance, et prépareront l'avénement de l'alliance nouvelle qui fera, du Dieu d'Israël, le Dieu du genre humain.

4° DIEU ET LES PROPHÈTES.

Un publiciste célèbre, libre penseur, et qui appartient à l'école radicale, un peu même à l'école positiviste, M. John Stuart Mill, a dit tout récemment, dans son ouvrage sur le gouvernement : « La hiérarchie égyptienne et le despotisme paternel de la Chine étaient des instruments très-propres à porter ces nations au degré de civilisation qu'elles ont atteint. Mais une fois arrivées à ce point, elles y ont fait une halte permanente, faute de liberté intellectuelle et de

développement individuel, double condition de progrès interdite à ces peuples par les institutions mêmes qui avaient dominé leur carrière; et comme ces institutions n'ont pas disparu pour faire place à d'autres, tout progrès ultérieur a été arrêté. Un autre peuple d'Orient, bien petit et bien insignifiant à côté de ces deux-là, les Juifs, offre un exemple tout contraire. Les Juifs aussi avaient une monarchie absolue et une hiérarchie, et leurs institutions étaient d'origine sacerdotale comme celle des Hindous. Et ces institutions firent, pour eux, ce qu'elles firent pour d'autres races en Orient; elles leur donnèrent l'ordre, l'activité industrielle et une vie nationale. Mais ni les rois ni les prêtres des Juifs n'ont exercé sur eux, comme il est arrivé chez les autres peuples d'Orient, une domination exclusive. La religion hébraïque, qui autorisait des hommes de génie et d'un grand caractère religieux à être regardés et à se regarder eux-mêmes comme

inspirés du ciel, a donné naissance à une institution, non pas organisée, mais d'un prix inestimable, à l'ordre des prophètes, si l'on peut l'appeler un ordre. Sous la protection, sinon toujours, du moins en général efficace, de leur caractère sacré, les prophètes étaient, dans la nation juive, un pouvoir souvent supérieur à celui des rois et des prêtres; et ils maintenaient, dans ce petit coin du monde, cette diversité, cette lutte des influences qui est la seule garantie réelle du progrès continu. La religion n'était pas, chez les Hébreux, comme elle l'a été si souvent ailleurs, la simple consécration de tout le régime établi, et un obstacle à tout progrès ultérieur. Un Israélite distingué, M. Salvador, a dit que les prophètes étaient, dans l'Église et l'État juifs, l'équivalent de la liberté de la presse chez les modernes; c'est là une juste mais insuffisante image du rôle qu'a joué, dans l'histoire nationale et universelle, ce grand

élément de la vie hébraïque : l'inspiration n'étant jamais complète, ni épuisée, tout homme d'un génie et d'un sens moral supérieurs pouvait non-seulement dénoncer et réprouver, sous l'autorité directe de Dieu, tout ce qui lui semblait mériter la réprobation, mais encore mettre en avant de meilleures et plus pures interprétations de la religion nationale... Il est difficile d'imaginer des conditions plus favorables au progrès; aussi les Juifs, loin de rester stationnaires comme les autres Asiatiques, ont-ils été, avec les Grecs, le peuple le plus progressif de l'antiquité; et c'est chez eux, en même temps que chez les Grecs, que se trouvent le point de départ et le principal moteur de la civilisation moderne[1]. »

M. Mill dit vrai; seulement il n'en dit pas assez. C'est en effet des Juifs et des Grecs que dérive essentiellement la civilisation moderne.

1. *Considerations on representative government,* by John Stuart Mill, Londres, 1861, p. 41-43.

Les Grecs en ont été l'élément humain et intellectuel; les Juifs, l'élément divin et moral. Et dans ces origines, la part des Juifs est, sinon la plus brillante, du moins la plus haute et la plus chèrement achetée. Après la puissance et l'éclat de David et de Salomon, l'histoire des Juifs n'est plus qu'une longue série de maux et de revers, une orageuse et douloureuse décadence. L'État hébraïque se divise en deux royaumes presque constamment en guerre l'un contre l'autre. Le royaume d'Israël est en proie à des usurpations et à des révolutions continuelles qui en font le théâtre d'une tyrannie violente et changeante. Le royaume de Juda a des alternatives de bons et de mauvais princes qui le tiennent dans une position incessamment troublée et précaire. La religion tombe sous le joug de la politique; l'idolâtrie entre dans le royaume d'Israël, et brave audacieusement l'ancienne foi nationale. Le royaume de Juda de-

meure plus fidèle à Jéhovah et à sa loi, aux traditions de Moïse et à la race de David; mais sa fidélité languissante ne suffit pas à l'arrêter dans sa décadence. Pour l'un et l'autre royaume, les désastres extérieurs s'ajoutent aux désordres intérieurs; de grands empires s'élèvent et se succèdent autour d'eux; Israël d'abord, puis Juda sont envahis par les étrangers; les Assyriens, les Égyptiens, les Syriens, les Babyloniens les subjuguent tour à tour. Les Hébreux sont non-seulement vaincus et assujettis, mais exilés, transportés, emmenés captifs loin de leur patrie. Un nouveau conquérant, Cyrus, leur permet le retour dans Jérusalem; mais ils n'y retrouvent pas l'indépendance; sujets des rois perses, ils passent bientôt de cette domination à celle des généraux grecs qui se partagent les conquêtes d'Alexandre; puis, de la domination des Grecs à celle des Romains. A peine, en traversant tant de servitudes diverses, les Juifs

rencontrent-ils quelques moments, quelques apparences d'existence nationale et libre ; la Judée est subjuguée comme la Grèce, et avec plus d'humiliations et de douleurs.

N'y aura-t-il, dans la société hébraïque, aucun élément de résistance efficace à ces revers? Que deviendront, dans cette ruine de la nation juive, son Dieu et sa foi? Les miracles du Sinaï n'auront-ils pas plus de vertu que les mystères d'Éleusis, et Jehovah ira-t-il languir et s'éteindre, comme Jupiter, dans les routines sacerdotales ou le scepticisme philosophique?

Certainement non; au milieu de la décadence de son peuple, le Dieu d'Israël conserve des interprètes qui luttent, avec une foi indomptable, contre les égarements et les revers publics. Le premier des prophètes, Moïse, a parlé au nom et selon le commandement de Jehovah. Après lui, les successeurs ou les prétendants à cette mission divine n'ont point manqué dans Israël :

« Je leur susciterai un prophète comme toi, d'entre leurs frères, dit l'Éternel à Moïse, et je mettrai mes paroles en sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui aurai commandé... Mais si quelque prophète a assez d'orgueil pour dire quelque chose en mon nom que je ne lui aurai point commandé de dire, ou s'il parle au nom d'autres dieux, ce prophète-là mourra[1]. » De Moïse à Samuel, la série des prophètes continue, quelques-uns célèbres, comme Nathan sous les règnes de David et de Salomon; la plupart sans nom dans l'histoire et dispersés dans le cours des années. On les appelle des *Voyants*[2] ou des *Inspirés*[3], dont la parole bouillonne comme une source sous le souffle de Dieu. Quand le régime des juges fait place à celui des rois, le grand acteur dans cette transition, Samuel, ouvre, pour

1. *Deutéronome*, chap. XVIII, vers. 18 et 20. (LL)
2. *Roéh* ou *Chozeh* en hébreu.
3. *Nabi*.

les prophètes, une ère nouvelle; voué à Dieu dès son enfance, il pressent et attend, avec un ferme respect, l'inspiration divine : « Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute[1]. » Bientôt son renom devient populaire; il n'est point pontife, ni même prêtre[2]; mais il est le *voyant* par excellence : « Le *voyant* n'est-il pas ici? » demandent à de jeunes filles ceux qui le cherchent. Saül le rencontre sans le connaître, et lui dit : « Je te prie, enseigne-moi où est la maison du *voyant*. — Je suis le *voyant*, » lui répond Samuel; et, peu après, c'est Samuel qui, obéissant avec tristesse à la voix du peuple acceptée de Dieu, proclame Saül roi. Mais au moment où il change la théocratie d'Israël en monarchie, Samuel prévoit les vices et les périls du nouveau régime, et il leur

1. *Samuel*, liv. I, chap. III, vers. 10. (MM)

2. *Samuel propheta fuit, judex fuit, levita fuit, non pontifex, ne sacerdos quidem.* (Saint Jérôme, *adv. Jovinianum.*)

oppose un élément de résistance qu'il puise dans les croyances et les traditions nationales; il transforme les prophètes en institution permanente; il fonde des écoles de prophètes, libres serviteurs de Jehovah, voués à la défense de sa loi et à la manifestation de sa volonté, sorte de congrégation indépendante de l'Église comme de l'État, menant dans des lieux déterminés, à Rama, à Béthel, à Jéricho, à Jérusalem, une vie commune, mais point privilégiée ni fermée; les fils des prophètes sont élevés auprès de leurs pères, mais la mission prophétique est ouverte à tous ceux que Dieu y appelle : « Va-t'en! dit avec colère au prophète Amos le sacrificateur Amasias, et t'enfuis au pays de Juda, et mange là ton pain et y prophétise; mais ne continue plus à prophétiser à Béthel, car c'est le sanctuaire du roi et c'est la maison du roi. » Et Amos répondit et dit à Amasias : « Je n'étais ni prophète, ni fils de prophète; j'étais un berger et je recueillais

des figues sauvages; et l'Éternel m'a pris dans le troupeau, et m'a dit : « Va, prophétise à mon « peuple d'Israël[1]. » Les prophètes ne sont ni des prêtres, ni des moines; venus de toutes les classes de la nation juive, leur vocation est essentiellement libre; ils appartiennent à Dieu seul, et attendent l'inspiration divine pour s'opposer tantôt à la tyrannie royale, tantôt à la passion populaire, tantôt à la corruption sacerdotale, armés uniquement des commandements de Dieu et des prédictions de l'avenir. Leurs rôles sont divers comme les lieux et les circonstances de leur vie, mais ils sont prêts à tous les rôles comme à tous les périls; les uns, comme Élie et Élisée, sont des hommes d'action et de lutte; les autres, comme Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel, Amos, racontent, moralisent et prophétisent; les uns s'attaquent aux violences et à l'impiété des rois, les autres aux

1. *Amos*, chap. VII, vers. 12-15. (NN)

vices et à la corruption du peuple; mais le même esprit les anime tous; ils sont tous les interprètes et les ouvriers de Jehovah; ils défendent tous la foi au Dieu unique contre l'idolâtrie, la justice et le droit contre la tyrannie, l'indépendance nationale contre la domination étrangère. Au nom du Dieu d'Abraham et de Jacob, ils travaillent et ils réussissent à maintenir ou à ranimer la vie religieuse et morale au milieu de la décadence et de la servitude d'Israël : « Depuis que saint Samuel a commencé à prophétiser, dit saint Augustin, et ensuite jusqu'au jour où le peuple d'Israël a été emmené captif en Babylonie, tout ce temps est le temps des prophètes[1]. »

Ils ont, pour accomplir leur œuvre et obtenir leur difficile succès, d'autres armes, une autre force que celle des lamentations et des exhortations rétrospectives, des regrets et des reproches pieux. Ces défenseurs de l'ancienne foi mosaïque

1. *De Civitate Dei*, liv. XVII, chap. I.

ne s'enferment point dans ses formes ni dans ses cérémonies extérieures; ils en poursuivent le but moral; ils veulent l'esprit qui vivifie : « Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes solennelles, dit l'Éternel selon le prophète Ésaïe; elles me sont fâcheuses; je suis las de les souffrir. C'est pourquoi, lorsque vous étendrez vos mains, je cacherai mes yeux de vous; même, lorsque vous multiplierez vos requêtes, je ne les exaucerai point; vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, nettoyez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos actions; cessez de mal faire; apprenez à bien faire; recherchez la droiture; protégez celui qui est opprimé; faites droit à l'orphelin; défendez la cause de la veuve[1]. » — « Avec quoi préviendrai-je l'Éternel, dit le prophète Michée, et me prosternerai-je devant le Dieu souverain? Le préviendrai-je avec les holocaustes, avec des veaux d'un an? L'Éternel prendra-t-il plaisir à

1. *Ésaïe*, chap. I, vers. 14-17. (OO)

des milliers de moutons ou à dix mille torrents d'huile? Donnerai-je mon premier-né pour mon forfait et mes enfants pour le péché de mon âme? O homme! il t'a déclaré ce qui est bon; et qu'est-ce que l'Éternel demande de toi, si ce n'est de faire ce qui est droit, d'aimer la miséricorde et de marcher dans l'humilité avec ton Dieu[1]? »

En même temps que les prophétes rappellent Israël à la foi de ses pères, ils lui ouvrent des perspectives nouvelles; en lui reprochant ses égarements, source de sa décadence et de sa servitude, ils lui font entrevoir la délivrance et la régénération. C'est leur divin caractère de vivre à la fois dans le passé et dans l'avenir, de se confier également dans les lois de l'Éternel et dans ses promesses; ils avancent sans changer; ils croient et ils espèrent; ils sont fidèles à Moïse et ils annoncent le Messie.

1. *Michée,* chap. VI, vers. 6-8. (PP)

5° L'ATTENTE DU MESSIE.

La controverse a la fâcheuse puissance du Jupiter d'Homère; elle assemble des nuages sous lesquels disparaît la lumière qu'elle cherche.

L'Ancien et le Nouveau Testament, l'histoire du peuple juif avant Jésus-Christ et l'histoire de Jésus-Christ sont sous nos yeux. Les deux monuments ne font-ils qu'un seul et même édifice? La seconde histoire est-elle contenue et comme écrite d'avance dans la première? Depuis dix-huit siècles cette question occupe et divise les savants. Les

uns affirment que Jésus-Christ a été prévu et prédit, chez les Juifs, depuis Moïse jusqu'à sa venue; les autres étalent les lacunes, les incohérences, les contradictions qu'ils découvrent à ce sujet entre le Nouveau et l'Ancien Testament; et ils en concluent que les paroles de l'Ancien ne contiennent point les faits du Nouveau, et que la miraculeuse histoire de Jésus-Christ n'a point été miraculeusement prévue et prédite au sein d'Israël.

Comment deux assertions si contradictoires ont-elles été, peuvent-elles être encore également adoptées et soutenues par des hommes, la plupart aussi sincères que doctes?

Ils ont tous commis la faute de s'enfoncer dans le menu détail des faits et des textes, cherchant partout, les uns et les autres, la complète démonstration de leur thèse particulière, et perdant de vue le grand fait, le témoignage général et dominant qui doit et peut seul résoudre la question. Ils sont descendus dans le labyrinthe

des sentiers de la plaine, au lieu de saisir, du sommet de la montagne, la vue d'ensemble et le grand chemin qui mène au but. Les croyants ont voulu retrouver, trait pour trait, dans les prophéties bibliques, toute la mission et toute la vie de Jésus. Les incrédules ont minutieusement relevé toutes les dissidences, toutes les difficultés que présentait le rapprochement des textes de l'Ancien Testament et des récits du Nouveau; ils ont opposé le Messie glorieux et puissant roi d'Israël, si souvent annoncé par les prophètes, à l'humble vie, à la mort cruelle de Jésus et à la ruine de Jérusalem. A mon sens, ils ont, les uns et les autres, méconnu l'intime et essentiel caractère de cette sublime histoire : l'action de Dieu s'y déploie, mais sans supprimer l'action des hommes; le miracle y prend place au milieu du cours naturel des faits; les aspirations ambitieuses de la nation juive se mêlent aux perspectives religieuses que lui ouvrent les prophètes; le divin et l'hu-

main, l'inspiration venue d'en haut et les élans de l'imagination nationale apparaissent ensemble. Il faut dégager l'un de l'autre ces éléments divers, s'élever au-dessus de leur mélange, et fixer ses regards sur le rayon céleste qui brille à travers les vapeurs de l'atmosphère terrestre. Les embarras de la controverse s'évanouissent alors ; l'histoire livre son sens profond, et, malgré les complications des paroles des hommes, le dessein de Dieu se manifeste dans sa majestueuse simplicité.

J'écarte toute discussion, tout commentaire ; je recueille seulement, d'époque en époque, les principaux textes où apparaît le futur Messie. Je pourrais multiplier bien davantage ces citations; je me borne à celles où l'allusion est évidente. C'est la Bible même et la Bible seule qui parle.

Le premier acte de désobéissance à Dieu, le péché originel, vient d'être commis. L'Éternel-Dieu dit au serpent qui a séduit Eve : « Parce

que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes des champs... Et je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la postérité de la femme; cette postérité t'écrasera la tête, et tu la blesseras au talon[1]. »

Celui qui écrasera la tête du serpent appartiendra, dit la Genèse, à la race de Sem, à la descendance d'Abraham et de Jacob, au royaume de Juda : « Et toi, Bethléem vers Éphrath, quoique tu sois petite entre les milliers de Juda, c'est de toi que me sortira celui qui doit être dominateur en Israël[2]. »

Israël est à son apogée; David prophétise à la fois les souffrances et la gloire de ce sauveur du monde qui sera, non-seulement le roi de Sion, mais « le fils et l'oint de l'Éternel ; » — « Mon

1. *Genèse,* chap. III, vers. 14-15. (QQ)

2. *Ibid.,* chap. IX, vers. 26; chap. XII, vers. 3; chap. XLIX, vers. 10. — *Michée,* chap. V, vers. 2. (RR)

Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? lui fait dire le roi-prophète ; tous ceux qui me voient se moquent de moi; ils me font la moue; ils hochent la tête... Ils m'ont donné du fiel dans mon repas, et, dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre... Ils partagent entre eux mes vêtements et jettent le sort sur ma robe... Il se repose, disent-ils, sur l'Éternel; qu'il le délivre et qu'il le sauve s'il a mis en lui son affection... Vous qui craignez l'Éternel, louez-le; toute la race de Jacob, glorifiez-le, et toute la race d'Israël, redoutez-le... Tous les bouts de la terre s'en souviendront et se convertiront à l'Éternel, et toutes les familles des nations se prosterneront devant toi[1]. »

Le royaume de David et de Salomon est entré dans sa décadence; Juda et Israël se sont séparés; les deux royaumes ont leurs prophètes qui tantôt

1. *Psaumes*, II, vers. 2, 6, 7; XXII, vers. 2, 8, 9, 19, 24, 28; LXIX, vers. 22. (SS)

luttent contre les crimes et les maux du présent, tantôt entr'ouvrent les perspectives de l'avenir : « Écoutez maintenant, ô maison de David, dit Ésaïe, le Seigneur lui-même vous donnera un signe. Voici, une vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel... Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et la lumière a relui sur ceux qui habitaient dans le pays de l'ombre de la mort. Car l'enfant nous est né, le fils nous a été donné, et l'empire a été posé sur son épaule, et on appellera son nom l'admirable, le conseiller, le Dieu fort, le puissant, le Père de l'éternité, le prince de la paix... Il sortira un rejeton du tronc d'Isaï, et un surgeon croîtra de ses racines. Et l'Esprit de l'Éternel reposera sur lui, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de crainte de l'Éternel... Il ne jugera point par ce qui frappe les yeux et il ne condamnera pas sur un ouï-dire;

mais il jugera avec justice les petits, et condamnera avec droiture, pour maintenir les débonnaires de la terre... Iles, écoutez-moi, et vous, peuples éloignés, soyez attentifs. L'Éternel m'a appelé dès ma naissance; il a fait mention de mon nom dès les entrailles de ma mère... Et il m'a dit : « Tu es mon serviteur ; Israël est celui en qui je me glorifierai par toi. » Et moi j'ai dit : « J'ai travaillé en vain; j'ai consumé ma force inutilement et sans fruit; toutefois mon droit est auprès de l'Éternel et mon œuvre est auprès de mon Dieu. Maintenant donc l'Éternel, qui m'a formé dès ma naissance pour être son serviteur, m'a dit que je ramène Jacob à lui; mais Israël ne se rassemble point; toutefois je serai glorifié aux yeux de l'Éternel, et mon Dieu sera ma force. Et il m'a dit : « C'est peu de chose que tu sois mon serviteur pour rétablir les tribus de Jacob et pour ramener les restes d'Israël ; mais je t'ai donné pour être la lumière des nations, et pour

être mon salut jusqu'au bout de la terre. » — « Réjouis-toi extrêmement, fille de Sion; jette des cris de réjouissance, fille de Jérusalem; voici, ton roi viendra à toi, juste et sauveur, et monté sur un âne, sur le poulain d'une ânesse. » — « Il est monté comme un rejeton devant lui, et comme une racine qui sort d'une terre sèche. Il n'y a en lui ni forme, ni éclat, quand nous le regardons; il n'y a rien en lui, à le voir, qui nous le fasse désirer. Il est le méprisé et le dernier des hommes, un homme de douleur et qui sait ce que c'est que la langueur; et nous avons comme caché notre face de lui; il était méprisé et nous n'en avons fait aucun cas. Il s'est chargé véritablement de nos langueurs, et il a porté nos douleurs, et pour nous, nous avons cru qu'il était frappé, battu de Dieu et affligé. Mais il a été navré pour nos forfaits et frappé pour nos iniquités; le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui; et nous avons la guérison par sa meur-

trissure. Nous avons tous été errants comme des brebis; nous nous sommes détournés pour suivre chacun son propre chemin, et l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. On le presse et on l'accable, et il n'a point ouvert la bouche; il a été mené à la tuerie comme un agneau, et comme une brebis muette devant celui qui la tond, il n'a point même ouvert la bouche. Il a été enlevé par la force de l'angoisse et de la condamnation; mais qui racontera sa durée?... Après qu'il aura mis son âme en oblation pour le péché, il se verra de la postérité, il prolongera ses jours, et la volonté de l'Éternel prospérera dans sa main. Il jouira du travail de son âme, et il en sera rassasié; et mon serviteur juste en justifiera plusieurs par la connaissance qu'ils auront de lui, et lui-même portera leurs iniquités. C'est pourquoi je lui donnerai son partage parmi les grands, parce qu'il aura livré son âme à la mort, qu'il aura été mis au rang des méchants, et qu'il aura porté les

péchés de plusieurs, et intercédé pour les pécheurs[1]. »

Quelles que soient les controverses engagées au sujet de ces textes et de tant d'autres que j'y pourrais ajouter, un fait subsiste et s'élève au-dessus de toutes les questions et de toutes les controverses. Dix-sept siècles se sont écoulés entre le jour où Moïse a reçu sur le mont Sinaï le Décalogue et celui où s'approche le Messie annoncé par les prophètes; et au bout de ces dix-sept siècles, le Dieu de qui Moïse a reçu le Décalogue, celui qui s'est défini lui-même : « Je suis celui qui suis, » Jehovah est toujours le Dieu, le seul Dieu d'Israël. Israël a traversé tous les régimes, subi toutes les vicissitudes, encouru tous les égarements que peut connaître un peuple; il a eu des prêtres, des juges et des rois; il a été conquérant

1. *Ésaïe*, chap. VII, vers. 14; chap. IX, vers. 1, 5; chap. XI, vers. 1-4; chap. XLIX, vers 1-6; chap. LIII. — *Zacharie*, chap. IX, vers. 9. (TT)

et conquis, maître et esclave; il a eu ses jours de puissance et ses jours d'humiliation, ses tentations d'idolâtrie et ses accès d'impiété; il est toujours revenu au Dieu unique, au vrai Dieu; sa foi a survécu à toutes ses fautes, à tous ses malheurs; et après dix-sept siècles, Israël attend de Jehovah un Messie qui sera, disent ses plus grands prophètes, le libérateur et le sauveur, non-seulement d'Israël, mais de toutes les nations. Contre ce fait sans pareil, les hommes épuiseront en vain leur science et leur doute; il y a là plus que de l'homme; ce n'est pas là un fait humain. Que sera-ce et que faudra-t-il croire quand le fait aura reçu sa consommation et les prophéties leur accomplissement, quand Jehovah aura donné au monde Jésus-Christ?

HUITIÈME MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST SELON L'ÉVANGILE.

Ai-je besoin de dire que par ces mots, *selon l'Évangile*, j'entends les quatre Évangiles, les Actes des Apôtres, les Épîtres, tous les livres qui composent le canon du Nouveau Testament admis par tous les chrétiens?

On a en général étudié ces livres tantôt pour contester, tantôt pour expliquer Jésus-Christ,

dans un but de polémique ou de commentaire. Je ne me propose ni l'un ni l'autre dessein. Je voudrais étudier Jésus-Christ dans les Évangiles uniquement pour le bien connaître et le faire bien connaître, pour le reproduire et le peindre fidèlement d'après les documents de son histoire. J'examinerai plus tard, dans la seconde série de ces *Méditations*, l'authenticité de ces documents et le degré de confiance qui leur est dû. Aujourd'hui je prends leur témoignage pour bon et valable. A coup sûr, ils ont droit à ce procédé respectueux, à ces premiers égards. La puissance de ces livres et de leurs récits, tels que nous les possédons, a été éprouvée et prouvée. Ils ont vaincu le paganisme. Ils ont conquis la Grèce, Rome, l'Europe barbare. Ils sont en train de conquérir le monde. Et la sincérité des auteurs n'est pas moins certaine que la puissance des livres; on peut contester les lumières, la sagacité critique des premiers historiens de Jésus-Christ; on ne

saurait contester leur bonne foi ; elle éclate dans leurs paroles ; ils ont cru ce qu'ils ont dit ; ils ont scellé de leur sang leurs assertions : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se font égorger, » dit Pascal. Ce n'est pas toujours là une raison suffisante pour croire au récit; mais c'est une raison décisive pour croire à la sincérité du témoin.

Je viens de rappeler quelques-uns des textes bibliques qui promettaient à Israël le Messie. La promesse avait évidemment excité parmi les Juifs une vive attente; la satisfaction causée par son accomplissement éclata à la naissance de Jésus-Christ : « Seigneur, s'écria le vieillard Siméon, homme juste et craignant Dieu, qui attendait la consolation d'Israël, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut que tu as préparé pour être présenté à tous les peuples, pour être la lumière qui doit éclairer les nations et la gloire de ton

peuple d'Israël[1]. » Auprès de Siméon, une pieuse femme, « âgée d'environ quatre-vingt-quatre ans, et qui ne sortait point du Temple, célébrait Dieu nuit et jour en jeûnes et en prières; Anne louait le Seigneur, et elle parlait de Jésus à tous ceux de Jérusalem qui attendaient la délivrance d'Israël[2]. » Il y avait bien plus que Siméon et Anne, et que ces élans de joie des fidèles de Jehovah : « En ce temps-là Jean-Baptiste vint, prêchant dans le désert de Judée. Il avait un habit de poils de chameau et une ceinture de cuir autour de ses reins, et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage. Et il disait : — Amendez-vous, car le royaume des cieux est proche; car c'est celui dont Ésaïe le prophète a parlé en disant : La voix de celui qui crie dans le désert dit : Préparez le chemin du Seigneur; dressez ses sentiers... Pour moi, je vous baptise d'eau pour

1. *Évang. selon saint Luc,* chap. II, vers. 25-32. (UU)
2. *Ibid.*, vers. 36-38. (VV)

vous porter à la repentance; mais il y a un homme au milieu de vous que vous ne connaissez point. C'est celui qui vient après moi, qui m'est préféré, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers... Et pour moi, je ne le connaissais pas; mais je suis venu baptiser d'eau afin qu'il soit manifesté à Israël... et je l'ai vu, et j'ai rendu témoignage que c'est lui qui est le fils de Dieu[1]. »

On a quelquefois, bien que timidement, tenté de représenter Jésus-Christ comme le plus éminent entre plusieurs réformateurs qui, vers la même époque, aspirèrent au titre et au rôle du Messie prédit par les prophètes et attendu par Israël. On a spécialement indiqué, comme l'un de ses prédécesseurs, Juda le Gaulonite qui, peu d'années

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. III, vers. 1-5. — *Selon saint Marc,* chap. I, vers. 2-11. — *Selon saint Luc,* chap. III, vers. 1-18. — *Selon saint Jean,* chap. I, vers. 26-33. (XX)

après la naissance de Jésus et à l'occasion d'un recensement ordonné par le légat impérial Quirinius, entreprit de soulever la Judée contre cette mesure, contre l'impôt qu'elle établissait et contre l'empereur lui-même, proclamant qu'à Dieu seul appartenait le nom de *maître* et que la liberté valait mieux que la vie[1]. Ces comparaisons, je ne veux pas dire ces assimilations, sont dénuées de tout fondement; les prétendus devanciers de Jésus-Christ étaient uniquement des adversaires de la domination romaine, soulevés, comme avant eux les Macchabées, au nom de l'indépendance nationale et dans un esprit de réaction vers le régime mosaïque. Jésus-Christ n'eut point de devancier; son œuvre n'eut aucun rapport avec aucune des tentatives antérieures, et son seul précurseur fut Jean-Baptiste, étranger, comme lui, à toute entreprise, à toute vue politique, et aussi

1. Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XVII, chap. VI; liv. XVIII, chap. I. — *Actes des Apôtres*, chap. V, vers. 34-39.

humble devant lui, devant le vrai et unique Messie, que Juda le Gaulonite et ses adhérents étaient hardis contre l'empereur.

Trente ans s'écoulent depuis la naissance de Jésus-Christ et le jour où il entre activement dans sa mission divine[1]. Pourtant ces trente années ne sont pas vides et sans témoignages de lui et de son avenir : « Joseph et sa mère étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui... L'enfant croissait et se fortifiait en esprit, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui. Or, son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâque. Et quand il eut atteint l'âge

1. La question de l'époque de la naissance de Jésus-Christ, ainsi que du commencement et de la durée de son activité publique, est bien résumée dans la *Synopsis Evangelica* de M. Constantin Tischendorf (p. 16-19, Leipsig, 1864). Le résultat le plus vraisemblable de ses recherches, c'est que Jésus-Christ est né au commencement de l'an de Rome 750, qu'il a commencé sa mission divine vers la fin de l'an de Rome 780, et que sa mort doit être placée dans le quatrième mois de l'an de Rome 783.

de douze ans, ils montèrent à Jérusalem, selon la coutume de la fête. Lorsque les jours de la fête furent achevés, comme ils s'en retournaient, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem, et Joseph et sa mère ne s'en aperçurent point. Mais pensant qu'il était en la compagnie de ceux qui faisaient le voyage avec eux, ils marchèrent une journée, et ils le cherchèrent parmi leurs parents et ceux de leur connaissance; et ne le trouvant point, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Et au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple. assis au milieu des docteurs, les écoutant et leur faisant des questions. Et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de sa sagesse et de ses réponses. Quand Joseph et Marie le virent, ils furent étonnés, et sa mère lui dit : Mon enfant, pourquoi as-tu ainsi agi avec nous? Voilà ton père et moi qui te cherchions, étant fort en peine. Et il leur dit : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-« vous qu'il me faut être occupé aux affaires de

« mon Père? » Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disait. Il s'en alla ensuite avec eux et vint à Nazareth, et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur. Et Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce, devant Dieu et devant les hommes [1]. »

Ainsi commence à se manifester, dans la personne de Jésus-Christ enfant, ce mélange d'humanité et de divinité, de vie naturelle et de vie miraculeuse, qui est son propre et sublime caractère. Pour quiconque repousse, en principe, le surnaturel, ce mélange, et par conséquent Jésus-Christ lui-même, est incompréhensible et inadmissible. Et comment s'étonner qu'il rencontre aujourd'hui de tels adversaires? Ils les a rencontrés de son vivant, parmi ses contemporains, dans sa famille. A ses premiers jours, Marie, sa mère, le voyait et ne le comprenait point. Et pourtant Marie « conservait

1. *Évang. selon saint Luc,* chap. II, vers. 33, 40-52. (YY)

toutes ces choses dans son cœur. » Profonde et touchante parole, où se révèle la mystérieuse complication de la nature humaine! L'homme ne se résigne pas à se renfermer dans les limites et les lois actuelles du monde fini ; il aspire ailleurs; et pourtant, quand il est appelé à s'élever au-dessus de l'ordre présent et calculable de la nature, il s'étonne, il hésite, il ne sait s'il doit croire à ce surnaturel qu'il invoquait naguère et qu'il ne cessera pas d'invoquer, car, ainsi que Marie, il en conserve l'instinct dans son cœur.

Aujourd'hui, comme il y a dix-neuf siècles, c'est avec ces dispositions contradictoires de l'homme que Jésus-Christ est appelé à traiter; il est en présence de cette soif, de cette espérance du surnaturel dont l'âme humaine est possédée, et aussi en présence de toutes les objections, de tous les doutes que le surnaturel soulève dans l'esprit humain. Il faut qu'il satisfasse à l'espé-

rance et qu'il surmonte le doute. L'Évangile ouvre l'histoire de cette lutte solennelle qui a fait et qui agite encore le monde chrétien.

1° JÉSUS-CHRIST ET SES APÔTRES.

Dès qu'il entre dans sa mission active, Jésus veut et prend des disciples, des apôtres. Il sait la puissance d'une association fondée sur la foi et l'amour. Il sait aussi que la foi et l'amour sont des vertus rares autant qu'efficaces. Il ne cherche point le nombre. Il s'entoure de quelques croyants choisis, et il vit, avec eux, dans une complète et constante intimité.

Dans cette intimité, Jésus-Christ déclare son autorité primitive et suprême : « Ce n'est pas vous

qui m'avez choisi, dit-il à ses apôtres, mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez et que vous portiez du fruit[1]. » Mais à côté de l'autorité du maître se placent aussitôt sa tendresse confiante et le soin qu'il prend lui-même de la dignité de ses disciples : « Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait ce que son maître fait; mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père[2]. »

Jésus-Christ témoigne, en toute occasion, à ses apôtres la confiance qu'il leur porte et la situation supérieure dans laquelle il les a placés. Ils s'étonnent quelquefois de son langage, surtout des nombreuses paraboles dans lesquelles, en parlant à la multitude assemblée, il enferme ses préceptes : « Pourquoi leur parles-tu par des similitudes? — Il répondit et leur dit : Parce qu'il

1. *Évang. selon saint Jean,* chap. xv, vers. 16. (ZZ)
2. *Ibid.,* vers. 15.

vous est donné de connaître les mystères du royaume des cieux, mais cela ne leur est point donné... Pour ceux qui sont de dehors, tout se traite par des paraboles[1]. » Mais la confiance de Jésus ne dégénère jamais en complaisance ; lorsque, dans un mouvement d'ambition vaniteuse, quelqu'un des apôtres lui demande une faveur exceptionnelle, Jésus le réprime sévèrement : « Jacques et Jean, fils de Zébédée, vinrent à lui et lui dirent : Maître, nous voudrions que tu fisses ce que nous te demanderons. Et il leur dit : Que voulez-vous que je vous fasse? Ils lui dirent : Accorde-nous que nous soyons assis dans ta gloire, l'un à ta droite, l'autre à ta gauche. Et Jésus leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez; pouvez-vous boire la coupe que je dois boire et être baptisés du baptême? Ils lui dirent : Nous le pouvons. Et Jésus leur dit : Il est vrai que vous boirez la

1. *Évang. selon saint Matthieu*, chap. XIII, vers. 10-11. — *Selon saint Marc*, chap. IV, vers. 10-11. (AAA)

coupe que je dois boire et que vous serez baptisés du baptême dont je dois être baptisé; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de l'accorder; cela ne sera donné qu'à ceux à qui mon Père l'a destiné... Vous savez que les princes des nations les dominent, et que les grands leur commandent avec autorité; mais il n'en doit pas être ainsi parmi vous; au contraire, quiconque voudra être le plus grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur[1]. »

Ses apôtres ainsi choisis et intimement unis à lui, Jésus les charge de porter au dehors sa loi: « N'allez point vers les Gentils, leur dit-il, et n'entrez dans aucune ville des Samaritains, mais allez plutôt aux brebis de la maison d'Israël qui sont perdues. Et quand vous serez partis, prêchez et dites que le royaume des cieux approche. Guérissez les malades, nettoyez les lépreux, ressus-

1. *Évang. selon saint Marc*, chap. x, vers. 35-40. — *Selon saint Matthieu*, chap. xx, vers. 20-26. (BBB)

citez les morts, chassez les démons; vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement. Ne prenez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac pour le voyage, ni deux habits, ni souliers, ni bâton, car l'ouvrier est digne de sa nourriture... Voici, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes[1]. »

C'est la prudence, en effet, qui se place, dans ces premières instructions de Jésus, à côté de la complète abnégation qu'il enjoint à ses disciples; au début de leur mission, il en limite la portée; il leur recommande surtout « les brebis perdues de la maison d'Israël; » il veut qu'au lieu de s'obstiner sans mesure, « ils sortent, en secouant la poussière de leurs pieds, de la ville où l'on ne les recevra pas et où l'on n'écoutera pas leurs

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. x, vers. 5-10-16. — *Selon saint Luc,* chap. x, vers. 1-12. (CCC)

paroles. » Mais il ajoute aussitôt, comme pour donner à leur mission toute sa grandeur : « Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière, et ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur le haut des maisons. Et ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps et qui ne peuvent faire mourir l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut perdre et l'âme et le corps dans la géhenne[1]. » Jésus sait que ses disciples auront besoin du plus ferme courage, et loin de leur promettre aucun des biens du monde, aucun succès temporel, il leur découvre sans réserve tous les périls qu'ils encourront, tous les maux qu'ils auront à souffrir : « Les hommes vous livreront aux tribunaux, et ils vous feront fouetter dans les synagogues ; et vous serez menés devant les gouverneurs et devant les rois à cause de moi, pour me rendre témoignage devant eux et devant les nations... Vous serez même

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. x, vers. 27-28. (DDD)

livrés par vos pères et mères, par vos frères, par vos parents et par vos amis; et ils en feront mourir d'entre vous; et vous serez haïs de tout le monde, à cause de mon nom[1]. »

Quel autre réformateur que Jésus-Christ a tenu à ses disciples un tel langage? Et quel autre que Dieu a pu donner à un tel langage une telle efficacité que les disciples aient sacrifié, avec joie, tous les biens de la vie, et la vie même, pour lui obéir?

L'un des apôtres pourtant, et le premier de tous, Pierre, manifeste quelque inquiétude, sinon sur le sort qui les attend dans la vie actuelle, du moins sur leur avenir dans le royaume des cieux: « Voici, dit-il à Jésus, nous avons tout quitté et nous t'avons suivi; que nous en arrivera-t-il donc? — Je vous dis en vérité, lui répond Jésus, à vous qui m'avez suivi, que lorsque le Fils de l'homme

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. x, vers. 17-22. — *Selon saint Luc,* chap. xxi, vers. 12-17. (EEE)

sera assis sur le trône de sa gloire, dans lé renouvellement qui doit arriver, vous aussi serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté des maisons, ou des frères, ou des sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou des champs, à cause de mon nom, il en recevra cent fois autant, et héritera la vie éternelle. » Mais Jésus ne veut pas que la perspective de ce sublime héritage inspire à ses apôtres, pas plus à Pierre qu'à tout autre, une orgueilleuse confiance, et il ajoute aussitôt : « Mais plusieurs de ceux qui étaient les premiers seront les derniers, et ceux qui étaient les derniers seront les premiers[1]. »

On peut lire et relire toutes les histoires ; on peut sonder les origines de toutes les révolutions religieuses ou politiques qui se sont accomplies dans le monde ; on ne trouvera nulle part, entre

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. XIX, vers. 27-30. (FFF)

le chef et ses compagnons, entre le fondateur et ses ouvriers, ce divin caractère de parfaite et sévère sincérité qui règne dans les actions et dans le langage de Jésus-Christ envers ses apôtres. Il les a choisis, il les aime, il leur confie son œuvre; mais il n'use avec eux d'aucun ménagement, d'aucune réticence, d'aucun encouragement flatteur, d'aucune exagération de promesse ou d'espérance; il leur parle selon la vérité pure, et c'est au nom de la vérité pure qu'il leur donne ses commandements et leur transmet sa mission. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme[1], » ni traité de la sorte avec les hommes.

1. *Évang. selon saint Jean,* chap. VII, vers. 4-6. (GGG)

2° JÉSUS-CHRIST ET SES PRÉCEPTES.

Tantôt avec ses disciples seuls, tantôt entouré d'une multitude empressée et étonnée, du haut de la montagne, au bord de la mer de Gennésareth, dans une barque, le long de la route, dans la maison du pharisien Simon et du péager Lévi, dans la synagogue de Nazareth, dans le temple de Jérusalem, Jésus parle. « Il ne parle pas comme les scribes, » ni comme les philosophes; il n'expose pas un système; il ne discute pas une question; il ne se promène pas, comme Socrate

avec de doctes amis, dans les jardins de l'Académie et dans le labyrinthe de l'esprit humain. Jésus parle aux hommes, à tous les hommes indistinctement; il leur parle de la vie humaine, de l'âme humaine, de la destinée humaine, de ce qui les touche tous également. Et il leur parle « comme ayant autorité. »

Que leur dit-il? Quels enseignements, quels commandements leur donne-t-il avec cette parole pleine d'autorité?

Il leur enseigne, il leur commande la foi, l'espérance et la charité, les vertus qui, depuis dix-neuf siècles, portent son nom et sont essentiellement les vertus chrétiennes.

Est-ce en son propre nom que Jésus-Christ enseigne et commande? Nullement: « Ma doctrine n'est pas de moi, dit-il, mais elle est de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de mon chef. Celui qui parle de son

chef cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est digne de foi... Je ne suis pas venu de moi-même, mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connaissez point; mais, moi, je le connais et je viens de sa part, et c'est lui qui m'a envoyé[1]. » En rapportant tout à Dieu, Jésus-Christ ne cherche point à le définir, à l'expliquer; il l'affirme et le montre; Dieu est le premier des faits, le point de départ de toutes choses; la foi en Dieu est la première source de la vertu, de la puissance comme de la vertu, de l'espérance comme de la résignation

Car Jésus-Christ a la parfaite connaissance de l'homme aussi bien que la parfaite foi en Dieu; il sait qu'à elle seule l'âme humaine ne peut porter, sans désespérer ou sans se dessécher, le poids des injustices du monde et du sort, des misères et

1. *Évang. selon saint Jean,* chap. VII, vers. 16-18, 28-29.

des mécomptes de la vie. A ces injustices et à ces misères Jésus-Christ oppose incessamment Dieu, sa justice, sa bonté, son secours. Il adresse à Dieu tous les délaissés, tous les abattus, tous les tristes, toutes les victimes. Il leur commande, non-seulement la résignation, mais l'espérance, comme la sœur et la compagne de la foi. Et ce ne sont pas les espérances du monde, les retours de fortune dans la vie actuelle qu'il présente comme ressource et consolation à ceux qui souffrent. Il ne veut pas de ces remèdes trompeurs. Il est parfaitement vrai et sincère avec les hommes en général comme avec ses apôtres; il ne leur promet le rétablissement de la justice et le prix de la vertu que dans cet avenir mystérieux où Dieu seul règne, et dont il leur ouvre la perspective sans leur en découvrir les secrets.

Rien ne me frappe plus dans les Évangiles que ce double caractère de sévérité et d'amour, de pureté austère et de sympathie tendre qui

apparaît et règne constamment dans les actes et dans les paroles de Jésus-Christ, en tout ce qui touche aux rapports de Dieu avec les hommes. Pour Jésus-Christ, la loi de Dieu est absolue et sacrée ; la violation de la loi, le péché lui est odieux ; mais le pécheur l'émeut et l'attire : « Qui est l'homme d'entre vous qui, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf au désert, et n'aille après celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée ? Et qui, l'ayant trouvée, ne la mette sur ses épaules avec joie, et étant arrivé dans la maison, n'appelle ses amis et ses voisins, et ne leur dise : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue ? Je vous dis qu'il y aura de même plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui s'amende que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance[1]. » — « Ce ne sont

1. *Évang. selon saint Luc*, chap. xv, vers. 4-7.

pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin; ce sont ceux qui se portent mal... Ce ne sont pas les justes que je suis venu appeler à la repentance; mais ce sont les pécheurs[1]. »

Que signifie ce fait sublime, cette harmonique union, dans Jésus-Christ, de la sévérité et de l'amour, de la sainteté et de la sympathie? C'est la nature même de Jésus-Christ, c'est le Dieu-homme qui se révèle. Il est Dieu et il s'est fait homme. Dieu est son père et les hommes sont ses frères. Il est pur et saint comme Dieu; il est accessible et sensible à tout ce que sentent les hommes. Ainsi le principe vital de la foi chrétienne, la divinité et l'humanité unies dans Jésus-Christ éclatent dans ses sentiments et ses paroles sur les rapports entre Dieu et les hommes. Le dogme est au fond des préceptes.

Un autre fait n'est pas moins significatif. En

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. IX, vers. 12-13.

même temps que le caractère divin et mystérieux de Jésus-Christ apparaît dans les Évangiles, ses actes et ses paroles ont un caractère essentiellement simple et pratique. Il ne poursuit aucun but savant ni systématique; il ne développe aucune théorie; il veut quelque chose d'infiniment plus grand que le triomphe de la vérité abstraite; il veut pénétrer dans les âmes, s'y établir et les régler pour les sauver. Il parle le langage, il provoque les impressions les plus propres à lui assurer ce succès. Tantôt il s'applique à inspirer aux hommes les plus poignantes inquiétudes sur leur sort futur s'ils violent la loi de Dieu; tantôt il fait briller à leurs yeux les plus magnifiques espérances s'ils sont sincères et fermes dans la foi. Il connaît la génération à laquelle il s'adresse; il connaît l'humanité tout entière, et ce qu'elle sera dans les générations futures; il veut produire sur elles un effet positif, général, durable; il choisit les idées, il emploie les images qui conviennent à son dessein

pour la régénération et le salut de tous. L'envoyé divin est le plus clairvoyant et le plus habile des moralistes humains.

On a plus d'une fois essayé de le prendre en faute, et de trouver dans ses paroles des exagérations, des contradictions, des incohérences inconciliables avec son autorité divine. On s'est étonné, par exemple, qu'il eût dit un jour, selon saint Matthieu[1] : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi disperse ; » et un autre jour, selon saint Marc : « Qui n'est pas contre nous est pour nous. » On a vu là « deux règles de prosélytisme tout à fait opposées et une contradiction amenée par une lutte passionnée[3]. » Je m'étonne à mon tour que des hommes sérieux puissent tomber dans de telles méprises : ce ne sont point deux règles de prosé-

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. XII, vers. 30.
2. *Évang. selon saint Marc,* chap. IX, vers. 40.
3. *Vie de Jésus,* par M. Renan, p. 229.

lytisme opposées que donne Jésus-Christ dans ces deux passages; ce sont simplement deux faits divers qu'il observe et rappelle, chacun à son tour. Qui n'a appris, dans le cours d'une vie active, que, selon les circonstances et les personnes, celui qui s'abstient de concourir et se tient à l'écart tantôt donne appui et force, tantôt au contraire nuit et entrave? Les deux assertions, loin de se contredire, peuvent être également vraies, et Jésus-Christ, en les exprimant, a parlé en observateur sagace, non en moraliste qui donne des préceptes. J'ai entendu d'autres critiques reprocher à un autre passage une sorte de blasphème : « Pour montrer qu'il faut prier et ne se relâcher point, Jésus racontait, selon saint Luc[1], qu'il y avait, dans une ville, un juge qui pendant longtemps n'avait pas voulu faire justice à une pauvre veuve, et qui dit enfin en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu et que je n'aie nul égard

1. *Évang. selon saint Luc,* chap. XVIII, vers. 1-5.

pour aucun homme, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne pas toujours me rompre la tête. » Pense-t-on que, par là, Jésus-Christ voulût comparer Dieu au juge inique, et donner l'importunité de la prière comme un titre à la grâce divine? Il citait simplement un fait qui probablement faisait de son temps quelque bruit, pour faire vivement sentir l'utilité de la persévérance. Jésus-Christ ne se sert jamais, pour atteindre son but, de moyens détournés ou impurs; mais il puise, dans les faits communs de la vie humaine, des exemples et des raisons pour faire comprendre et accepter les préceptes divins. Toutes ces paraboles ont ce sens et ce dessein.

Après les préceptes relatifs aux rapports des hommes avec Dieu viennent les préceptes qui ont trait aux rapports des hommes entre eux. La foi et l'espérance s'adressent à Dieu; la charité a les hommes pour objet.

On a beaucoup dit que la charité est le grand précepte de Jésus-Christ, la vertu chrétienne par excellence. Je ne sais si l'on a assez vu et dit d'où viennent à la charité chrétienne son caractère et sa grandeur.

Dans les diverses religions païennes, grossières ou savantes, ce sont les forces de la nature ou les hommes qui deviennent Dieu. Et même dans celles de ces religions où les dieux à leur tour se font hommes, c'est l'homme surtout qui paraît et vit dans cette incarnation du dieu. Dans le christianisme, au contraire, ce n'est pas un Dieu d'origine naturelle ou humaine qui se fait homme, mais le Dieu qui existe par lui-même, avant comme au-dessus de tous les êtres, le Dieu unique et éternel. Seule entre toutes les croyances religieuses, la foi hébraïque montre Dieu essentiellement et éternellement distinct de la nature et de l'homme qu'il a créés et qu'il gouverne. Seule, la foi chrétienne montre le Dieu unique et éternel,

le Dieu d'Abraham et de Moïse se faisant homme, et la nature divine s'unissant à la nature humaine dans la personne de Jésus-Christ. Et dans cette union, c'est la nature divine qui éclate, parle et agit. Et cette incarnation est unique, comme le Dieu qui l'accomplit.

Et pourquoi Dieu se fait-il homme? Quel est le but de cette incarnation unique et mystérieuse? Dieu veut sauver les hommes du mal et du péril qui pèsent sur eux depuis la faute de leur premier auteur. Il veut racheter le genre humain du péché d'Adam, devenu celui de tous les enfants d'Adam, et les ramener dans les voies de la vie éternelle. C'est là le dessein hautement proclamé de l'incarnation divine dans Jésus-Christ, et le prix de toutes les douleurs par lesquelles Jésus-Christ doit passer pour l'accomplir.

Il n'est pas besoin de longues paroles. Qui ne voit combien ce fait sublime relève la dignité de l'homme et met en lumière sa valeur? Par cela

seul que Dieu s'est fait homme, la nature humaine est glorifiée, et tout homme a, pour ainsi dire, sa part dans l'honneur que Dieu a fait à l'humanité en s'unissant à elle et en acceptant, pour un moment, les conditions de sa vie. Mais il y a ici, pour les hommes, bien plus qu'un honneur, bien plus qu'une glorification; il y a la manifestation éclatante du prix qu'ils ont tous aux yeux de Dieu. Car ce n'est pas pour quelques-uns d'entre eux, ce n'est pas pour telle ou telle classe, telle ou telle nation, telle ou telle portion de l'humanité, c'est pour l'humanité tout entière que Dieu s'est incarné dans Jésus-Christ, et que Jésus-Christ a subi toutes les douleurs humaines. Toute âme humaine est l'objet de ce divin sacrifice et appelée à en recueillir le fruit.

Là est la source, et aussi le privilége de la charité chrétienne. C'est le dogme qui fait la puissance du précepte. Jésus-Christ crucifié, c'est la charité de Dieu envers les hommes. Comment les

hommes ne se devraient-ils pas entre eux ce que Dieu a fait pour eux, et à quel homme la charité ne serait-elle pas due? Otez la divinité et le sacrifice de Jésus-Christ; le prix de l'âme humaine s'abaisse, s'il est permis de parler ainsi; ce n'est plus de son salut, ni de l'exemple de son sauveur qu'il s'agit; la charité n'est plus que la bonté humaine, beau et utile sentiment, mais limité dans sa force d'impulsion comme dans son efficacité, car il vient de l'homme seul, et il ne peut que soulager incomplétement des misères inégalement distribuées. Ce n'est pas assez pour inspirer les longs efforts et les grands sacrifices; ce n'est pas assez pour que le désir de la guérison morale, comme du soulagement matériel des hommes, devienne cette sympathie inépuisable et cette passion infatigable qui sont vraiment la charité, et que, dans le cours de l'histoire du monde, la foi chrétienne seule a su inspirer.

Ainsi les préceptes essentiels de Jésus-Christ,

les vertus qu'il commande comme la base et la source de toutes les autres, tiennent intimement à sa doctrine, à cette doctrine « qui n'est pas de lui, dit-il lui-même, mais de Dieu qui l'a envoyé, » c'est-à-dire aux dogmes fondamentaux de la religion chrétienne. Personne ne conteste la perfection, la sublimité de la morale évangélique; on se complaît même à la célébrer pour en conclure, plus ou moins explicitement, qu'elle suffit aux hommes et qu'elle est l'Évangile tout entier. C'est méconnaître absolument le lien qui unit, dans l'homme, la pensée au sentiment et la croyance à l'action. L'homme est plus grand et plus exigeant que ne le disent ces moralistes superficiels; pour lui et dans le profond instinct de son âme, la loi de sa vie est dans un rapport nécessaire avec le secret de sa destinée, et le dogme chrétien donne seul à la morale chrétienne l'autorité souveraine dont elle a besoin pour gouverner et régénérer l'humanité.

3° JÉSUS-CHRIST ET SES MIRACLES.

J'ai dit que j'étais de ceux qui admettent le surnaturel, et par quels motifs. Je pourrais m'en tenir là et n'entrer dans aucune réflexion spéciale sur les miracles évangéliques. Quand on reconnaît en principe la possibilité des miracles, on n'a plus qu'à examiner la valeur des témoignages qui les attestent, et ce sera dans la seconde série de ces *Méditations* qu'en traitant de l'authenticité des livres saints, je m'occuperai de cet examen. Mais je ne veux éluder, sur le fond même de cette

question, aucune des difficultés qu'elle présente, car là est le point d'attaque des adversaires de la foi chrétienne. L'image de Jésus-Christ selon l'Évangile serait d'ailleurs étrangement infidèle si ses miracles n'y prenaient place à côté de ses préceptes.

Je rappelle que je crois en Dieu, en Dieu créateur et souverain maître de l'univers qu'il règle et gouverne par cette action libre et continue de sa providence et de sa puissance qu'on appelle les lois de la nature. A ceux qui regardent la nature comme subsistant de toute éternité, par elle-même, et gouvernée par des lois immuables et fatales, je n'ai rien à dire de Jésus-Christ et de ses miracles; la question qui s'agite entre eux et moi est plus grande encore que celle des miracles; c'est la question même du panthéisme ou du christianisme, du fatalisme ou de la liberté, divine et humaine. J'en ai déjà dit ma pensée générale et ses motifs; j'y entrerai plus

avant dans la troisième série de ces *Méditations*, quand je parlerai des divers systèmes qui sont aujourd'hui aux prises avec la religion chrétienne. En ce moment, c'est aux déistes seuls et aux esprits incertains que je m'adresse.

Un fait est incontestable, la parfaite sincérité des apôtres et des premiers chrétiens dans leur foi aux miracles de Jésus-Christ. Sincérité d'autant plus frappante qu'elle s'allie à toutes les hésitations de l'esprit, à toutes les faiblesses de la conduite, et qu'elle n'en triomphe que lentement, tardivement, quand Jésus-Christ a quitté ses disciples et les a laissés chargés seuls de son œuvre. Pendant qu'il était avec eux, saint Pierre a failli, saint Thomas a douté; après plusieurs miracles de Jésus, ses apôtres s'étonnent, l'interrogent, doutent encore de lui et de son pouvoir. A plusieurs reprises, Jésus les appelle « gens de peu de foi; » et, au moment où il est arrêté, ils l'abandonnent, ils s'enfuient. Nul entraînement passionné, nulle

bravade dans leur confiance et leur dévouement; même avec eux, Jésus est en présence de toutes les incertitudes, de toutes les pusillanimités humaines; il ne les persuade, il ne les conquiert, il ne les conserve qu'à grand'peine et à force, pour ainsi dire, de puissance comme de vertu divine. Ils ne croient vraiment en lui qu'après l'accomplissement de son sacrifice et de son dernier miracle, quand ils l'ont vu crucifié et ressuscité. Alors seulement, mais dès lors leur foi devient entière, supérieure à tous les périls, à toutes les épreuves : pleins du Saint-Esprit et associés, dans une certaine mesure, à la puissance de leur divin maître, ils poursuivent son œuvre avec une confiance et une fermeté inébranlables, sans y prétendre aucun mérite, sans aucun mouvement d'orgueil personnel. Devant « la belle porte » du temple de Jérusalem, saint Pierre a guéri et fait marcher un impotent; « et comme l'impotent qui avait été guéri tenait par la main Pierre et Jean,

tout le peuple étonné courut à eux, au portique qu'on appelle de Salomon. Mais Pierre voyant cela, dit au peuple : Hommes israélites, pourquoi vous étonnez-vous de ceci? Ou pourquoi avez-vous les yeux arrêtés sur nous, comme si c'était par notre propre puissance ou par notre piété que nous eussions fait marcher cet homme?... Vous avez fait mourir le prince de la vie, que Dieu a ressuscité des morts; de quoi nous sommes témoins. C'est par la foi en son nom que son nom a raffermi cet homme que vous voyez et que vous connaissez; et c'est la foi que nous avons en lui qui a opéré dans cet homme cette parfaite guérison, en présence de vous tous[1]. » Le peuple n'était pas seul à s'étonner; les sénateurs, les scribes, le souverain sacrificateur et tous ceux qui étaient de la race sacerdotale s'assemblèrent, firent comparaître Pierre et Jean, et après une délibération

1. *Actes des Apôtres,* chap. III, vers. 1-16.

pleine de trouble, « ils leur défendirent absolument de parler, ni d'enseigner, en aucune manière, au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean leur répondirent : Jugez vous-mêmes s'il est juste, devant Dieu, de vous obéir plutôt qu'à Dieu ; car, pour nous, nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et que nous avons entendues[1]. »

Quelle sincérité et quelle fermeté plus éclatantes que celles de la foi de saint Paul? Il en était bien plus éloigné que les autres apôtres ; il avait fait bien plus que faillir comme saint Pierre ou douter comme saint Thomas ; il avait ardemment persécuté les premiers chrétiens. Atteint et conquis à son tour, sur la route de Damas, par la voix de Jésus, il lui voue son âme et sa vie ; il raconte lui-même sa miraculeuse conversion[2], et

1. *Actes des Apôtres,* chap. IV, vers. 5-6, 18-20.

2. Ire *Épître de saint Paul aux Corinthiens,* chap. XV, vers. 5. — 2e *Épître aux Corinthiens,* chap. XI, vers. 32-33 ;

l'authenticité de ses Épîtres ne peut pas plus être mise en doute que sa sincérité.

L'histoire de toutes les religions abonde en miracles; mais dans toutes les religions, sauf la chrétienne, les miracles racontés par leurs historiens sont évidemment l'artifice du fondateur pour se donner crédit, ou le jeu de l'imagination humaine qui se complaît dans le merveilleux, et se livre, dans la sphère religieuse, à toutes les fantaisies de ce penchant. Rien de semblable dans les miracles évangéliques; point d'artifice dans leur auteur; point de merveilleux poétique ni de crédulité empressée dans leurs narrateurs. L'action miraculeuse de Jésus-Christ est essentiellement simple, pratique et morale; il ne va point au-devant de ses miracles; il ne les cherche et ne les étale point; ils viennent quand un fait pressant, une occasion naturelle les provoquent, quand on les lui de-

chap. XII, vers. 1-5. — *Épître aux Galates*, chap. I, vers. 1-24.

mande avec confiance. Il les accomplit alors sans faste, par le droit de sa mission divine. Et en les accomplissant, il se plaint du doute et de la froideur qu'il rencontre : « Malheur à toi, Chorazin, malheur à toi, Bethsaïda ! Car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous eussent été faits à Tyr ou à Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties en prenant le sac et la cendre[1]. » Jésus-Christ a pleine foi en lui-même, dans ses miracles comme dans sa doctrine ; il s'attriste seulement, sans s'en étonner, que son œuvre, l'œuvre de lumière et de salut qu'il poursuit selon la volonté de Dieu, son père, n'obtienne pas un plus prompt et plus général succès.

Pour nous, spectateurs lointains, ce n'est pas de la lenteur et des limites de ce succès, mais de sa rapidité et de son étendue que nous devons nous étonner. Toutes les religions qui ont pris

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. XI, vers. 21.

place dans l'histoire du monde se sont établies à la fois par les moyens moraux et par les moyens matériels ; toutes ont employé, dès leurs premiers pas, la force aussi bien que la persuasion, le bras aussi bien que la parole. Seule, la religion chrétienne a vécu et grandi pendant trois siècles par sa seule et propre vertu, sans autre invocation que la vérité, sans autre point d'appui que la foi. Les dogmes, les préceptes, les miracles de son auteur ont été, pendant trois siècles, ses seules armes. Ces armes ont vaincu toutes les autres; les dogmes, les préceptes et les miracles de Jésus-Christ ont conquis l'esprit humain et la société humaine sur la philosophie de la Grèce, sur la puissance de Rome, sur toutes les mythologies poétiques ou mystiques de l'antiquité. Cette victoire n'a pas mis fin, il est vrai, à toutes les luttes intellectuelles; la lumière chrétienne n'a pas dissipé toutes les ténèbres et satisfait tous les esprits; les explications et les commentaires

des hommes ont obscurci les doctrines de Jésus-Christ; les passions ont méconnu ses préceptes; les légendes se sont promptement entées sur ses miracles. Mais le fait que les dogmes, les préceptes et les miracles de Jésus-Christ ont suffi, sans aucun secours humain et malgré tous les efforts humains, à faire triompher et à fonder la religion chrétienne, ce fait primitif et suprême n'en subsiste pas moins. Le divin caractère de la religion chrétienne éclate dans ce seul résultat; et son triomphe, sans l'action miraculeuse de Dieu, serait de tous les miracles le plus impossible à accepter.

4° JÉSUS-CHRIST, LES JUIFS ET LES GENTILS.

« Ne pensez point que je sois venu pour abolir la loi et les prophètes; je suis venu, non pour les abolir, mais pour les accomplir[1]. Ne pensez point que ce soit moi qui doive vous accuser devant mon Père; Moïse, en qui vous espérez, est celui qui vous accusera, car, si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en moi, car il a écrit de

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. v, vers. 17.

moi. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles[1] ? »

Ainsi Jésus-Christ parlait aux Juifs. C'était au nom de leur histoire et de leur foi, au nom du Dieu d'Abraham et de Jacob qu'il les appelait à lui, conservateur en même temps que réformateur, et invoquant l'ancienne loi contre ceux qui, en l'observant en apparence, l'oubliaient ou la dénaturaient en réalité : « Des Scribes et des Pharisiens vinrent de Jérusalem à Jésus et lui dirent : Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens, car ils ne se lavent point les mains lorsqu'ils prennent leurs repas ? — Mais il leur répondit : Pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition ? Car Dieu a donné le commandement : Honore ton père et ta mère, et que celui qui maudira son père ou sa mère soit puni de mort. Mais vous, vous dites :

1. *Évang. selon saint Jean*, chap. v, vers. 45-47.

Celui qui aura dit à son père ou à sa mère : Tout ce dont je pourrais t'assister est un don consacré à Dieu, n'est pas coupable, quoiqu'il n'honore pas son père ou sa mère. Et ainsi vous avez anéanti le commandement de Dieu par votre tradition... Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, car vous payez la dîme de la menthe, de l'anet et du cumin, et vous négligez les choses les plus importantes de la loi, la justice, la miséricorde et la fidélité ! Ce sont là les choses qu'il fallait faire, sans néanmoins omettre les autres[1]. »

En toute occasion Jésus-Christ renouvelait aux Juifs ses avertissements, ses appels ; et quand il se voyait obstinément méconnu et repoussé, il s'écriait avec une patriotique et tendre tristesse : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une

1. *Évang. selon saint Matthieu*, chap. xv, vers. 1-6 ; chap. xxiii, vers. 23.

poule rassemble ses poussins sous ses ailes; et vous ne l'avez pas voulu[1]! »

Je ne connais rien de plus imposant que l'apparition d'une grande idée, d'une idée divine qui se lève et monte rapidement sur l'horizon humain. C'est le spectacle que nous offre, dans sa courte durée, l'histoire de Jésus-Christ. Dans ses premières instructions à ses apôtres il leur disait : « N'allez point vers les Gentils et n'entrez dans aucune ville des Samaritains; mais allez plutôt aux brebis d'Israël qui sont perdues; » il ménageait ainsi l'état des esprits et ne prescrivait à ses apôtres que ce qu'ils pouvaient faire avec succès au début de leur mission. Bientôt la lumière grandit dans les paroles et les actes de Jésus; j'avance dans les Évangiles, et j'y lis : « Jésus étant entré dans Capernaüm, un centenier vint à lui, le priant et lui disant : Sei-

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. XXII, vers. 37. — *Évang. selon saint Luc,* chap. XIII, vers. 34.

gneur, mon serviteur est au lit, dans la maison, malade de paralysie et fort tourmenté. Et Jésus lui dit : J'irai et je le guérirai. Et le centenier répondit et lui dit : Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres chez moi; mais dis seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car, quoique je ne sois qu'un homme soumis à la puissance d'autrui, j'ai sous moi des soldats, et je dis à l'un : Va, et il va; et à l'autre : Viens, et il vient, et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. Ce que Jésus ayant ouï, il en fut fort étonné, et dit à ceux qui le suivaient : Je vous dis en vérité que je n'ai point trouvé une si grande foi, pas même en Israël. Aussi je vous dis que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et seront à table, au royaume des Cieux, avec Abraham, Isaac et Jacob [1]. » Ainsi un grand pas se fait; ce n'est plus pour les seules brebis d'Israël que

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. VIII, vers. 5-11.

Jésus est venu; d'Orient et d'Occident les hommes viendront aussi à lui, et il les accueillera tous. Je poursuis le cours des Évangiles. « Partant des bords du lac de Gennésareth, Jésus se retira aux quartiers de Tyr et de Sidon. Et une femme chananéenne, qui venait de ces quartiers-là, s'écria et lui dit : Seigneur, fils de David, aie pitié de moi; ma fille est misérablement tourmentée par le démon. Mais il ne lui répondit rien. Sur quoi ses disciples, s'étant approchés, le prièrent disant : Renvoie-la, car elle crie après nous. Et il répondit : Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Et elle vint et se prosterna en disant : Seigneur, aide-moi. Il lui répondit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. Mais elle dit : Il est vrai, Seigneur ; cependant les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jésus répondant, lui dit : O femme ! ta foi est grande ; qu'il te soit

fait comme tu le désires[1]. » Un autre jour, auprès de la ville de Sichar et du puits de Jacob, Jésus s'entretenait avec une femme samaritaine qui était venue là pour puiser de l'eau : « La femme lui dit : Seigneur, je vois que tu es un prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous autres, que le lieu où il faut adorer est Jérusalem. Jésus lui dit : Femme, crois-moi ; le temps vient que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem... Le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car le Père demande de tels adorateurs. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité[1]. »

Ainsi disparaît graduellement, au nom même du Dieu des Juifs, le privilége exclusif des Juifs à la révélation et à la grâce divine. Ainsi, après le

1. *Évang. selon saint Jean,* chap. IV, vers. 5-24.

caractère limité de la religion d'Israël, s'établit le caractère universel de la religion de Jésus-Christ. Ce n'est plus un peuple, petit ou grand, ancien ou nouveau, c'est le genre humain tout entier qui est appelé au bienfait de la vraie foi et du salut. « Allez donc et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit [1]. » — « Allez-vous-en par tout le monde et prêchez l'Évangile à toute créature humaine [2]. » Ce sont les dernières paroles de Jésus-Christ à ses apôtres, et les apôtres exécutent fidèlement les instructions de leur divin maître; ils vont, en effet, prêchant en tout lieu et à toute nation son histoire, sa doctrine, ses préceptes et ses exemples. Saint Paul est l'apôtre spécial des Gentils: « Nous en avons reçu, dit-il, de Jésus-Christ Notre-Seigneur, la grâce et la charge, afin d'amener tous les Gentils à l'obéissance de la foi en son nom. —

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. XXVIII, vers. 19.
2. *Évang. selon saint Marc,* chap. XVI, vers. 15.

Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs? Ne l'est-il pas aussi des Gentils? Oui, il l'est aussi des Gentils. — Il n'y a point de distinction entre le Juif et le Grec, parce qu'ils ont tous un même Seigneur qui est riche pour tous ceux qui l'invoquent[1]. » En dépit des préjugés juifs et des dissentiments qui s'élèvent à ce sujet dans l'Église naissante, saint Pierre adhère à saint Paul; les Apôtres et les anciens réunis à Jérusalem, adhèrent à saint Pierre et à saint Paul. Le Dieu d'Abraham et de Jacob est maintenant le Dieu universel comme le Dieu unique; à tous les hommes également il prescrit la même foi, la même loi, et promet le même salut.

Une autre question, plus temporelle, grande pourtant et délicate, s'élève devant Jésus-Christ. Il retire aux Juifs leur privilége exclusif à la con-

1. *Épître de saint Paul aux Romains*, chap. I, vers. 5; chap. III, vers. 28; chap. X, vers. 12.

naissance et à la grâce du vrai Dieu ; que pense-t-il de ce qui touche à leur existence et à leur grandeur nationale ? Leur prescrit-il la rébellion et la lutte contre le souverain terrestre qui les gouverne ? « Les Pharisiens se consultèrent pour le surprendre dans ses discours. Et ils lui envoyèrent de leurs disciples, avec des Hérodiens, qui lui dirent : Maître, nous savons que tu es sincère et que tu enseignes la voie de Dieu selon la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, car tu ne regardes point l'apparence des hommes. Dis-nous donc ce qui te semble de ceci : Est-il permis de payer le tribut à César, ou non ? Mais Jésus, connaissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la monnaie dont on paye le tribut. Et ils lui présentèrent un denier. Et il leur dit : De qui est cette image et cette inscription ? Ils lui dirent : de César. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Et ayant

entendu cette réponse, ils l'admirèrent, et le laissant, ils s'en allèrent [1]. »

Il y avait, dans la réponse de Jésus-Christ, bien plus à admirer que ne le pensaient les Pharisiens ; il faisait bien plus qu'échapper habilement au piége qu'ils lui avaient tendu ; il posait en principe la distinction de la vie religieuse et de la vie civile, de l'Église et de l'État. César n'a nul droit d'intervenir, par ses lois et sa force, dans les rapports de l'âme humaine avec Dieu, et le fidèle adorateur de Dieu est tenu de remplir, envers César, les devoirs que le maintien de l'ordre civil lui impose. L'indépendance de la foi religieuse et l'obéissance à la loi politique, c'est la réponse de Jésus-Christ aux Pharisiens, et la source divine du plus grand progrès qu'aient fait les sociétés humaines depuis qu'elles s'agitent sur cette terre.

1. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. XXII, vers. 15-22. — *Selon saint Marc,* chap. XII, vers. 12-17. — *Selon saint Luc,* chap. XX, vers. 19-25.

Je reprends ces deux grands principes, ces deux grands actes de Jésus-Christ, l'abolition de tout privilége dans les rapports des hommes avec Dieu et la distinction de la vie religieuse et de la vie civile ; je les place en regard de tous les faits, de tous les états sociaux antérieurs à la venue de Jésus-Christ, et je ne puis découvrir, à ces caractères essentiels de la religion chrétienne, aucune filiation, aucune origine humaine. Partout, avant Jésus-Christ, les religions étaient nationales, locales, établissant entre les peuples, les classes, les individus, des distances et des inégalités énormes. Partout aussi avant Jésus-Christ, la vie civile et la vie religieuse étaient confondues et s'opprimaient mutuellement ; la religion ou les religions étaient des institutions incorporées dans l'État et que l'État réglait ou réprimait selon son intérêt. Dans l'universalité de la foi religieuse et l'indépendance de la société religieuse, je suis contraint de voir des nouveautés sublimes, des

éclairs de la lumière divine. Il a fallu bien des siècles pour que cette lumière fût acceptée du monde, et nul ne sait combien de siècles il lui faudra encore pour pénétrer le monde entier. Mais quelles que soient, pour les deux grandes vérités que je viens de résumer, les difficultés et les imperfections de l'avenir, c'est dans la vie et dans les paroles de Jésus-Christ que Dieu en a fait luire les premiers rayons.

5° JÉSUS-CHRIST ET LES FEMMES.

A l'origine de toutes les religions et dans leur histoire, les femmes ont leur place et leur rôle. Tantôt elles sont l'aliment et l'ornement des mythologies licencieuses. Tantôt, au contraire, elles sont, pour les héros religieux, l'objet d'un pieux effroi et d'une austère rigueur ; ils les considèrent comme des créatures pleines de mal et de péril ; ils les écartent de leur vie comme on écarte la tentation et l'impureté. Des aventures et des images voluptueuses ou d'ardents élans de con-

templation et de macération ascétique, c'est à l'un ou à l'autre de ces extrêmes contraires que s'adonnent le plus souvent les religions dans leur âge de jeunesse et de vigueur. Quelquefois, et c'est pour les femmes la meilleure chance, elles apparaissent, dans les récits religieux, telles qu'elles sont en réalité dans la vie humaine, charmantes et charmées, séduisantes et séduites, adorées et asservies, vouées d'abord aux entraînements, puis aux mécomptes et des passions qu'elles inspirent et de leurs propres passions. Asiatiques ou européennes, grossières ou raffinées, toutes les religions, autres que la chrétienne, ont donné, au rôle des femmes dans leur histoire, l'un ou l'autre de ces caractères.

Ni l'un ni l'autre, ni rien d'analogue ne se rencontre dans les Évangiles et dans les rapports de Jésus-Christ avec les femmes. Elles s'empressent vers lui : leur cœur est ému, leur imagination est frappée de sa vie, de ses préceptes, de ses

miracles, de son langage. Il leur inspire un respect tendre et une admiration confiante. La Chananéenne vient lui demander timidement la guérison de sa fille. La Samaritaine l'écoute avidement sans le connaître. Marie se tient assise à ses pieds, absorbée dans ses paroles, et Marthe se plaint franchement à lui de ce que sa sœur ne l'aide point et la laisse servir toute seule. La pécheresse s'approche de lui en pleurant, verse sur ses pieds un parfum rare et les essuie avec ses cheveux. La femme adultère, amenée en sa présence par ceux qui veulent la lapider selon la loi de Moïse, reste immobile devant lui quand ses accusateurs se sont éloignés, et attend en silence ce qu'il va lui dire. Jésus accueille les hommages et les prières de ces femmes avec la gravité douce et la sympathie désintéressée d'un être supérieur, étranger aux passions de la terre. Pur et inflexible interprète de la loi divine, il connaît et comprend la nature humaine, et la juge avec cette sévérité

équitable à qui rien n'échappe, pas plus l'excuse que la faute. La foi, la sincérité, l'humilité, la douleur, le repentir le touchent sans l'abuser, et il exprime le blâme ou le pardon avec la même autorité sereine, certain que ses regards ont vu le fond des cœurs et que ses paroles y pénétreront. Il n'y a, dans ses rapports avec les femmes qui l'approchent, pas la moindre trace de l'homme, et nulle part le Dieu ne se manifeste avec plus de charme et de pureté.

Et quand il ne s'agit plus de rapports ni d'entretiens personnels, quand Jésus-Christ n'a plus devant lui des suppliantes ou des pécheresses qui implorent sa puissance ou sa clémence, quand c'est de la situation et de la destinée des femmes en général qu'il s'occupe, il affirme et défend leur droit et leur dignité avec une sympathie clairvoyante et sévère. Il sait que le bonheur humain, et aussi le sort moral des femmes, résident essentiellement dans le mariage : il fait, de la sainteté

du mariage, une loi fondamentale de la religion et de la société chrétiennes; il poursuit l'adultère jusque dans le fond des pensées et des cœurs; il interdit le divorce : « N'avez-vous pas lu que celui qui créa l'homme, au commencement du monde, fit un homme et une femme, et qu'il est dit : C'est à cause de cela que l'homme quittera son père et sa mère et qu'il s'attachera à sa femme, et les deux ne seront qu'une seule chair? Ainsi ils ne sont plus deux, mais ils sont une seule chair. Que l'homme ne sépare donc point ce que Dieu a uni. » Et quand les Pharisiens lui demandent : « Pourquoi donc Moïse a-t-il commandé de donner la lettre de divorce quand on veut répudier sa femme? » Jésus leur répond : « C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de répudier vos femmes; mais il n'en était pas ainsi au commencement. Je vous dis, moi, que quiconque répudiera sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, et en épousera une autre, com-

met un adultère ; et celui qui épousera celle qui a été répudiée commet aussi un adultère [1]. »

Éclatant témoignage de l'action progressive de Dieu sur le genre humain! Jésus-Christ rend, à la loi divine sur le mariage, la pureté et l'autorité que Moïse n'avait pas imposées aux Hébreux « à cause de la dureté de leur cœur. »

1. *Évang. selon saint Matthieu*, chap. XIX, vers. 4-9; chap. V, vers. 27-28. — *Selon saint Marc*, chap. X, vers. 2-12. — *Épître de saint Paul aux Romains*, chap. VII, vers. 2-3. — 1re *Épître aux Corinthiens*, chap. VI, vers. 16-18; chap. VII, vers. 1-11.

6° JÉSUS-CHRIST ET LES ENFANTS.

Quiconque a lu, ne fût-ce qu'en courant, les Évangiles, a été frappé du sentiment et du langage de Jésus-Christ sur les enfants. Je reproduis ici ses paroles :

« Alors on présenta à Jésus de petits enfants, afin qu'il les touchât; mais les disciples reprenaient ceux qui les présentaient. Et Jésus, voyant cela, en fut indigné, et il leur dit : Laissez venir à moi ces petits enfants et ne les en empêchez point, car le royaume de Dieu est pour ceux

qui leur ressemblent. Je vous dis en vérité que quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera point. Et les ayant pris entre ses bras, il leur imposa les mains et les bénit [1]. »

Un autre jour, « les disciples vinrent à Jésus, et lui dirent : Qui est le plus grand dans le royaume des cieux? Et Jésus, ayant fait venir un enfant, le mit au milieu d'eux et dit : Je vous le dis en vérité, que si vous ne changez et si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. C'est pourquoi quiconque s'humiliera soi-même comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux [2]. »

Un autre jour encore, Jésus, déplorant la froi-

1. *Évang. selon saint Marc,* chap. x, vers. 13-16. — *Selon saint Matthieu,* chap. xix, vers. 13-15. — *Selon saint Luc,* chap. xviii, vers. 15-17.

2. *Évang. selon saint Matthieu,* chap. xviii, vers. 1-4. — *Selon saint Marc,* chap. ix, vers. 33-37.

deur que rencontraient souvent, tout près de lui, ses prédications et ses miracles, dit en s'adressant, non plus à ses disciples, mais à Dieu lui-même : « Je te loue, ô Père ! Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux enfants [1]. »

Que contiennent ces paroles? Elles ne sont pas simplement l'expression de ce mouvement de bienveillance douce qui s'éveille dans tous les cœurs à la vue des enfants et de leur naïve confiance dans ceux qu'ils approchent. Jésus-Christ éprouvait sans doute cette bienveillance, car il n'était étranger à aucune des belles émotions humaines; mais sa pensée portait bien au delà des enfants qu'il laissait venir à lui, et ils n'étaient pour lui qu'une occasion vivante d'adresser aux hommes eux-mêmes ses solennels avertissements.

1. *Évang. selon saint Matthieu*, chap. XI, vers. 25.

Je l'ai déjà rappelé dans ces Méditations[1] : l'enfant est, pour nous, l'image de l'innocence, le type de la créature faillible qui n'a pas encore failli, qui ne connaît encore ni les erreurs de l'esprit, ni les égarements de la passion, ni les aveuglements de l'orgueil, ni les troubles du doute, ni les torts du péché, ni les douleurs du repentir, et qui ne suit, dans les premiers élans de la vie, que ses instincts spontanés de tendre confiance dans les parents qui lui en donnent les premiers biens et les premières joies, la sécurité et l'amour. Jésus-Christ ne prétend pas ramener les hommes à ce doux état et leur rendre l'innocence primitive; mais il vient les racheter du péché; il leur apporte, au nom de Dieu son père, l'espoir du pardon et du salut. La confiance en Dieu, une confiance sincère, simple et tendre, est la disposition qui ouvre l'âme des hommes au bienfait

1. 2e *Méditation (Les dogmes chrétiens)*, pages 48-53.

divin. C'est aussi la disposition de l'enfant envers ses parents : spontanément, sans doute ni effort, il croit en eux ; il les invoque et il espère. De là ces paroles de Jésus-Christ : « Laissez venir à moi ces petits enfants et ne les en empêchez point, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. » L'innocence est bien plus sûre que la science de s'élever jusqu'à Dieu.

La science est belle; elle aussi, elle est un noble privilége de l'homme que Dieu, en le créant intelligent et libre, a fait capable de désirer et de poursuivre, par l'étude, la vérité scientifique, et de l'atteindre dans une certaine mesure et dans une certaine sphère. Mais quand la science veut dépasser cette mesure et sortir de cette sphère, quand elle méconnaît et méprise les instincts naturels, universels et permanents de l'âme humaine, quand elle tente de mettre partout son propre flambeau à la place de la lumière primitive qui éclaire le genre humain, alors, et par

cela seul, la science est pleine d'erreur et de péril, et c'est pour ce cas que Jésus-Christ a dit : « Je te loue, ô Père! Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux enfants [1]. »

1. *Évangile selon saint Matthieu,* chap. XI, vers. 15. Je reproduis, selon mon usage, la version d'Osterwald, mais les mots grecs ἀπὸ σοφῶν καὶ συνετῶν seraient mieux rendus par : *aux savants et aux habiles,* que par : *aux sages et aux intelligents.*

7° JÉSUS-CHRIST LUI-MÊME.

J'ai recherché dans les Évangiles les traits épars de Jésus-Christ. Je les ai recueillis dans ses actes, dans ses préceptes, dans ses paroles, dans les divers rapports de sa vie. Je n'ai rien ajouté, rien magnifié : bien au contraire; la vie de Jésus est infiniment plus grande et plus sublime que je ne l'ai faite; ses paroles sont infiniment plus vraies et plus puissantes, ses préceptes infiniment plus profonds et plus beaux que je ne l'ai dit. Et je n'ai rien dit du sceau mis par sa Passion à sa

mission et à son œuvre; je n'ai pas montré Jésus-Christ dans Gethsémané et sur la croix!

Dieu, selon la Bible, est unique et toujours le même. Ainsi est Jésus-Christ selon l'Évangile. La plus parfaite, la plus constante unité règne en lui, dans sa vie comme dans son âme, dans ses paroles comme dans ses actes. Il agit progressivement et à mesure que les circonstances au milieu desquelles il vit provoquent son action, mais sans que ses progrès entraînent jamais, en lui, aucun changement de caractère et de dessein. Tel il apparaît, à douze ans, dans le Temple, déjà plein du sentiment de sa nature divine, quand il répond à sa mère qui le cherchait avec inquiétude : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de mon Père? » tel il demeure et se manifeste dans tout le cours de sa mission active, en Galilée et à Jérusalem, avec ses apôtres et avec le peuple, chez les Pharisiens ou chez les Péagers, que ce soient les hommes, ou les femmes, ou les

enfants qui l'approchent, devant Caïphe et Pilate comme sous les yeux de la multitude qui se presse autour de lui pour l'écouter. Partout et en toute circonstance, le même esprit l'anime, il répand la même lumière, il proclame la même loi. Accompli et immuable, toujours à la fois fils de Dieu et fils de l'homme, il poursuit et consomme, à travers toutes les épreuves et toutes les douleurs de la vie humaine, son œuvre divine pour le salut du genre humain.

Cela dit, comment en dire davantage? Comment parler avec détail de Jésus-Christ lui-même quand on croit en lui, quand on voit en lui Dieu fait homme, agissant comme Dieu seul peut agir, et souffrant tout ce que l'homme peut souffrir, pour racheter les hommes du péché, et les sauver en les ramenant à Dieu? Comment sonder de près les mystères d'une telle personne et d'un tel dessein? Que s'est-il passé dans cette âme divine pendant cette vie humaine? Qui expli-

quera ces crises de tristesse de Jésus-Christ au sein de la plus parfaite foi en Dieu son père et en lui-même, et ces mouvements d'effroi à l'approche du sacrifice sans la moindre hésitation dans le sacrifice, sans le moindre doute sur son efficacité? Ce fait sublime, cet intime et continuel mélange du divin et de l'humain ne trouve point d'expression égale ni vraie dans les langues humaines, et plus on le contemple, plus il est difficile d'en parler.

Ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ, qui n'admettent pas le caractère surnaturel de sa personne, de sa vie et de son œuvre, sont affranchis de cette difficulté; quand ils ont, dès le premier abord, supprimé Dieu et le miracle, l'histoire de Jésus-Christ n'est plus, pour eux, qu'une histoire ordinaire qu'ils racontent et expliquent comme celle de toute autre vie humaine. Mais ils tombent alors dans une bien autre difficulté et viennent échouer sur un bien autre écueil. On peut con-

tester la nature et la puissance surnaturelles de Jésus-Christ ; on ne peut pas contester la perfection, la sublimité de ses actions et de ses préceptes, de sa vie et de sa loi morale. Et en effet, non-seulement on ne les conteste pas, mais on les admire, on les célèbre avec effusion et complaisance ; on semble vouloir restituer à Jésus-Christ simple homme la supériorité qu'on lui enlève en refusant de voir Dieu en lui. Mais alors que d'incohérences, que de contradictions, quelle fausseté, quelle impossibilité morale dans son histoire telle qu'on la raconte ! Quelle série d'hypothèses inconciliables avec les faits qu'on admet ! Cet homme parfait et sublime est tour à tour un rêveur ou un charlatan, dupe lui-même et trompeur aux autres, dupe de son exaltation mystique quand il croit à ses propres miracles, trompeur volontaire quand il arrange les apparences pour y faire croire. L'histoire de Jésus-Christ n'est plus qu'un tissu de chimères et de mensonges. Et pourtant le

héros de cette histoire reste parfait, sublime, incomparable, le plus grand génie et le plus grand cœur entre les hommes, le type de la vertu et de la beauté morale, le chef suprême et légitime de l'humanité. Et ses disciples, justement admirables à leur tour, ont tout bravé, tout souffert pour lui rester fidèles et accomplir son œuvre. Et l'œuvre en effet a été accomplie; le monde païen est devenu chrétien, et le monde entier n'a rien de mieux à faire que d'en faire autant.

Quel problème contradictoire et insoluble on élève ainsi, à la place de celui qu'on s'efforce de supprimer!

L'histoire repose sur deux bases, les documents positifs sur les faits et les personnes, les vraisemblances morales sur l'enchaînement des faits et l'action des personnes. Ces deux bases manquent également à l'histoire de Jésus-Christ telle qu'on la raconte, ou plutôt qu'on la construit aujourd'hui : elle est en contradiction évidente et

choquante, d'une part avec les témoignages des hommes qui ont vu Jésus-Christ ou qui ont vécu près de ceux qui l'avaient vu; d'autre part avec les lois naturelles qui président aux actions des hommes et au cours des événements. Ce n'est pas là de la critique historique; c'est un système philosophique et un récit romanesque mis à la place des documents matériels et des vraisemblances morales; c'est un Jésus-Christ faux et impossible, fait de main d'homme, qui prétend à détrôner le Jésus-Christ réel et vivant, fils de Dieu.

Il faut choisir entre le système et le mystère, entre le roman des hommes et le plan de Dieu. Même quand il se révèle, Dieu ne se révèle à nous qu'à travers des voiles; mais ses voiles ne sont pas des mensonges. L'histoire évangélique de Jésus-Christ nous montre Dieu agissant par des voies qui ne sont pas ses voies de tous les jours; elle a cela de commun avec bien d'autres faits dans l'histoire de l'univers, entre autres avec

le grand fait de la création actuelle, quand l'homme, en paraissant sur la terre, a reçu la première révélation divine. Le surnaturel n'a pas commencé avec Jésus-Christ; et quand on nie, à ce titre, l'histoire de Jésus-Christ, il faut nier aussi bien autre chose. Pour échapper à cette mortelle nécessité, de savants hommes ont tenté naguère de réduire infiniment, dans l'histoire de Jésus-Christ, la part du surnaturel, et d'expliquer, par des moyens naturels, la plupart des actes et des faits de sa vie. Tentative puérile, qui a échoué dans les détails et qui laisse subsister le fond du problème. On ne réussira pas mieux dans la tentative nouvelle qu'on poursuit aujourd'hui, et qui consiste à mettre l'idéal à la place du surnaturel, et à élever le sentiment religieux sur les ruines de la foi chrétienne. C'est faire trop et trop peu. L'âme humaine ne se contente pas de ce qu'on lui laisse ainsi, ni l'orgueil humain de ce qu'on lui refuse. Quand on est si hardi que de

prétendre, au nom de la science de l'homme dans le monde fini, déterminer les limites de la puissance de Dieu, il faut être plus hardi encore, et détrôner Dieu lui-même.

NOTES

Conformément à ce que j'ai dit dans la seconde de ces *Méditations*, intitulée *les Dogmes chrétiens* (page 66), je donne dans ces notes le texte latin de la Vulgate pour tous les passages des Livres saints que j'ai cités, dans le cours de cet ouvrage, d'après la traduction française d'Osterwald. Il y a souvent, entre ces deux versions, de notables différences, non-seulement d'expression, mais aussi de sens. Je me fais un devoir de mettre sous les yeux des lecteurs le texte de la

version de saint Jérôme, telle qu'après la résolution du Concile de Trente elle a été adoptée èt publiée, en 1590 et 1592, par les papes Sixte V et Clément VIII.

(Page 66.)

(A) Et ego cum venissem ad vos, fratres, veni non in sublimitate sermonis aut sapientiæ, annuntians vobis testimonium Christi; — non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. — Et ego in infirmitate, et timore, et tremore multo fui apud vos. — ......Placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo. Cum enim infirmor, tunc potens sum. (*Ire Épître de saint Paul aux Corinthiens,* chap. II, v. 1-3; — *IIe Épître,* ch. XII, v. 10.)

(Page 68.)

(B) Venit autem Jesus in partes Cæsareæ Philippi, et interrogabat discipulos suos, dicens : « Quem dicunt homines esse filium hominis? » — Et illi dixerunt : « Alii Johannem Baptistam, alii autem Eliam, alii vero Jeremiam, aut unum ex prophetis. » — Dicit illis Jesus : « Vos autem, quem me esse dicitis? » — Respondens Si-

mon Petrus dixit : « Tu es Christus, filius Dei vivi. » — Respondens autem Jesus, dixit ei : « Beatus es, Simon Bar Jona ; quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui est in cœlis. » (*Évang. selon saint Matthieu,* ch. XII, v. 13-17.)

(Page 68.)

(C) Dixit ei Jesus : « Si cognovissetis me, et Patrem meum utique cognovissetis ; et amodo cognoscetis eum, et vidistis eum. » — Dicit ei Philippus : « Domine, ostende nobis Patrem, et sufficit nobis. » — Dicit ei Jesus : « Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me ! Philippe, qui videt me videt et Patrem. » (*Évang. selon saint Jean,* ch. XIV, v. 7-9.)

(Page 70.)

(D) In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum... Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis... Deum nemo vidit unquam ; unigenitus filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit. (*Évang. selon saint Jean,* ch. I, v. 1, 14, 18.)

(Page 70.)

(E) Ipsi vos mihi testimonium perhibetis quod dixe-

rim : Non ego sum Christus, sed quia missus sum ante illum... Qui de sursum venit, super omnes est. Qui est de terra de terra est, et de terra loquitur. Qui de cœlo venit super omnes est... Quem enim misit Deus verba Dei loquitur, non enim ad mensuram dat Deus spiritum... Pater diligit Filium et omnia dedit in manus ejus. (*Évang. selon saint Jean*, ch. III, v. 28, 31, 34, 35.)

(Page 71.)

(F) Hoc enim sentite in vobis quod in Christo Jesu ; — qui, cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo; — sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, — et habitu inventus est homo; — humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (*Épître de saint Paul aux Philippiens*, ch. II, v. 5-8.)

(Page 73.)

(G) Qui est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturæ. — Quoniam in ipso condita sunt universa, in cœlis et in terra, visibilia et invisibilia, sive Throni, sive Dominationes, sive Principatus, sive Potestates; omnia per ipsum et in ipso creata sunt. — Et ipse est ante om-

nes, et omnia in ipso constant. (*Épître de saint Paul aux Colossiens,* ch. I, v. 15-17.)

(Page 73.)

(H) Non enim doctas fabulas secuti notam fecimus vobis Domini nostri Jesu Christi virtutem et præsentiam, sed speculatores facti illius magnitudinis; — accipiens enim a Deo Patre honorem et gloriam, voce delapsa ad eum hujusce modi magnifica gloria : « Hic est filius meus dilectus, in quo mihi complacui; ipsum audite. » (*IIe Épître cath. de saint Pierre,* ch. I, v. 16-17.)

(Page 74.)

(I) Omnis qui negat Filium, nec Patrem habet; qui confitetur Filium, et Patrem habet. (*Ire Épître cath. de saint Jean,* ch. II, v. 23.)

(Page 74.)

(J) In hoc cognoscitur spiritus Dei; omnis spiritus qui confitetur Jesum Christum in carne venisse, ex Deo est; — et omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo non est. (*Ire Épître cath. de saint Jean,* ch. IV, v. 2-3.)

(Page 75.)

(K) Omnia mihi tradita sunt a Patre meo. Et nemo

novit Filium nisi Pater; neque Patrem quis novit nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. (*Évang. selon saint Matthieu,* ch. xi, v. 27.)

(Page 75.)

(L) Ego et Pater unum sumus. (*Évang. selon saint Jean,* ch. x, v. 30.)

(Page 77.)

(M) Hæc locutus est Jesus, et sublevatis oculis in cœlum, dixit : « Pater, venit hora; clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te; — sicut dedisti ei potestatem omnis carnis, ut omne, quod dedisti ei, det eis vitam æternam. — Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum vivum et quem misisti Jesum Christum. — Ego te clarificavi super terram; opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam. — Et nunc clarifica me, tu Pater, apud temetipsum, claritate quam habui, priusquam mundus esset, apud te. — Manifestavi nomen tuum hominibus quos dedisti mihi de mundo. Tui erant, et mihi eos dedisti, et sermonem tuum servaverunt. — Nunc cognoverunt quia omnia quæ dedisti mihi abs te sunt. — Quia verba quæ dedisti mihi dedi eis, et ipsi acceperunt, et cognoverunt vere quia a te exivi, et crediderunt quia tu me misisti. — Ego pro eis rogo; non pro mundo rogo, sed

pro eis quos dedisti mihi, quia tui sunt, — et mea omnia tua sunt, et tua mea sunt, et clarificatus sum in eis. — Et jam non sum in mundo, et hi in mundo sunt, et ego ad te venio. Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum, sicut et nos. » (*Évang. selon saint Jean,* ch. XVII, v. 1-11.)

(Page 145.)

(N) Tulit ergo Dominus hominem, et posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur et custodiret illum; — præcepitque ei dicens : « Ex omni ligno paradisi comede; — de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas; in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris. » — Dixit quoque Dominus Deus : « Non est bonum esse hominem solum; faciamus ei adjutorium simile sibi. » — Formatis igitur, Dominus Deus, de humo cunctis animantibus terræ et universis volatilibus cœli, adduxit ea ad Adam ut videret quid vocaret ea; omne enim quod vocavit Adam animæ viventis, ipsum est nomen ejus. — Appellavitque Adam nominibus suis cuncta animantia et universa volatilia cœli, et omnes bestias terræ; Adæ vero non inveniebatur adjutor similis ejus. — Immisit ergo Deus soporem in Adam; cumque obdormisset, tulit unam de costis ejus, et replevit carnem pro ea. — Et ædificavit Dominus Deus costam quam tulerat de Adam in mulie-

rem, et adduxit eam ad Adam. — Dixitque Adam : « Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne mea. — Quamobrem relinquet homo patrem suum et matrem, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una. » (*Genèse*, ch. II, v. 15-24.)

(Page 156.)

(O) Omnis scriptura divinitus inspirata, utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitia. — Ut perfectus sit homo Dei, ad omne opus bonum instructus. (*II*[e] *Épître de saint Paul à Timothée*, ch. III, v. 16-17.)

(Page 162.)

(P) Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et byssa, et epulabatur quotidie splendide. — Et erat quidam mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus, — cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat; sed et canes veniebant, et lingebant ulcera ejus. — Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno. — Elevans autem oculos suos, cum esset in tormentis, vidit Abraham a longe, et Lazarum in sinu ejus. — Et ipse clamans dixit : « Pater Abraham, mi-

serere mei, et mitte Lazarum, ut intingat extremum digiti sui in aquam ut refrigeret linguam meam, quia crucior in hac flamma. » — Et dixit illi Abraham : « Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala : nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris. — Et in his omnibus, inter nos et vos chaos magnum firmatum est; ut hi, qui volunt hinc transire ad vos, non possint, neque inde huc transmeare. » — Et ait : « Rogo ergo te, pater, ut mittas eum in domum patris mei. — Habeo enim quinque fratres, ut testetur illis, ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum. » — Et ait illi Abraham : « Habent Moysen et prophetas; audiant illos. » — At ille dixit : « Non, pater Abraham, sed si quis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent. » — Ait autem illi : « Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexit, credent. » (*Évang. selon saint Luc,* ch. XVI, v. 19-31.)

(Page 174.)

(Q) Locutusque est Dominus ad Moysen, dicens : « Ego Dominus — qui apparui Abraham, Isaac et Jacob, in Deo omnipotente : et nomen meum *Adonai* non indicavi eis. » (*Exode,* ch. VI, v. 2-3.)

(Page 178.)

(R) Et ad populum sic locutus est : « Hæc dicit Dominus

Deus Israel : Trans fluvium habitaverunt patres vestri ab initio, Thare pater Abraham et Nachor, servieruntque diis alienis. » (*Josué*, ch. xxiv, v. 2.)

(Page 179.)

(S) Dixit autem Dominus ad Abram : « Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi. — Faciamque te in gentem magnam, et benedicam tibi, et magnificabo nomen tuum, erisque benedictus. — Benedicam benedicentibus tibi, et maledicam maledicentibus tibi, atque in te benedicentur universæ cognationes terræ. » — Egressus est itaque Abram sicut præceperat ei Dominus, et ivit cum eo Lot : septuaginta quinque annorum erat Abram cum egrederetur de Haran. — Tulitque Sarai uxorem suam, et Lot filium fratris sui, universamque substantiam quam possederant, et animas quas fecerant in Haran : et egressi sunt ut irent in terra Chanaan. (*Genèse*, ch. xii, v. 1-5.)

(Page 184.)

(T) Cumque surrexisset ab officio funeris, locutus est (Abraham) ad filios Heth, dicens : — « Advena sum et peregrinus apud vos; date mihi jus sepulchri vobiscum, ut sepeliam mortuum meum. » — Responderunt filii Heth, di-

centes : — « Audi nos, Domine, princeps Dei es apud nos : in electis sepulchris nostris sepeli mortuum tuum ; nullusque te prohibere poterit quin in monumento ejus sepelias mortuum tuum. » — Surrexit Abraham, et adoravit populum terræ, filios videlicet Heth ; — dixitque ad eos : « Si placet animæ vestræ ut sepeliam mortuum meum, audite me, et intercedite pro me apud Ephron filium Seor ; — ut det mihi speluncam duplicem, quam habet in extrema parte agri sui : pecunia digna tradat eum mihi coram vobis in possessionem sepulchri. » — Habitabat autem Ephron in medio filiorum Heth. Responditque Ephron ad Abraham cunctis audientibus qui ingrediebantur portam civitatis illius, dicens : — « Nequaquam ita fiet, Domine mi, sed tu magis ausculta quod loquor : agrum trado tibi, et speluncam quæ in eo est, præsentibus filiis populi mei ; sepeli mortuum tuum. » — Adoravit Abraham coram populo terræ ; — et locutus est ad Ephron circumstante plebe : « Quæso, ut audias me ; dabo pecuniam pro agro ; suscipe eam, et sic sepeliam mortuum meum in agro. » — Responditque Ephron : « Domine mi, audi me ; terra, quam postulas, quadringentos siclos argenti valet ; istud est pretium inter me et te ; sed quantum est hoc? Sepeli mortuum tuum. » — Quod cum audisset Abraham, appendit pecuniam, quam Ephron postulaverat, audientibus filiis Heth, quadringentos siclos argenti probatæ monetæ publicæ. — Confirmatusque est ager quondam Ephronis, in

quo erat spelunca duplex, respiciens Mambre, tam ipse quam spelunca, et omnes arbores ejus in cunctis terminis ejus per circuitum, — Abrahæ in possessionem, videntibus filiis Heth, et cunctis qui intrabant portam civitatis illius. — Atque ita sepelivit Abraham Saram uxorem suam in spelunca agri duplici, quæ respiciebat Mambre, hæc est Hebron in terra Chanaan. — Et confirmatus est ager, et antrum quod erat in eo, Abrahæ in possessionem monumenti a filiis Heth. (*Genèse*, ch. XXIII, v. 3-20.)

(Page 185.)

(U) His itaque transactis, factus est sermo Domini ad Abram per visionem dicens : « Noli timere, Abram : ego protector tuus sum, et merces tua magna nimis. » — Dixitque Abram : « Domine Deus, quid dabis mihi? ego vadam absque liberis; et filius procuratoris domus meæ iste Damascus Eliezer. » — Addiditque Abram : « Mihi autem non dedisti semen, et ecce vernaculus meus hæres meus erit. » — Statimque sermo Domini factus est ad eum, dicens : « Non erit hic hæres tuus; sed qui egredietur de utero tuo, ipsum habebis hæredem. » — Eduxitque eum foras, et ait illi : « Suscipe cœlum, et numera stellas, si potes. » Et dixit ei : « Sic erit semen tuum. » — Credidit Abram Deo, et reputatum est illi ad justitiam. (*Genèse*, ch. X, v. 1-6.)

(Page 192.)

(V) Dixitque Moyses ad Deum : « Quis sum ego ut vadam ad Pharaonem, et educam filios Israel de Ægypto?... Ecce ego vadam ad filios Israel et dicam eis : Deus patrum vestrorum misit me ad vos. Si dixerint mihi : Quod est nomen ejus? quid dicam eis? » — Dixit Deus ad Moysen : « *Ego sum qui sum*. Ait : Sic dices filiis Israel : *Qui est* misit me ad vos. » (*Exode,* ch. III, v. 11, 13-14.)

(Page 194.)

(X) Ait Moyses : « Obsecro, Domine, non sum eloquens ab heri et nudius tertius; et ex quo locutus es ad servum tuum, impeditioris et tardioris linguæ sum. » (*Exode,* ch. IV, v. 10.)

(Page 196.)

(Y) Clamavit autem Moyses ad Dominum, dicens : « Quid faciam populo huic? adhuc paululum, et lapidabit me. » — Qui ait : « Ostende mihi gloriam tuam. » — Respondit : « Ego ostendam omne bonum tibi, et vocabor in nomine Domini coram te; et miserebor cui voluero, et clemens ero in quem mihi placuerit. » — Rursumque ait : « Non poteris videre faciem meam; non enim videbit me homo, et vivet. » (*Exode,* ch. XVII, v. 4; ch. XXXIII, v. 18-20.)

(Page 203.)

(Z) Venit Moyses; et convocatis majoribus natu populi, exposuit omnes sermones quos mandaverat Dominus. — Responditque omnis populus simul : « Cuncta quæ locutus est Dominus, faciemus. » (*Exode*, ch. XIX, v. 7-8.)

(Page 204.)

(AA) Assumensque volumen fœderis, legit audiente populo, qui dixerunt : « Omnia quæ locutus est Dominus, faciemus, et erimus obedientes. » (*Exode*, ch. XXIV, v. 7.)

(Page 210.)

(BB) « Ascende cacumen Phasgæ, et oculos tuos circumfer ad occidentem, et ad aquilonem, austrumque et orientem, et aspice. Nec enim transibis Jordanem istum. — Præcipe Josue, et corrobora eum atque conforta; quia ipse præcedet populum istum; et dividet eis terram quam visurus es. » (*Deutéronome*, ch. III, v. 27-28.)

(Page 212.)

(CC) Feceruntque malum in conspectu Domini, et obliti sunt Dei sui, servientes Baalim et Astaroth. (*Juges*, ch. III, v. 7.)

(Page 213.)

(DD) Dimisitque eos, ut in ipsis experiretur Israe-

lem, utrum audiret mandata Domini quæ præceperat patribus eorum per manum Moysi, an non. (*Juges,* ch. III, v. 4.)

(Page 214.)

(EE) Et ait Samuel ad populum : « Dominus, qui fecit Moysen et Aaron, et eduxit patres nostros de terra Ægypti. — Quomodo Jacob ingressus est in Ægyptum, et clamaverunt patres vestri ad Dominum; et misit Dominus Moysen et Aaron, et eduxit patres vestros de Ægypto; et collocavit eos in loco hoc. » (*Samuel,* liv. I, ch. XII, v. 6 et 8.)

(Page 214.)

(FF) « Et observa custodias Domini Dei tui, ut ambules in viis ejus, ut custodias ceremonias ejus, et præcepta ejus, et judicia, et testimonia, sicut scriptum est in lege Moysi; ut intelligas universa quæ facis, et quocumque te verteris. » (*Rois,* liv. I, ch. II, v. 3.)

(Page 214.)

(GG) Stetit ergo, et benedixit omni ecclesiæ voce magna, dicens : — « Benedictus Dominus, qui dedit requiem populo suo Israel, juxta omnia quæ locutus est; non cecidit ne unus quidem sermo ex omnibus bonis quæ locutus est per Moysen servum suum. » (*Rois*, liv. I, ch. VIII, v. 55-56.)

(Page 216.)

(HH) Et factum est cum senuisset Samuel, posuit filios suos judices in Israel. — Et non ambulaverunt filii illius in via ejus, sed declinaverunt post avaritiam acceperuntque munera et perverterunt judicium. — Et congregati universi majores natu Israel, venerunt ad Samuelem in Ramatha; — et dixerunt ei : « Ecce tu senuisti, et filii tui non ambulant in viis tuis; constitue nobis regem ut judicet nos sicut et habent universæ nationes. » (*Samuel,* liv. I, ch. VIII, v. 1, 3-5.)

(Page 217.)

(II) « Si autem intraveris in terram quam Dominus Deus tuus dat tibi et hæreditaveris eam, et habitaveris in ea, et dixeris : Constituam super me principem, sicut et cæteræ gentes quæ circa me sunt; — constituendo constitues super te principem quem elegerit Dominus Deus tuus ipsum ; ex fratribus tuis constitues super te principem : non poteris constituere super te hominem alienum, quia non est frater tuus. » (*Deutéronome*, ch. XVII, v. 14-15.)

(Page 218.)

(JJ) Et dixit Dominus ad Samuel : « Audi vocem populi, juxta quæcumque loquantur tibi, quoniam non te spreve-

runt, sed me spreverunt, ut non regnem super eos..... — Et nunc audi vocem eorum, tantummodo contestans contestaberis eis, et annuntiabis eis justificationem regis qui regnabit super eos..... » — Et noluit populus audire Samuel et dixerunt ei : « Nequaquam, sed rex erit super nos; — et erimus etiam nos sicut omnes gentes; et judicabit nos rex noster, et egredietur ante nos, et bellabit bellum nostrum. » — Et audivit Samuel omnia verba populi, et locutus est ea in auribus Domini. Dixit autem Dominus ad Samuelem : « Audi vocem eorum et regnare fac super eis regem. » (*Samuel*, liv. I, ch. VIII, v. 6-22.)

(**Page 221.**)

(KK) Et dedit Dominus prudentiam ipsi Salomon et sapientiam multam valde et latitudinem cordis, velut arena quæ juxta mare. — Et habitabat Judas et Israel confidentes unusquisque sub vite sua et sub ficu sua, comedentes et bibentes, a Dan et usque Bersabee, cunctis diebus Salomonis. (*Rois*, liv. I, ch. IV, v. 29, 25.)

(**Page 231.**)

(LL) « Prophetam suscitabo eis ex fratribus eorum, sicut te, et dabo verba in ore ejus, et loquetur eis secundum quod mandabo ei..... — Verumtamen propheta qui impie egerit, loquendo in nomine meo verbum quod non

præcepi loqui, et qui locutus fuerit in nomine deorum aliorum, morietur propheta ille. » (*Deutéronome*, ch. XVIII, v. 18 et 20.)

(Page 232.)

(MM) Et venit Dominus, et stetit, et vocabit eum, sicut semel et semel. Et dixit Samuel : « Loquere, quoniam audit servus tuus. » (*Samuel*, l. I, ch. III, v. 10.)

(Page 234.)

(NN) Et dixit Amasias ad Amos : « Qui vides, egredere, recede tu in terram Juda, et ibi vive, et ibi prophetabis. — In Bethel autem non adjicies ultra prophetare, quia sanctificatio regis est, et domus regni est. » — Et respondit Amos et dixit ad Amasiam : « Non eram propheta ego, neque filius prophetæ, sed pastor eram et vellicans sycamina. — Et tulit me Dominus ex ovibus, et dixit Dominus ad me : Vade, et prophetiza super populum meum Israel. » (*Amos*, ch. VII, v. 12-15.)

(Page 236.)

(OO) « Et neomenias vestras et solemnitates vestras odit anima mea. Facti estis mihi in satietatem, nequaquam ultra dimittam peccata vestra. — Cum extenderitis manus, avertam oculos meos a vobis, et si multiplicetis orationem, non exaudiam vos ; manus enim vestræ sanguine

plenæ sunt. — Lavamini, mundi estote, auferte mala ex animabus vestris ab oculis meis, quiescite a malitiis vestris. — Discite facere bonum, quærite judicium, liberate oppressum, judicate pupillo et justificate viduam. » (*Isaïe*, l. I, v. 14-17.)

(Page 237.)

(PP) In quo apprehendam Dominum, suscipiam Deum meum excelsum? Si apprehendam eum in holocaustis, in vitulis anniculis? — Si suscipiet Dominus in millibus arietum, vel in decem millibus hircorum pinguium? Si dabo primogenita mea pro impietate, fructum ventris mei pro peccato animæ meæ? — Si annuntiatum est tibi, homo, quid bonum? Aut quid Dominus quærat a te, nisi ut facias judicium et diligas misericordiam, et paratus sis ambulare cum Domino Deo tuo? (*Michée*, ch. VI, v. 6-8.)

(Page 242.)

(QQ) Et dixit Dominus Deus serpenti : « Quia fecisti hoc, maledictus tu ab omnibus pecoribus, et ab omnibus bestiis quæ super terram sunt : super pectus tuum et ventrem ambulabis : et terram edes omnes dies vitæ tuæ. — Et inimicitias ponam inter te et mulierem, et inter semen tuum et semen ejus. Ipse servabit caput tuum : et tu servabis ejus calcaneum. » (*Genèse*, ch. III, v. 14-15.)

(Page 242.)

(RR) Et dixit : « Benedictus Dominus Deus Sem : et erit Chanaan puer famulus ejus..... — Et benedicam benedicentes te, et maledicam maledicentes te, et benedicentur in te omnes tribus terræ..... — Non deficiet princeps ex Juda, et dux de femoribus tuis, donec veniant quæ reposita sunt ei : et ipse est expectatio gentium..... — Et tu, Bethleem domus Ephrata, minima es ut sis in millibus Juda, ex te mihi egredietur ut sit in principem Israel, et egressus ejus ab initio ex diebus sæculi. » (*Genèse,* ch. IX, v. 26 ; — ch. XII, v. 3 : — ch. XLIX, v. 10. — *Michée,* ch. V, v. 2.)

(Page 243.)

(SS) Adstiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum, et adversus Christum ejus..... — Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, — prædicans præceptum Domini. Dominus dixit ad me : Filius meus es tu, ego hodie genui te..... — Deus, Deus meus, respice in me, quare me dereliquisti ? Longe a salute mea verba delictorum meorum..... — Omnes qui conspiciebant me subsannaverunt me, locuti sunt labiis, et moverunt caput. — Speravit in Dominum, eruat eum : salvum faciat eum, quoniam vult eum..... — Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem

meam miserunt sortem..... — Qui timetis Dominum, laudate eum, universum semen Jacob, magnificate eum..... — Reminiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terræ, et adorabunt in conspectu ejus universæ familiæ gentium..... — Et dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto. (*Psaumes*, II, v. 2; — XXI, v. 2, 8, 9, 19, 24, 28 ; — LVIII, v. 22.)

(Page 248.)

(TT) Propterea dabit Dominus ipse vobis signum. Ecce virgo in utero concipiet, et pariet filium, et vocabis nomen ejus Emmanuel.....

Et egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet. — Et requiescet super eum spiritus Domini, spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis. — Et replebit eum spiritus timoris Domini, et non secundum visionem oculorum judicabit, neque secundum auditum aurium arguet. — Sed judicabit in justitia pauperes, et arguet in æquitate pro mansuetis terræ, et percutiet terram virga oris sui, et spiritu labiorum suorum interficiet impium.

Quia parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis, cujus principatus factus est super humerum ejus, et vocatur nomen ejus, magni consilii angelus. Adducam enim pacem super principes et sanitatem ei.....

Audite insulæ et attendite populi de longe : Dominus ab utero vocavit me; de ventre matris meæ recordatus est nominis mei. — Et posuit os meum quasi gladium acutum; in umbra manus sua protexit me, et posuit me sicut sagittam electam : in pharetra sua abscondit me. — Et dixit mihi : Servus meus es tu Israel, quia in te gloriabor. — Et ego dixi : In vacuum laboravi sine causa, et vane fortitudinem meam consumpsi : ergo judicium meum cum Domino et opus meum cum Deo meo. — Et nunc dicit Dominus, formans me ex utero servum sibi, ut reducam Jacob ad eum, et Israel non congregabitur : et glorificatus sum in oculis Domini, et Deus meus factus est fortitudo mea. — Et dixit : Parum est ut sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob, et fæces Israel convertendas. Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ.....

Quis credidit auditui nostro? et brachium Domini cui revelatum est?

Et ascendet sicut virgultum coram eo, et sicut radix de terra sitienti : non est species ei, neque decor; et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum.

Despectum, et novissimum virorum, virum dolorum et scientem infirmitatem, et quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum.

Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros

ipse portavit; et nos putavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo et humiliatum.

Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra; disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus.

Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam declinavit : et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.

Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum : sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperuit os suum.

De angustia et de judicio sublatus est : generationem ejus quis enarrabit? quia abscissus est de terra viventium : propter scelus populi mei percussi eum.

Et dabit impios pro sepultura, et divitem pro morte sua; eo quod iniquitatem non fecerit, neque dolus fuerit in ore ejus.

Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate : si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum, et voluntas Domini in manu ejus dirigetur.

Pro eo quod laboravit anima ejus, videbit et saturabitur; in scientia sua justificabit ipse justus servus meus multos, et iniquitates eorum ipse portabit.

Ideo dispertiam ei plurimos, et fortium dividet spolia, pro eo quod tradidit in mortem animam suam, et cum sceleratis reputatus est : et ipse peccata multorum tulit

et pro transgressoribus rogavit. (*Isaïe,* ch. VII, v. 14 ; — ch. XI, v. 1-4 ; — ch. IX, v. 1-5 ; — ch. XLIX, v. 1-6 ; — ch. LIII.)

(Page 246.)

(TT) Exulta satis, filia Sion, jubila, filia Jerusalem; ecce rex tuus veniet tibi justus et Salvator : ipse pauper et ascendens super asinam, et super pullum filium asinæ. (*Zacharie,* ch. IX, v. 9.)

(Page 254.)

(UU) Et ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen Simeon, et homo iste justus et timoratus, expectans consolationem Israel, et Spiritus sanctus erat in eo. — Et responsum acceperat a Spiritu sancto, non visurum se mortem nisi prius viderit Christum Domini. — Et venit in spiritu in templum. Et cum inducerent puerum Jesum parentes ejus, ut facerent secundum consuetudinem legis pro eo : — et ipse accepit eum in ulnas suas et benedixit Deum, et dixit : — « Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum, in pace ; — quia viderunt oculi mei salutare tuum : — quod parasti ante faciem omnium populorum, — lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel. » (*Évang. selon saint Luc,* ch. II, v. 25-32.)

(Page 254.)

(VV) Et erat Anna prophetissa, filia Phanuel de tribu Asser : hæc processerat in diebus multis, et vixerat cum viro suo annis septem a virginitate sua. — Et hæc vidua usque ad annos octoginta quatuor : quæ non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die. — Et hæc ipsa hora superveniens confitebatur Domino, et loquebatur de illo omnibus qui expectabant redemptionem Israel. (*Évang. selon saint Luc*, ch. II, v. 36-38.)

(Page 255.)

(XX) In diebus autem illis venit Joannes Baptista prædicans in deserto Judææ, — et dicens : « Pœnitentiam agite : appropinquavit enim regnum cœlorum. — Hic est enim, qui dictus est per Isaiam prophetam dicentem : Vox clamantis in deserto; parate viam Domini : rectas facite semitas ejus. » — Ipse autem Johannes habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos; esca autem ejus erant locustæ et mel silvestre. (*Évang. selon saint Matthieu*, ch. III, v. 1-4; — *selon saint Marc*, ch. I, v. 2-11; — *selon saint Luc*, ch. III, v. 1-18; — *selon saint Jean*, ch. I, v. 26-33.)

(Page 259.)

(YY) Et erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo. — Puer autem crescebat et confortabatur, plenus sapientiæ : et gratia Dei erat in illo. — Et ibant parentes ejus par omnes annos in Jerusalem, in die solemni Paschæ. — Et cum factus esset annorum duodecim, ascendentibus illis Jerosolymam secundum consuetudinem diei festi, — consummatisque diebus, cum redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus. — Existimantes autem illum esse in comitatu, venerunt iter diei, et requirebant eum inter cognatos et notos. — Et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem, requirentes eum. — Et factum est, post triduum invenerunt illum in templo sedentem in medio doctorum, audientem illos, et interrogantem eos. — Stupebant autem omnes, qui eum audiebant, super prudentia et responsis ejus. — Et videntes admirati sunt. Et dixit mater ejus ad illum : « Fili, quid fecisti nobis sic? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. » — Et ait ad illos : « Quid est quod me quærebatis? nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse ? » Et ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos. — Et descendit cum eis, et venit Nazareth, et erat subditus illis. Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. — Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate,

et gratia apud Deum et homines. (*Évang. selon saint Luc,* ch. II, v. 33, 40-52.)

(Page 263.)

(ZZ) « Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat, ut quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, det vobis.

« Jam non dicam vos servos, quia servus nescit quid faciat dominus ejus. Vos autem dixi amicos, quia omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis. » (*Évang. selon saint Jean,* ch. XV, v. 15-16.)

(Page 264.)

(AAA) Et accedentes discipuli dixerunt ei : « Quare in parabolis loqueris eis? » — Qui respondens ait illis : « Quia vobis datum est nosse mysteria regni cœlorum : illis autem non est datum. » (*Évang. selon saint Matthieu,* ch. XIII, v. 10-11 ; — *selon saint Marc,* ch. IV, v. 10-11.)

(Page 265.)

(BBB) Et accedunt ad eum Jacobus et Joannes filii Zebedæi, dicentes : « Magister, volumus ut quodcumque petierimus facias nobis. » — At ille dixit eis : « Quid vultis

ut faciam vobis? » — Et dixerunt : « Da nobis ut unus ad dexteram tuam, et alius ad sinistram tuam, sedeamus in gloria tua. » — Jesus autem ait eis : « Nescitis quid petatis : potestis bibere calicem quem ego bibo, aut baptismo quo ego baptizor baptizari? » — At illi dixerunt ei : « Possumus. » Jesus autem ait eis : « Calicem quidem, quem ego bibo, bibetis, et baptismo, quo ego baptizor, baptizabimini : — sedere autem ad dexteram meam, vel ad sinistram, non est meum dare vobis, sed quibus paratum est. » (*Évang. selon saint Marc,* ch. x, v. 35-40; — *selon saint Matthieu,* ch. xx, v. 20-26.)

(Page 266.)

(CCC) Hos duodecim misit Jesus, præcipiens eis, dicens : « In viam gentium ne abieritis, et in civitates Samaritanorum ne intraveritis. — Sed potius ite ad oves quæ perierunt domus Israel. — Euntes autem prædicate, dicentes : Quia appropinquavit regnum cœlorum. — Infirmos curate, mortuos suscitate, leprosos mundate, dæmones ejicite; gratis accepistis, gratis date. — Nolite possidere aurum, neque argentum, neque pecuniam in zonis vestris; — non peram in via, neque duas tunicas, neque calceamenta, neque virgam : dignus enim est operarius cibo suo. — Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum. — Estote ergo prudentes sicut serpen-

tes, et simplices sicut columbæ. » (*Évang. selon saint Matthieu,* ch. x, v. 5-10, 16 ; — *selon saint Luc,* ch. x, v. 1-12.)

(Page 267.)

(DDD) « Quod dico vobis in tenebris, dicite in lumine : et quod in aure auditis, prædicate super tecta. — Et nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere : sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam. » (*Évang. selon saint Matthieu,* ch. x, v. 27-28.)

(Page 268.)

(EEE) « Cavete autem ab hominibus. Tradent enim vos in conciliis, et in synagogis suis flagellabunt vos. — Et ad præsides et ad reges ducemini propter me, in testimonium illis et gentibus..... — Tradet autem frater fratrem in mortem, et pater filium, et insurgent filii in parentes, et morte eos afficient : — et eritis odio omnibus propter nomen meum. Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. » (*Évang. selon saint Matthieu*, ch. x, v. 17-18, 21-22 ; — *selon saint Luc,* ch. xxi, v. 12-17.)

(Page 269.)

(FFF) Tunc respondens Petrus, dixit ei : « Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis? » —Jesus autem dixit illis : « Amen dico vobis quod vos qui secuti estis me, in regeneratione cum sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. — Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. — Multi autem erunt primi novissimi, et novissimi primi. » (*Évang. selon saint Matthieu*, ch. XIX, v. 27-30.)

(Page 270.)

(GGG) Numquam sic locutus est homo sicut hic homo. (*Évang. selon saint Jean,* ch. VII, v. 46.)

(Page 273.)

(HHH) Respondit ei Jesus et dixit : « Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. — Si quis voluerit voluntatem ejus facere, cognoscet de doctrina, utrum ex Deo sit, an ego a meipso loquar. — Qui a semetipso loquitur,

gloriam propriam quærit; qui autem quærit gloriam ejus qui misit eum, hic verax est, et injustitia in illo non est. »

Clamabat ergo Jesus in templo docens et dicens : « Et me scitis, et unde sim scitis, et a meipso non veni, sed est verus qui misit me, quem vos nescitis. — Ego scio eum, quia ab ipso sum et ipse me misit. » (*Évang. selon saint Jean*, ch. VII, v. 16-18, 28-29.)

(Pages 275 et 276.)

(III) Quis ex vobis homo qui habet centum oves, et si perdiderit unam ex illis, nonne dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad illam quæ perierat, donec inveniat eam? — Et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens, — et veniens domum convocat amicos et vicinos, dicens illis : Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat? — Dico vobis quod ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis qui non indigent pœnitentia. (*Évang. selon saint Luc,* ch. VII, v. 4-7.)—At Jesus audiens, ait : « Non est opus valentibus medicis, sed male habentibus. — Euntes autem discite quid est : Misericordiam volo, et non sacrificium. Non enim veni vocare justos, sed peccatores. » (*Évang. selon saint Matthieu,* ch. IX, v. 12-13.)

(Page 278.)

(JJJ) Qui non est mecum contra me est : et qui non congregat mecum spargit. (*Évang. selon saint Matthieu*, ch. XII, v. 30.) — Qui enim non est adversum vos, pro vobis est. (*Évang. selon saint Marc*, ch. IX, v. 39.)

(Page 279.)

(KKK) Dicebat autem et parabolam ad illos, quoniam oportet semper orare et non deficere ; — dicens : « Judex quidam erat in quadam civitate, qui Deum non timebat, et hominem non reverebatur. — Vidua autem quædam erat in civitate illa, et veniebat ad eum, dicens : Vindica me de adversario meo. — Et nolebat per multum tempus. Post hæc autem dixit intra se : Etsi Deum non timeo, nec hominem revereor ; — tamen quia molesta est mihi hæc vidua, vindicabo illam, ne in novissimo veniens sugillet me. » (*Évang. selon saint Luc*, ch. XVIII, v. 1-5.)

(Page 290.)

(LLL) Petrus autem et Johannes ascendebant in templum, ad horam orationis nonam. — Et quidam vir, qui erat claudus ab utero matris suæ, bajulabatur ; quem ponebant quotidie ad portam templi quæ dicitur Spe-

ciosa, ut peteret eleemosynam ab introeuntibus in templum. — Is cum vidisset Petrum et Johannem incipientes introire in templum, rogabat ut eleemosynam acciperet. Intuens autem in eum Petrus cum Johanne, dixit : « Respice in nos. » — At ille intendebat in eos, sperans se aliquid accepturum ab eis. — Petrus autem dixit : « Argentum et aurum non est mihi ; quod autem habeo, hoc tibi do : in nomine Jesu Christi Nazareni surge, et ambula. » — Et apprehensa manu ejus dextera allevavit eum ; et protinus consolidatæ sunt bases ejus et plantæ. — Et exsiliens stetit et ambulabat, et intravit cum illis in templum ambulans, et exsiliens, et laudans Deum. — Et vidit omnis populus eum ambulantem et laudantem Deum. — Cognoscebant autem illum, quod ipse erat, qui ad eleemosynam sedebat ad Speciosam portam templi ; et impleti sunt stupore et extasi, in eo quod contigerat illi. — Cum teneret autem Petrum et Johannem, cucurrit omnis populus ad eos, ad porticum quod appellatur Salomonis, stupentes. — Videns autem Petrus respondit ad populum : « Viri Israelitæ, quid miramini in hoc, aut nos quid intuemini, quia nostra virtute aut potestate fecerim hunc ambulare ? — Deus Abraham, et Deus Isaac et Deus Jacob, Deus patrum nostrorum, glorificavit filium suum Jesum quem vos quidem tradidistis, et negastis ante faciem Pilati, judicante illo dimitti. — Vos autem sanctum et justum negastis, et petistis virum

homicidam donari vobis. — Auctorem vero vitæ interfecistis quem Deus suscitavit a mortuis, cujus nos testes sumus. — Et in fide nominis ejus, hunc, quem vos vidistis et nostis, confirmavit nomen ejus, et fides, quæ per eum est, dedit integram sanitatem istam in conspectu omnium vestrum. » (*Actes des Apôtres,* ch. III, v. 1-16.)

(Page 291.)

(MMM) Factum est autem in crastinum, ut congregarentur principes eorum, et seniores, et scribæ in Jerusalem, — et Annas princeps sacerdotum, et Caiphas, et Joannes et Alexander, et quotquot erant de genere sacerdotali. Et vocantes eos, denuntiaverunt ne omnino loquerentur, neque docerent in nomine Jesu. — Petrus vero et Joannes respondentes, dixerunt ad eos : « Si justum est, in conspectu Dei, vos potius audire quam Deum, judicate. — Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui. » (*Actes des Apôtres,* ch. IV, v. 5-6, 18-20.)

(Page 293.)

(NNN) « Væ tibi Chorazin ! væ tibi Bethsaida ! Quia si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent. » (*Évang. selon saint Matthieu,* ch. XI, v. 21.)

(Pages 296 et 297.)

(OOO) « Nolite putare quoniam veni solvere legem aut prophetas ; non veni solvere, sed adimplere. » (*Évang. selon saint Matthieu,* ch. v, v. 17.) — « Nolite putare quia ego accusaturus sum vos apud Patrem ; est qui accusat vos Moyses, in quo vos speratis. — Si enim crederitis Moysi, crederitis forsitan et mihi ; de me enim ille scripsit. — Si autem illius litteris non creditis, quomodo verbis meis credetis ? » (*Évang. selon saint Jean,* ch. v, v. 45-47.)

(Page 298.)

(PPP) Tunc accesserunt ad eum ab Jerosolymis Scribæ et Pharisæi, dicentes : — « Quare discipuli tui transgrediuntur traditionem seniorum ? Non enim lavant manus suas cum panem manducant. » — Ipse autem respondens ait illis : « Quare et vos transgredimini mandatum Dei propter traditionem vestram ? Nam Deus dixit : — Honora patrem et matrem, et qui maledixerit patri vel matri morte moriatur. — Vos autem dicitis : Quicumque dixerit patri vel matri : Munus quodcumque est ex me tibi proderit, — et non honorificabit patrem suum aut matrem suam. Et irritum fecistis mandatum Dei propter traditionem vestram.

« Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ, qui decimatis

mentham et anethum et cyminum, et reliquistis quæ graviora sunt legis, judicium, et misericordiam, et fidem. Hæc oportuit facere, et illa non omittere. » (*Évang. selon saint Matthieu*, ch. xv, v. 1-6; ch. xxIII, v. 23.)

(Page 299.)

(QQQ) « Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos, sicut gallina congregat pullos suos sub alas ! et noluisti ! » (*Évang. selon saint Matthieu*, ch. xxIII, v. 37.)

(Page 300.)

(RRR) Cum autem introisset Capharnaum, accessit ad eum centurio rogans eum et dicens : « Domine, puer meus jacet in domo paralyticus et male torquetur. » — Et ait illi Jesus : « Ego veniam et curabo eum. » — Et respondens centurio ait : « Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum ; sed tantum dic verbo, et sanabitur puer meus. — Nam et ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites ; et dico huic : Vade, et vadit ; et alii : Veni, et venit ; et servo meo : Fac hoc, et facit. » — Audiens autem Jesus miratus est et sequentibus se dixit : « Amen dico vobis, non inveni tantam fidem

in Israel. — Dico autem vobis quod multi ab Oriente et Occidente venient, et recumbent cum Abraham et Isaac et Jacob, in regno cœlorum. » (*Évang. selon saint Matthieu,* ch. VIII, v. 5-11.)

(Page 302.)

(SSS) Venit ergo in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar, juxta prædium quod dedit Jacob Joseph filio suo. — Erat autem ibi fons Jacob. Jesus ergo, fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem. Hora erat quasi sexta. — Venit mulier de Samaria haurire aquam. Dicit ei Jesus : « Da mihi bibere. » (Discipuli enim ejus abierant in civitatem ut cibos emerent.) — Dicit ergo ei mulier illa Samaritana : « Quomodo tu, Judæus cum sis, bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana? Non enim coutuntur Judæi Samaritanis. » — Respondit Jesus et dicit ei : « Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere, tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam. » — Dicit ei mulier : « Domine, neque in quo haurias habes et puteus altus est ; unde ergo habes aquam vivam? — Numquid tu major es patre nostro Jacob qui dedit nobis puteum et ipse ex eo bibit, et filii ejus, et pecora ejus? » — Respondit Jesus et dixit ei : « Omnis qui bibit ex aqua hac sitiet iterum ; qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum. — Sed aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salien-

tis in vitam æternam. » — Dicit ad eum mulier : « Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire. » — Dicit ei Jesus : « Vade, voca virum tuum, et veni huc. » — Respondit mulier et dixit : « Non habeo virum. » Dicit ei Jesus : « Bene dixisti, quia non habes virum ; — quinque enim viros habuisti, et nunc quem habes non est tuus vir ; hoc vere dixisti. » — Dicit ei mulier : « Domine, video quia propheta es tu. — Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet. » — Dicit ei Jesus : « Mulier, crede mihi, quia venit hora quando neque in monte hoc, neque in Jerosolymis adorabitis Patrem. — Vos adoratis quod nescitis : nos adoramus quod scimus, quia salus ex Judæis est. — Sed venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum. — Spiritus est Deus : et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare. » (*Évang. selon saint Jean,* ch. IV, v. 5-24.)

(Page 303.)

(TTT) « Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. (*Évang. selon saint Matthieu,* ch. XXVIII, v. 19 ; *selon saint Marc,* ch. XVI, v. 15.)

(Page 304.)

(UUU) Per quem accepimus gratiam, et apostolatum ad obediendum fidei in omnibus gentibus pro nomine ejus. (*Épître de saint Paul aux Romains*, ch. I, v. 5.)

(Page 304.)

(VVV) An Judæorum Deus tantum? Nonne et gentium! Imo et gentium. — Non enim est distinctio Judæi et Græci; nam idem Dominus omnium, et dives in omnes qui invocant illum. (*Épître de saint Paul aux Romains,* ch. III, v. 29; ch. X, v. 12.)

(Page 306.)

(XXX) Tunc abeuntes Pharisæi concilium inierunt ut caperent eum in sermone. — Et mittunt ei discipulos suos cum Herodianis dicentes : « Magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces, et non est tibi cura de aliquo; non enim respicis personam hominum. — Dic ergo nobis quid tibi videtur, licet censum dare Cæsari, an non? » — Cognita autem Jesus nequitia eorum ait : « Quid me tentatis, hypocritæ! — Ostendite mihi numisma census. » At illi obtulerunt ei denarium. — Et ait illis Jesus : « Cujus est imago hæc et superscriptio ? » — Dicunt ei :

« Cæsaris. » Tunc ait illis : « Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo. » — Et audientes mirati sunt, et relicto eo abierunt. (*Évang. selon saint Matthieu*, ch. XXII, v. 15-22 : *selon saint Marc*, ch. XII, v. 12-17 ; *selon saint Luc*, ch. XX, v. 19-25.)

(Page 313.)

(YYY) « Audistis quia dictum est antiquis : Non mœchaberis. — Ego autem dico vobis quia omnis qui viderit mulierem ad concupiscendam eam, jam mœchatus est eam in corde suo. » (*Évang. selon saint Matthieu*, ch. V, v. 27-28.)

(Page 314.)

(ZZZ) Et accedentes Pharisæi interrogabant eum : Si licet viro uxorem dimittere ; tentantes eum. — At ille respondens, dixit eis : « Quid vobis præcepit Moyses? » — Qui dixerunt : « Moyses permisit libellum repudii scribere et dimittere. » — Quibus respondens, Jesus ait : « Ad duritiam cordis vestri scripsit vobis præceptum istud. — Ab initio autem cræaturæ, masculum et feminam fecit eos Deus. — Propter hoc relinquet homo patrem et matrem et adhærebit ad uxorem suam. — Et erunt duo in carne una. Itaque jam non duo sunt, sed una caro. — Quod Deus ergo conjunxit, homo non separet. » — Et in domo

iterum discipuli ejus de eodem interrogaverunt eum. — Et ait illis : « Quicumque dimiserit uxorem suam, et aliam duxerit, adulterium committet super eam. — Et si uxor dimiserit virum suum et alii nupserit, mœchatur. » (*Évang. selon saint Marc,* ch. x, v. 2-12 ; *selon saint Matthieu,* ch. xix, v. 4-9 ; *Épître de saint Paul aux Romains,* ch. vii, v. 2-3 ; *Ire Épître de saint Paul aux Corinthiens,* ch. vi, v. 16-18 ; ch. vii, v. 1-11.)

(Page 316.)

(AAAA) Et offerebant illi parvulos ut tangeret illos. Discipuli autem comminabantur offerentibus. — Quos cum videret Jesus, indigne tulit, et ait illis : « Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibueritis eos : talium enim est regnum Dei. — Amen, dico vobis : Quisquis non receperit regnum Dei velut parvulus, non intrabit in illud. » (*Évang. selon saint Marc,* ch. x, v. 13-15 ; *selon saint Matthieu,* ch. xix, v. 13-15 ; *selon saint Luc,* ch. xviii, v. 15-17.)

(Page 316.)

(BBBB) In illa hora accesserunt discipuli ad Jesum, dicentes : « Quis, putas, major est in regno cœlorum ? » — Et advocans Jesus parvulum, statuit eum in medio eorum. — Et dixit : « Amen, dico vobis, nisi conversi fueritis et

efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. — Quicumque ergo humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum. » (*Évang. selon saint Matthieu*, ch. XVIII, v. 1-4.)

(Page 317.)

(CCCC) In illo tempore respondens Jesus dixit : « Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. » (*Évang. selon saint Matthieu*, ch. XI, v. 25.)

J'ai dit (page 155) que j'indiquerais quelques exemples des fautes grammaticales qui se rencontrent dans les Livres saints, et auxquelles le caractère de l'inspiration divine ne saurait être attribué. Quant aux livres de l'Ancien Testament, j'ai consulté, à ce sujet, mon savant confrère, M. Munk, et je reproduis textuellement sa réponse :

« Les auteurs bibliques, m'a-t-il écrit, dont le style offre le plus d'incorrections sont Ézéchiel et Jérémie. Ces auteurs, surtout le premier, pèchent souvent contre la grammaire et l'orthographe ; non-seulement ils se laissent influencer par le dialecte araméen, mais ils ont

aussi un certain nombre de fautes grammaticales qu'on ne peut ramener à aucun des dialectes sémitiques. Cette remarque a déjà été faite par les grammairiens hébreux du moyen âge, et Isaac Abrabanel (vers la fin du xv[e] siècle), dans la préface à son commentaire d'Ézéchiel, n'hésite pas à déclarer que ce prophète était peu versé dans la grammaire et l'orthographe hébraïques. Cependant ni Jérémie, ni Ézéchiel, dont chacun a une certaine originalité de style qui le distingue de tous les autres écrivains hébreux, ne manquent d'élégance, d'énergie, de hardiesse dans les images, et ils possèdent au plus haut degré l'art d'écrire. Voici quelques exemples des graves fautes grammaticales qu'on trouve dans leurs livres.

Exemples d'incorrections dans Ézèchiel.

והמה משתחויתם (*mischta'hawithem*), « et ils se prosternaient » (viii, 16), forme barbare pour משתחוים (*mischta'hawîm*).

ונשאר אני (*we-nèschaar ani*), « et je restai » (xi, 8), pour ואשאר (*wa-ëschaër*) ou ונשארתי (*we-nischarti*). (Il y a ici à la fois une faute d'orthographe et de grammaire.)

אשת (*ischôth*), « des femmes » (xxiii, 44), pour נשי (*nesché*).

שבעה עולותיו (*schib'a*), « ses *sept* holocaustes » (XL, 26), pour שבע (*scheba'*). Dans le nombre 7, il y a le masculin pour le féminin.

בבנותיך (*bi-benôthayikh*), « lorsque tu construisis » (XVI, 31), pour בבנותך (*bi-benothèkh*).

בשובני (*be-schoubéni*), « lorsque je revins » (XLVI, 7), pour בשובי (*be-schoubi*).

גבהא קומתו (*gabehâ*), « sa stature s'est élevée » (XXXI, 5), pour גבהה (*gabehâ*). La dernière lettre est *aleph* pour *hé*.

Le pluriel chaldéen dans plusieurs mots, par exemple : חטין (*'hittîn*), « du froment » (IV, 9), pour חטים (*'hittîm*); האין (*ha-iyyîn*), « les îles », ou « pays maritimes » (XXVI, 18), pour האיים (*ha-iyyîm*), faute d'orthographe et de grammaire.

Exemples d'incorrections dans Jérémie.

אובידה (*ôbîdâ*), « je ferai périr » (XLVI, 8), pour אאבידה (*aabîdâ*).

נבית (*nibbètha*), « tu as prophétisé » (XXVI, 9), pour נבאת (*nibbètha*). La syllabe *bé* a *yod* pour *aleph*.

אתנו (*athanou*), « nous sommes venus » (III, 22), pour אתינו (*athinou*).

אתי (*att*), « toi » au féminin (terminé par *yod* muet), pour את (*att*), syriasme très-fréquent dans Jérémie qui forme souvent la 2ᵉ personne du prétérit fém. en ־תי (*t* suivi de *yod*), pour ־ת (*t*).

לוא (*lô* écrit avec *waw* quiescent), « non », très-souvent pour לא (*lô* sans le *waw*).

הגלת (*hoglath*), « elle a été amenée en exil » (xiii, 19), pour הגלתה (*hoglethâ*). Ce dernier chaldaïsme se trouve aussi dans le Pentateuque (*Lévitique*, xxv, 22) : ועשת (*we'asath*), « elle fera, elle produira », pour ועשתה (*we'asetah*), et *ibid.*, xxvi, 34 : והרצת (*we-hirçath*), « elle prendra plaisir », pour והרצתה (*we-hircethâ*).

Quant au Nouveau Testament, j'ai demandé un travail de même nature à mon fils Guillaume qui a fait, de la langue grecque en général et de ce qu'elle est devenue dans les écrits évangéliques, une sérieuse étude. J'insère également ici la note qu'il a rédigée à ce sujet :

« En abordant le texte du Nouveau Testament, après avoir appris la langue et la grammaire grecques dans

les écrivains classiques, on y reconnaît tout d'abord un grand nombre d'irrégularités. Mais parmi ces irrégularités, il faut distinguer avec soin celles qui sont seulement des façons d'écrire particulières ou singulières, et celles qui constituent de véritables fautes. Les unes peuvent être expliquées et justifiées par divers exemples et divers raisonnements; les autres demeurent inconciliables avec les lois élémentaires et nécessaires du langage. Ainsi, l'on peut justifier telle ou telle forme étrange de conjugaison ou de déclinaison qui serait comptée comme un barbarisme à un élève de nos colléges, mais qui était en usage dans un des dialectes locaux que les Grecs ont écrits et parlés. Ainsi encore, quoique ce fût la règle, en grec, de mettre le verbe au singulier quand il était régi par un substantif neutre au pluriel, cette règle n'a pas été invariablement observée par les auteurs classiques, même les plus purs, et l'on peut justifier, par les exceptions recueillies çà et là dans leurs écrits, plusieurs passages du Nouveau Testament qu'on aurait, à première vue, accusés de solécisme. Ainsi, enfin, quand on a été d'abord arrêté et déconcerté par d'autres passages où l'écrivain sacré a confondu le sens de deux mots qui se ressemblaient, comme μαρτύρομαι, qui signifie *appeler un témoin*, et que saint Pierre emploie au lieu de μαρτυρέω, qui signifie *donner son témoignage* (*Ire Épître de saint Pierre,* I, 11); — comme

ἀδυνατεῖν, qui signifie *être incapable*, et que les Évangiles selon saint Matthieu et selon saint Luc emploient dans le sens de *être impossible* (*saint Matthieu*, XVII, 20; *saint Luc*, I, 37); — comme μεσουράνημα, qui signifie *le méridien* ou le *zénith d'un astre*, et qui, à trois reprises, dans le Nouveau Testament, signifie *au milieu des airs*, — ou même quand on rencontre des mots qui sont non-seulement étrangers à l'usage, mais formés en dehors des règles et contraires à l'analogie, comme πειθός pour πείθανος (*Ire Épître aux Corinthiens*, II, 4), — on peut encore, à bon droit ou à la rigueur, judicieusement ou subtilement, échapper aux difficultés que ces passages soulèvent. Mais quand la part est ainsi faite des irrégularités qui peuvent être expliquées dans la langue du Nouveau Testament, il en reste qui sont de véritables fautes. Le même mot ne peut pas être, sous la même plume et à trois pages de distance, masculin et féminin, comme le mot ἶρις, *arc-en-ciel*, dans l'*Apocalypse* (comparez IV, 3, et X, 1). Quand le substantif est féminin, l'adjectif ne peut pas être masculin, comme τὴν ληνὸν... τὸν μέγαν (*Apocalypse*, XIV, 19). Quand le substantif est à l'accusatif, l'adjectif ne peut pas être au nominatif. On voit là, chez les écrivains sacrés, la trace de la main de l'homme, les marques de l'imperfection et de l'erreur humaines; et il ne faut pas oublier que ces fautes sont d'autant plus nombreuses et d'autant plus saillantes

que les manuscrits consultés sont plus anciens et l'écrivain plus juif. Ainsi, le grec de l'Apocalypse est singulièrement incorrect, de même que le tour de l'imagination y est fortement hébraïque (voyez *Apocalypse,* I, 16, III, 12, IV, 7, IX, 13 et 14, XIV, 12, XVI, 13, XX, 2, etc.). Dans le texte qu'on appelle le texte reçu et qui a été fixé au XVI[e] siècle, beaucoup de ces fautes ont disparu, parce qu'il a été emprunté à des manuscrits de date récente Mais maintenant que l'érudition est remontée plus haut, on voit comment les copistes, les uns après les autres, mus par un pieux scrupule ou croyant seulement corriger quelques inexactitudes de leurs predécesseurs, ont peu à peu effacé ce qui leur paraissait trop irrégulier pour avoir été écrit par un évangéliste ou par un apôtre. Aujourd'hui, ces irrégularités reconnues sont un élément indispensable de toute discussion sérieuse sur la nature et la portée de l'inspiration divine dans les Livres saints. »

TABLE

Pages.

CINQUIÈME MÉDITATION.

SIXIÈME MÉDITATION.

SEPTIÈME MÉDITATION.

HUITIÈME MÉDITATION.

